This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~NS 36 L 3~~

Vet. Ger. III. B. 520

~~NS 36 h 3~~

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER.

TOME TROISIÈME.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR SCHILLER.

TOME III.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

TRAGÉDIE ROMANTIQUE.

PROLOGUE.

PERSONNAGES.

CHARLES VII, roi de France.
LA REINE ISABELLE, sa mère.
AGNÈS SOREL, sa maîtresse.
PHILIPPE-LE-BON, duc de Bourgogne.
LE COMTE DE DUNOIS, bâtard d'Orléans.
LAHIRE, DUCHATEL, } capitaines de l'armée du roi.
L'ARCHEVÊQUE de Rheims.
CHATILLON, chevalier Bourguignon.
RAOUL, chevalier lorrain.
TALBOT, général des Anglais.
LIONEL, FALSTOLF, } capitaines anglais.
MONGOMERY, chevalier du pays de Galles.
DES CONSEILLERS de la ville d'Orléans.
UN HÉRAUT anglais.
THIBAUT D'ARC, riche paysan.
MARGUERITE, LOUISE, JEANNE, } ses filles.
ÉTIENNE, CLAUDE MARIE, RAYMOND, } leurs amoureux.
BERTRAND, autre paysan.
UN CHEVALIER NOIR, (apparition).
UN CHARBONNIER et sa femme.
Soldats, peuple, serviteurs de la maison du roi, évêques, ecclésiastiques, maréchaux de France, magistrats, courtisans et autres personnages muets forment le cortége du sacre.

LA PUCELLE D'ORLÉANS.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un paysage. Sur le devant, à droite, on voit un petit oratoire; à gauche, un grand bois.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUT D'ARC, avec ses trois filles et trois jeunes paysans leurs amoureux.

THIBAUT.

Oui, mes chers voisins, aujourd'hui nous sommes encore Français; nous sommes de libres citoyens, possesseurs des champs que nos pères ont autrefois labourés; qui sait à qui demain nous aurons à obéir? Car l'Anglais commande partout, partout il déploie ses bannières victorieuses, et ses chevaux foulent aux pieds les campagnes fleuries de la France. Paris l'a déjà reçu en vainqueur, et a donné l'antique couronne de Clovis au rejeton d'une tige étrangère; le fils de nos rois, dépouillé et fugitif, est errant dans ses propres états; son parent le

plus proche, le premier pair de son royaume, combat dans l'armée de ses ennemis, et sa mère dénaturée les excite. Autour de nous, les villes, les villages sont consumés par les flammes ; l'incendie terrible s'avance toujours de plus en plus vers ces vallées encore paisibles. C'est pourquoi, mes chers voisins, j'ai résolu, avec la permission de Dieu, de marier mes filles, pendant que je le puis encore. Jamais un protecteur n'est plus nécessaire à la femme qu'au milieu des horreurs de la guerre, et l'amour aide à supporter toutes les misères. (*Au premier paysan.*) Venez, Étienne, vous voulez obtenir Marguerite ; les champs sont voisins et les âmes se conviennent, voilà de quoi fonder un bon ménage. (*Au second.*) Claude-Marie, vous vous taisez, et ma Louise baisse les yeux. Séparerai-je deux cœurs qui sont unis, parce que vous n'avez pas de trésor à m'offrir ? Qui possède maintenant des trésors ? Mes biens et ma maison seront peut-être demain la proie des flammes ou des ennemis qui approchent ; le cœur d'un brave homme est dans ce moment le plus sûr de tous les asiles.

LOUISE.

Mon père !

CLAUDE-MARIE.

Ma Louise !

LOUISE, embrassant Jeanne.

Chère sœur !

THIBAUT.

Je donne à chacune trente arpens de terre, une maison, une étable et un troupeau ; Dieu m'a béni jusqu'à présent, qu'il vous bénisse de même.

MARGUERITE, embrassant Jeanne.

Contente mon père, suis notre exemple, et que ce jour voie trois mariages heureux.

THIBAUT.

Allez, occupez-vous des préparatifs : à demain les noces ; il faut que tout le village les célèbre avec nous.

SCÈNE II.

THIBAUT, RAYMOND, JEANNE.

THIBAUT.

Jeanne, tes sœurs vont se marier; elles réjouissent ma vieillesse par leur bonheur. Toi, ma plus jeune enfant, veux-tu me causer des regrets et de la douleur ?

RAYMOND.

Quelle est votre idée? ne faites pas de reproches à votre fille.

THIBAUT.

Tu vois devant toi un excellent jeune homme; il n'en est aucun dans le village qui soit plus aimable que lui ; il t'aime, il s'est donné à toi; depuis trois ans, il te montre le plus tendre empressement et les désirs les plus humbles ; sa soumission ne trouve en toi que froideur et réserve; et pourtant aucun autre, parmi tous les jeunes gens, n'a pu obtenir de toi seulement un sourire de bienveillance : je te vois briller de tout l'éclat de la jeunesse; te voici dans ton printemps, cette saison de l'espé-

rance; ta beauté est dans sa fleur, et cependant j'attends toujours en vain que cette délicate fleur dépouille son calice, pour se changer ensuite en des fruits dorés. Oh! cela ne me plaît point, et me fait craindre une cruelle bizarrerie de la nature; le cœur qui, dans l'âge des sentimens, se renferme dans l'austérité et dans la froideur, ne saurait s'entendre avec le mien.

RAYMOND.

Laissez, Thibaut; qu'elle m'exauce librement; l'amour de mon adorable Jeanne est un fruit noble et divin, il ne peut mûrir que peu à peu; maintenant elle aime encore à vivre sur la montagne; elle craint de quitter les vastes bruyères pour s'abaisser dans l'humble séjour des hommes, au milieu des soins vulgaires qui les occupent. Souvent du fond de la vallée, surpris et immobile, je la regarde s'avancer dans quelque prairie élevée. Je la vois au milieu de son troupeau avec sa noble contenance et abaissant son regard imposant sur l'humble sol que nous habitons; elle m'apparaît comme un être supérieur; il me semble qu'elle appartient à un autre monde.

THIBAUT.

Et c'est cela qui ne me plaît point. Elle fuit la douce société de ses sœurs; elle cherche les sommets déserts; long-temps avant l'aube, elle se dérobe de sa couche, et pendant ces heures d'effroi où l'homme s'enferme près des autres hommes, telle qu'un oiseau solitaire, elle s'échappe vers les lieux sombres et terribles que fréquentent les fantômes. Elle s'é-

carte des chemins tracés et converse secrètement avec l'esprit de la montagne. Pourquoi cherche-t-elle toujours ce lieu? pourquoi y conduit-elle toujours son troupeau? Je la vois pendant des heures entières, rêveuse, sous cet arbre antique des druides qu'évitent toutes les créatures heureuses; c'est là que reviennent les esprits; un malin esprit fait sa demeure dans cet arbre depuis les siècles antiques de l'idolâtrie. Les anciens du village racontent sur cet arbre des histoires effrayantes. Souvent du milieu de ses sombres rameaux, des accens funèbres, des voix terribles se sont fait entendre; moi-même, en passant une fois à l'entrée de la nuit auprès de cet arbre, j'aperçus un spectre de femme qui y était assis. Elle tira de son ample vêtement une main desséchée qu'elle étendit lentement vers moi comme pour me faire signe : je pressai ma marche et je recommandai mon âme à Dieu.

RAYMOND, montrant l'image qui orne l'oratoire.

La protection bienfaisante de cette sainte image qui répand ici la paix du ciel autour d'elle, attire ici votre fille; ce n'est pas l'œuvre de Satan.

THIBAUT.

Non, non, ce n'est pas en vain que je suis averti par des songes et par d'inquiètes visions. Par trois fois, je l'ai vue assise sur le trône de notre roi à Rheims, un diadème de sept brillantes étoiles ornait sa tête; elle avait en sa main un sceptre où fleurissaient trois lis blancs; et moi son père, ses deux sœurs, et aussi tous les princes, les barons,

les archevêques, le roi même s'inclinaient devant elle. Et comment des prodiges si éclatans viendraient-ils me chercher dans ma cabane? Ah! ils présagent quelque chute profonde; ils m'instruisent, par ces emblèmes, des rêveries insensées où son cœur ose se livrer. Elle rougit de son état obscur. Parce que Dieu l'a douée de la beauté, qu'il a bien voulu lui accorder des dons célestes par-dessus toutes ses compagnes, elle nourrit dans son cœur un orgueil coupable. C'est par cet orgueil que les anges de ténèbres sont tombés et qu'ils entraînent les hommes dans l'enfer.

RAYMOND.

Qui pourrait avoir des pensées plus vertueuses et plus pures que votre pieuse fille? N'est-ce pas elle qui sert avec plaisir ses sœurs aînées? Malgré les avantages qu'elle a sur toutes les autres, ne la voyez-vous pas s'acquitter, comme une humble servante, avec une soumission muette des devoirs les plus pénibles? vos troupeaux et vos champs ne semblent-ils pas prospérer sous ses mains comme par miracle? Un bonheur inespéré et surnaturel se répand sur tout ce qui reçoit ses soins.

THIBAUT.

Il est vrai, un bonheur inconcevable; mais cette prospérité même m'inspire une terreur secrète. N'en parlons plus, je me tais, je dois me taire. Est-ce donc à moi d'accuser ainsi ma chère enfant? Je lui donnerai des conseils seulement et je prierai pour elle. Cependant je dois te le dire, ne va plus sous cet arbre, n'y demeure pas seule, n'arrache plus aucune plante, ne

prépare aucun breuvage, ne trace pas des caractères sur le sable; on pénètre facilement dans l'empire des esprits; ils sont toujours là et se tiennent prêts dans quelque embuscade voisine; au moindre bruit, ils s'élancent tout à coup. Ne demeure pas seule; car c'est dans le désert que Satan osa s'attaquer au souverain des cieux lui-même.

SCÈNE III.

BERTRAND entre avec un casque à la main; THIBAUT, RAYMOND, JEANNE.

RAYMOND.

Silence! Voici Bertrand qui revient de la ville: voyez ce qu'il tient à sa main.

BERTRAND.

Vous me regardez avec surprise, et vous êtes étonnés de me voir porter ce casque?

THIBAUT.

En effet, dites-nous comment il est venu entre vos mains? Qu'annonce cette triste armure dans le séjour de la paix?

(Jeanne, qui dans les deux scènes précédentes était demeurée un peu à l'écart sans prendre part au dialogue, se montre attentive et s'approche.

BERTRAND.

C'est à peine si je pourrai vous dire comment il se trouve en ma main. J'étais allé à Vaucouleurs pour acheter des instrumens de labour: une foule nombreuse se pressait sur la grande place; des fugi-

tifs venaient d'Orléans, apportant de funestes nouvelles; tout le peuple était en tumulte, et j'essayais de me faire jour à travers la presse, lorsqu'une bohémienne, au teint basané, est venue à moi avec ce casque. Elle m'a regardé fixement, et m'a dit : Mon ami, vous cherchez un casque; je le sais, vous en cherchez un : prenez celui-ci; à un prix modique je vous le donnerai. Adressez-vous à un homme d'armes, lui répondis-je; je suis un laboureur, un casque me serait inutile. Mais, au lieu de me quitter, elle continua ainsi : Aucun homme ne peut dire à présent qu'un casque lui soit inutile : la tête est plus en sûreté maintenant sous cet abri d'acier qu'entre les murs d'une maison. Parlant ainsi, elle me suit dans les rues, me forçant d'accepter ce casque, que je refusais. Je regardais cette armure éclatante et polie, digne d'orner la tête d'un chevalier; dans mon hésitation je l'avais prise en ma main, songeant à cette singulière aventure : cette femme s'était dérobée à ma vue, et s'était perdue dans la foule du peuple. C'est ainsi que le casque m'est demeuré.

JEANNE, saisissant le casque avec empressement et curiosité.

Donnez-moi ce casque.

BERTRAND.

Qu'en pouvez-vous faire? ce n'est pas une parure de jeune fille.

JEANNE, lui arrachant le casque.

Ce casque est à moi; il m'appartient.

THIBAUT.

A quoi songe cette enfant?

RAYMOND.

Laissez-la faire : cet ornement guerrier lui sied bien, car son sein renferme une âme virile. Souvenez-vous comment elle sut vaincre ce loup, ce féroce animal qui semait la terreur et dévastait nos troupeaux ; seule, la jeune fille au cœur de lion lui arracha l'agneau que, dans sa gueule ensanglantée, il emportait déjà. Ce casque ne saurait orner un front plus noble que le sien.

THIBAUT.

Parlez ; quelles tristes nouvelles avez-vous sues? Que racontaient ces fugitifs?

BERTRAND.

Dieu secoure notre roi, et prenne pitié du pays! Nous avons été vaincus dans deux grandes batailles : l'ennemi occupe le centre de la France ; il a déjà conquis toutes les provinces jusqu'à la Loire. Maintenant il a réuni toutes ses forces autour d'Orléans, qu'il assiége.

THIBAUT.

Dieu sauve le roi !

BERTRAND.

Une artillerie innombrable s'est rassemblée de toutes parts. Tels que des essaims d'abeilles qui se pressent en nuages obscurs autour de leur ruche pendant un jour d'été ; tels que ces milliers de sauterelles qui, poussées par un vent funeste, fourmillent sur nos champs et couvrent des lieues entières à perte de vue ; telles se sont assemblées vers les campagnes d'Orléans les armées de toutes les nations, et

le bruit confus de leurs langages divers retentit sourdement dans leur camp. Le puissant duc de Bourgogne y a conduit toutes les forces de ses vastes domaines; Liége, Luxembourg, le Hainaut y ont envoyé leurs soldats : les peuples qui habitent l'heureux Brabant, ceux qui, dans l'opulente cité de Gand, s'enorgueillissent de leurs vêtemens de soie; les villes élégantes qui, dans la Zélande, s'élèvent au milieu des flots; les Hollandais qui s'enrichissent du lait de leurs troupeaux; Utrecht, la lointaine Ost-Frise, et même les contrées voisines des glaces du pôle, ont recruté cette armée : tous suivent les vassaux du redoutable seigneur de la Bourgogne, et veulent soumettre Orléans.

THIBAUT.

Oh! quelle odieuse et déplorable discorde tourne contre la France des armes françaises?

BERTRAND.

On dit que la reine-mère elle-même, l'orgueilleuse Isabelle, cette étrangère, parcourt les camps à cheval, couverte d'une armure. Par des paroles envenimées, elle excite tous ces peuples contre le fils qu'elle a porté dans ses flancs.

THIBAUT.

Qu'elle soit maudite! Et puisse le Seigneur la punir quelque jour comme une autre Jézabel!

BERTRAND.

Salisbury, ce redoutable destructeur des villes, conduit le siége. Avec lui, on voit Lionel si digne de son nom, et Talbot dont l'épée meurtrière abat les guerriers dans les combats. Dans leur rage exé-

crable, ils ont juré de déshonorer toutes les vierges et de sacrifier à l'épée tout ce qui peut porter l'épée. Ils ont fait élever quatre hautes tours qui dominent la ville. De là Salisbury, d'un œil avide de meurtres, observe tout, et compte jusqu'aux habitans qui traversent rapidement les rues. Déjà plusieurs milliers de pesans boulets ont été lancés dans la ville; les églises couvrent le sol de leurs débris et la royale tour de Notre-Dame incline son sommet élevé. Ils ont aussi creusé de profondes mines; la ville maintenant repose sur ces cavernes infernales, et dans son anxiété craint à chaque heure de les voir s'enflammer avec le bruit de la foudre.

(Jeanne écoute avec une avide attention, et place le casque sur sa tête.)

THIBAUT.

Et que sont devenues les terribles épées de Saintrailles, de Lahire, de ce bâtard au cœur héroïque, le boulevard de la France? S'ils étaient-là, l'ennemi pourrait-il ainsi pénétrer partout sans obstacle? et le roi lui-même reste-t-il oisif en voyant les malheurs de ses états et la chute de son royaume?

BERTRAND.

Le roi tient sa cour à Chinon; il n'a plus de soldats, et ne peut tenir la campagne. Que sert le courage des chefs et le glaive des héros, quand la pâle frayeur a glacé les soldats? Une terreur, qui semblerait envoyée par Dieu même, a saisi le cœur des plus braves. En vain les princes convoquent leur arrière-ban. De même que les brebis timides se pressent l'une contre l'autre, quand le hurlement des loups se fait

entendre; de même les Français, oubliant leur antique gloire, courent s'enfermer dans les villes pour y chercher leur sûreté. Cependant on m'a conté qu'un chevalier va encore amener au roi le faible secours de quelques hommes, qui marchent sous seize bannières.

JEANNE, vivement.

Comment se nomme ce chevalier?

BERTRAND.

Baudricourt. Encore échappera-t-il difficilement à la recherche de l'ennemi qui le suit de près avec deux corps de troupes.

JEANNE.

Où est ce chevalier? Dites-le moi si vous le savez?

BERTRAND.

Il est à peine à une journée de Vaucouleurs.

THIBAUT, à Jeanne.

Que t'importe cela? Tu fais des questions, ma fille, qui ne te conviennent point.

BERTRAND.

Voyant l'ennemi si puissant, et le roi si peu capable de se défendre, ils ont formé à Vaucouleurs le dessein unanime de se livrer aux Bourguignons; ainsi, nous ne passerons pas sous un joug étranger, nous resterons unis à notre antique monarchie, et peut-être pourrons-nous revenir à nos anciens maîtres, si un jour la Bourgogne et la France se réconcilient.

JEANNE, avec inspiration.

Non, point de capitulation! point de traité! Le

libérateur va venir; il s'apprête déjà au combat. Devant Orléans échouera la fortune des ennemis; la mesure est comblée, et la saison est arrivée où ils seront moissonnés. La vierge va prendre la faux pour trancher leurs tiges orgueilleuses : elle est envoyée du ciel pour détruire leur gloire qu'ils croyaient avoir élevée jusqu'aux nues. Ne craignez plus, cessez de fuir; avant que les épis aient jauni, avant que le disque de la lune soit rempli, les coursiers anglais ne s'abreuveront plus dans les flots de la riche et majestueuse Loire.

BERTRAND.

Hélas! le temps des miracles est passé.

JEANNE.

Non, vous verrez encore des miracles. Une blanche colombe, avec l'audace d'un aigle, attaquera, dans son vol, ce vautour qui est venu déchirer notre patrie : elle triomphera de cet orgueilleux duc de Bourgogne, traître à son pays, de ce Talbot terrible et infatigable, de ce Salisbury le profanateur des temples, et de tous ces arrogans insulaires, aussi facilement qu'elle chasse devant elle un troupeau d'agneaux. Le Seigneur, le Dieu des armées sera avec elle; il choisira une tremblante créature, il se glorifiera par une faible jeune fille, car il est le tout-puissant.

THIBAUT.

Un esprit se serait-il emparé de cette enfant?

RAYMOND.

C'est ce casque qui lui a inspiré ce transport guer-

rier. Regardez votre fille, son œil étincelle, un feu subit a animé tous ses traits.

JEANNE.

Ce royaume doit-il tomber? Cette contrée glorieuse, la plus belle que le soleil éternel éclaire dans sa course, ce paradis sur la terre, que Dieu chérit comme la prunelle de ses yeux, pourrait porter les chaînes d'un peuple étranger! N'est-ce pas celle qui la première abjura l'idolâtrie? C'est là que fut plantée la première croix, et qu'on commença a révérer les saintes images; n'est-ce pas là que reposent les cendres du saint roi Louis IX? N'est-ce pas de là qu'on est parti pour conquérir Jérusalem?

BERTRAND, avec surprise.

Écoutez-vous ses discours? D'où lui viennent ces hautes révélations? Thibaut, Dieu vous a donné une étonnante fille.

JEANNE.

Eh quoi! nous n'aurions plus de roi à nous, de souverain né sur notre sol! le roi qui ne meurt jamais disparaîtrait de notre pays! lui, qui protége la charrue sacrée, qui défend nos pâturages et rend nos terres fertiles, qui rend les serfs à la liberté, qui entoure son trône de cités florissantes, qui secoure les faibles et effraie les méchans, qui ne connaît pas l'envie parce qu'il est le plus grand, qui est homme et qui cependant est un ange de miséricorde parmi les animosités humaines! Ce trône royal, qui étincelle d'or, est l'asile des infortunés : la force et la miséricorde y sont assises : le coupable n'en approche qu'en tremblant; mais le juste y aborde avec

confiance, et les lions qui entourent ce trône ne l'épouvantent pas. L'étranger qui veut régner sur nous pourrait-il aimer une terre où ne reposent pas les dépouilles de ses ancêtres? Notre langage pourrait-il être entendu de son cœur? A-t-il passé ses premières années au milieu d'une jeunesse française, et peut-il être le père de nos enfans?

THIBAUT.

Dieu sauve la France et le roi. Nous sommes de paisibles paysans ; nous ne savons ni manier l'épée, ni guider un coursier belliqueux : attendons avec obéissance celui que la victoire nous donnera pour roi. Le destin des combats est dans la main de Dieu ; notre roi c'est celui qui recevra l'huile sacrée et qui placera la couronne sur sa tête à Rheims. Retournons à nos travaux ; allons, et que chacun ne songe qu'à ce qui le touche de près. Laissons les princes et les grands de la terre se la disputer entre eux : nous pouvons tranquillement contempler les ravages de la guerre ; ils ne peuvent détruire cette terre que nous cultivons. Si la flamme réduit notre village en cendres, si nos moissons sont foulées aux pieds des chevaux, un nouveau printemps nous rendra de nouvelles moissons, et nos cabanes seront promptement reconstruites.

(Ils s'en vont, et laissent Jeanne seule.)

SCÈNE IV.

JEANNE.

Adieu montagnes, et vous prairies que j'aimais; vallée tranquille et solitaire, adieu! vous ne me verrez plus promener ici mes pas : Jeanne vous dit un éternel adieu. Plantes que j'arrosais, arbres que j'ai plantés, conservez votre douce verdure. Adieu, grotte chérie, et vous sources transparentes, et toi écho dont la voix a si souvent répété mes chansons! Jeanne part, et elle ne reviendra jamais.

Lieux témoins de mes innocens plaisirs, je vous quitte, et pour toujours. Agneaux, dispersez-vous sur la bruyère : vous êtes maintenant sans pasteur; je vais guider d'autres troupeaux à travers les périls, au milieu des champs du carnage. Ainsi l'ordonne la voix qui s'est fait entendre à moi; une passion, qui n'a rien de terrestre ni d'illusoire, m'y entraîne.

Car celui qui, sur le sommet de l'Horeb, descendit aux yeux de Moïse dans le buisson ardent pour lui ordonner de se présenter à Pharaon; celui qui jadis envoya au combat ce jeune berger, pieux enfant d'Isaï; celui qui fut toujours favorable aux bergers, celui-là m'a parlé à travers les branches de l'arbre : « Va, a-t-il dit, tu dois témoigner pour » moi sur la terre.

» Tu enfermeras tes membres dans un rude vête- » ment d'acier, et tu couvriras ton sein d'une ar- » mure. Que jamais l'amour d'un homme n'ose ap-

» procher de ton cœur ; repousse ses flammes cou-
» pables et ses plaisirs terrestres et vains : jamais la
» couronne nuptiale n'ornera ta tête ; jamais ton sein
» ne nourrira un doux enfant : cependant je répan-
» drai sur toi la gloire des armes ; tu seras illustre
» par-dessus toutes les autres femmes.

» Quand les plus braves seront découragés au
» milieu du combat, quand le destin de la France
» semblera toucher à son terme, alors tu élèveras
» mon oriflamme, et, comme les moissonneurs abat-
» tent les épis, tu terrasseras les vainqueurs orgueil-
» leux ; alors tu abaisseras la roue de leur fortune,
» tu ranimeras les héros de la France, et tu cou-
» ronneras ton roi dans Rheims délivré. »

Le ciel m'a averti par un signe : c'est lui qui m'envoie ce casque ; c'est de là qu'il me vient. En le touchant j'ai senti une force divine, et le courage des milices célestes a enflammé mon cœur. Je me sens entraînée dans le tumulte des armes ; j'entends qu'on m'appelle au milieu des orages de la guerre : la trompette sonne, et le coursier frappe la terre de son pied.

(Elle sort.)

LA
PUCELLE D'ORLÉANS.

ACTE PREMIER.

La scène est à Chinon, résidence du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUNOIS et DUCHATEL.

DUNOIS.

Non, je ne le supporterai pas plus long-temps. Je vous le répète, je suis quitte envers ce roi qui se laisse ainsi détruire sans gloire. Le cœur me saigne, et je pleure de rage en voyant des brigands se partager, avec le glaive, le royaume de France; en voyant nos nobles cités, contemporaines de la monarchie, présenter à l'ennemi leurs antiques clefs, pendant qu'au milieu du repos et de l'oisiveté, nous laissons passer le temps précieux qui pourrait nous sauver. J'apprends qu'Orléans est menacé, j'accours aussitôt des frontières de la Normandie, pensant que j'allais trouver le roi occupé de préparatifs guerriers à la tête de son armée; et je le trouve ici entouré de

bouffons et de troubadours, cherchant le sens caché d'une énigme, et donnant de galantes fêtes à Agnès; comme si le royaume jouissait de la plus profonde paix. Le connétable est parti, il n'a pu supporter plus long-temps ce spectacle révoltant. Je l'abandonne aussi, et le livre à son malheureux sort.

DUCHATEL.

Le roi vient.

SCÈNE II.

Les précédens, LE ROI.

LE ROI

Le connétable m'a renvoyé son épée, et refuse de me servir. Grâce à Dieu, nous voici délivrés de cet homme orgueilleux qui voulait dominer ici avec tant d'arrogance.

DUNOIS.

Un homme est précieux dans ce temps, et je ne vois pas sa retraite avec tant de légèreté.

LE ROI.

Vous parlez ainsi pour me contredire; tant qu'il a été ici, vous n'avez jamais été son ami.

DUNOIS.

Il est orgueilleux et difficile à vivre, et jamais il n'a su se décider; mais enfin, cette fois il a pris une résolution au bon moment; il part, lorsqu'il n'y avait aucune gloire à acquérir.

LE ROI.

Vous êtes de belle humeur aujourd'hui, et je ne

veux pas la troubler. Duchâtel, les envoyés du vieux roi René sont ici. Ce sont de fort habiles chanteurs, et de grande réputation; il faut les bien traiter, et donner à chacun d'eux une chaîne d'or. (*A Dunois.*) D'où vient que vous souriez?

DUNOIS.

C'est à cause de ces chaînes d'or dont vous disposez si facilement.

DUCHATEL.

Sire, il n'y a point d'argent dans votre épargne.

LE ROI.

Il faut s'en procurer. De nobles chanteurs ne peuvent sortir de chez moi sans avoir été récompensés. Ils ornent de fleurs le sceptre trop pesant, et tressent un rameau immortel dans la couronne stérile; ils règnent à côté du monarque, assis sur un trône construit par leur imagination riante; et leur paisible empire est fondé plus haut que le sol terrestre; ainsi, ils doivent marcher de pair avec les rois : les uns comme les autres habitent au-dessus de l'humanité.

DUCHATEL.

O mon royal seigneur, j'ai épargné votre oreille tant que j'ai pu trouver des secours et des expédiens; mais enfin la nécessité me force à rompre le silence. Vous n'avez plus rien à donner; il ne vous reste pas même de quoi suffire à la dépense de demain. Le cours de vos richesses s'est écoulé, et votre épargne est restée vide. La solde des troupes n'est pas payée; elles murmurent et menacent de se retirer; à peine puis-je me procurer ce qui est nécessaire pour tenir

votre propre maison, et encore d'une manière inégale à votre rang.

LE ROI.

Engagez mes revenus royaux, et empruntez de l'argent aux Lombards.

DUCHATEL.

Sire, vos revenus royaux sont déjà engagés pour trois ans.

DUNOIS.

Et cependant le gage et la terre vont se perdre.

LE ROI.

Il nous reste encore de riches contrées.

DUNOIS.

Oui, tant qu'il plaira à Dieu et à l'épée de Talbot. Quand Orléans sera pris, vous pourrez aller garder les troupeaux avec votre roi René.

LE ROI.

Vous exercez toujours votre esprit sur le roi René; cependant ce prince dépouillé, aujourd'hui encore, m'envoie des présens d'une magnificence toute royale.

DUNOIS.

Sur mon honneur, ce n'est pas sa couronne de Naples, car il cherche à la vendre depuis qu'il s'est mis à garder les troupeaux.

LE ROI.

C'est un plaisir, un doux amusement, une jouissance qu'il accorde à son cœur et à ses goûts. Au milieu de la réalité grossière et barbare, il s'est créé un monde dégagé de soucis et de souillures :

c'est un projet grand et royal que de vouloir rappeler ces temps antiques où régnaient les tendres sentimens, où l'amour animait le cœur héroïque des chevaliers, où de nobles dames, siégeant sur un tribunal, prononçaient sur mille subtilités avec un sens délicat. Ce vieillard aimable habite encore dans ces temps-là; tels que nous les représentent ces antiques chansons, tels il veut les établir, comme une cité céleste sur des nuages d'or au-dessus de la terre : il a institué une cour d'amour où doivent comparaître les nobles chevaliers, où les chastes dames doivent régner en souveraines, où les purs sentimens doivent reparaître, et il m'a élu prince d'amour.

DUNOIS.

Je ne suis pas assez dénaturé pour insulter au pouvoir de l'amour : je tiens mon nom de lui; je suis son fils, et mes droits sont établis sur son empire. Le duc d'Orléans fut mon père : le cœur d'aucune femme ne fut invincible pour lui; mais les remparts des ennemis ne lui résistaient pas non plus. Voulez-vous mériter le nom de prince d'amour? soyez aussi le plus brave parmi les braves. Et moi aussi je connais ces vieux livres : on y lit que l'amour s'associait toujours aux actions chevaleresques; c'étaient des héros et non pas des bergers qui étaient assis à la table ronde. Celui qui ne saurait pas défendre courageusement la beauté, ne mérite pas les précieuses récompenses qu'elle distribue. La lice vous est ouverte; combattez pour la couronne de vos aïeux; défendez, avec l'épée des chevaliers, et vos droits et l'honneur des nobles dames : quand

vous aurez, au milieu des flots du sang ennemi, reconquis courageusement le sceptre paternel, alors il sera temps de couronner votre tête royale des myrtes de l'amour.

LE ROI, à un écuyer qui entre.

Qu'est-ce ?

L'ÉCUYER.

Des magistrats d'Orléans sollicitent une audience.

LE ROI.

Faites-les entrer. (*L'écuyer sort.*) Ils viennent implorer des secours. Que puis-je faire pour eux, moi qui suis sans secours ?

SCÈNE III.

Les précédens, TROIS MAGISTRATS.

LE ROI.

Soyez les bienvenus, messieurs les envoyés d'Orléans. Que devient ma bonne ville ? continue-t-elle à résister avec son courage accoutumé aux ennemis qui l'assiégent ?

UN MAGISTRAT.

Hélas ! sire, elle est dans la plus grande détresse. Chaque heure avance la ruine de la ville. Nos ouvrages extérieurs sont détruits. A chaque combat, l'ennemi s'empare d'un nouveau poste. Les murs n'ont plus de défenseurs : la garnison combat sans relâche ; elle essuie la fatigue d'un combat continuel : quelques-uns gardent encore les portes intérieures. La ville est aussi menacée des horreurs

de la faim : dans cette extrême nécessité, notre gouverneur, le noble comte de Rochepierre, a promis, suivant l'ancienne coutume, de rendre la ville, si, dans l'espace de douze jours, une armée capable de la délivrer ne se montrait pas dans la campagne.

(Dunois laisse voir une vive émotion.)

LE ROI.

Le terme est court.

LE MAGISTRAT.

Maintenant nous venons ici, avec un sauf-conduit des ennemis, supplier votre âme royale de délivrer notre ville, et de lui envoyer du secours avant le délai fatal; autrement, dans douze jours elle sera rendue.

DUNOIS.

Saintrailles a-t-il pu donner sa voix à ce traité humiliant?

LE MAGISTRAT.

Non, monseigneur; tant que ce brave chevalier a vécu, personne n'eût osé parler de se rendre, ni de traiter.

DUNOIS.

Ainsi, il est mort?

LE MAGISTRAT.

Ce noble héros a succombé sur nos murs, en défendant la cause de son roi.

LE ROI.

Saintrailles mort! La mort d'une armée entière ne me serait pas plus rude.

(Un chevalier entre, et dit un mot à voix basse à Dunois, qui paraît affecté.)

DUNOIS.

Et encore cela ?

LE ROI.

Qu'est-ce ?

DUNOIS.

Le comte de Douglas envoie ici ; les soldats écossais se soulèvent et menacent de s'en aller, parce qu'ils n'ont pas reçu leur solde.

LE ROI.

Duchâtel ?...

DUCHATEL, pliant les épaules.

Sire, je ne sais aucun moyen.

LE ROI.

Promettez, engagez tout ce que vous pourrez, la moitié de mon royaume.

DUCHATEL.

Ressource inutile ; on les a bercés trop souvent d'espérances trompeuses.

LE ROI.

Ce sont les meilleures troupes de mon armée. Elles ne m'abandonneront pas ; non, elles ne peuvent m'abandonner.

LE MAGISTRAT se prosternant.

O Sire, secourez-nous ! Songez à notre situation.

LE ROI, avec désespoir.

Puis-je faire sortir une armée de la terre en frappant du pied ! Les moissons peuvent-elles naître dans mes mains ? Déchirez-moi en morceaux, arra-

chez-moi le cœur, si cela peut vous donner de l'or. Mon sang est à vous, mais je n'ai pas de trésor, ni même de soldats.

(Il voit entrer Agnès, et s'avance vers elle en lui tendant les bras.)

SCÈNE IV.

Les précédens, AGNÈS SOREL une cassette à la main.

LE ROI.

O mon Agnès, ma chère âme, tu viens m'arracher au désepoir. Tu es à moi, ton cœur est mon asile. Rien n'est perdu puisque tu es encore à moi.

AGNÈS.

Cher prince (*elle regarde autour d'elle d'un œil curieux et inquiet*). Dunois, est-il vrai? Duchâtel!

DUCHATEL.

Hélas!

AGNÈS.

La détresse est-elle si grande? Ne peut-on payer la solde? Les troupes veulent se retirer?

DUCHATEL.

Hélas, oui, cela est ainsi.

AGNÈS, lui présentant la cassette.

Voici de l'or, voici des joyaux; faites fondre mon argenterie. Engagez, vendez mes châteaux, empruntez sur mes terres de Provence, faites tout pour avoir de quoi apaiser les troupes; allez, ne perdez pas de temps.

LE ROI.

Eh bien, Dunois! Eh bien, Duchâtel! Vous parais-je encore si misérable, quand je possède le trésor de toutes les femmes? N'est-elle pas aussi noble que je le suis par la naissance; le sang royal des Valois est-il plus pur que le sien, et le premier trône de l'univers ne serait-il pas embelli par elle? Cependant elle le dédaigne, et ne veut régner que sur mon cœur. Jamais elle n'accepte de moi un présent plus précieux que quelque fleur nouvelle, ou quelque fruit, lorsque l'hiver leur donne le prix de la rareté. Elle ne reçoit rien de moi, et elle me donne tout. Elle risque généreusement ses richesses et ses biens pour rétablir ma fortune.

DUNOIS.

Elle n'a pas plus de raison que vous. Elle jette tout son bien dans une maison en feu. C'est vouloir remplir le tonneau des Danaïdes. Elle ne pourra sauver ni vous, ni elle-même. Seulement elle périra avec vous.

AGNÈS.

Ne l'écoutez pas. Il a dix fois risqué sa vie pour vous, et il ne veut pas que j'expose mes richesses. Comment! ne vous ai-je pas sacrifié sans peine ce qui est plus estimé que l'or et les perles? puis-je maintenant songer seulement à mon propre bonheur? Viens, renonçons à tous les agrémens superflus de la vie. Laisse-moi donner le noble exemple de la résignation. Change ta cour en un camp, quitte l'or pour le fer, sacrifie tout pour ravoir ta couronne. Viens, viens, nous partagerons les priva-

tions et tes dangers. Je monterai un belliqueux coursier, et je livrerai la délicatesse de mon teint aux ardeurs étincelantes du soleil; nous dormirons sur la pierre sans autre abri que le ciel, et le robuste soldat supportera ses maux avec résignation, quand il verra son roi exposé comme lui aux fatigues et aux misères.

LE ROI, souriant.

Ainsi, je vois s'accomplir les paroles d'une vieille prédiction qu'une religieuse me prononça, d'un esprit prophétique, autrefois dans Clermont : Une femme, disait cette religieuse, te donnera la victoire sur tous tes ennemis, et te rendra la couronne de tes pères. Long-temps j'ai cherché cette femme dans les rangs ennemis : j'espérais un jour adoucir le cœur d'une mère; mais c'est ici qu'est l'héroïne qui doit me conduire à Rheims, et c'est l'amour d'Agnès qui me rendra victorieux.

AGNÈS.

Le glaive de tes braves amis te donnera la victoire.

LE ROI.

Je compte aussi sur les discordes intestines de nos ennemis. J'ai eu la nouvelle assurée que mon cousin le duc de Bourgogne et ces orgueilleux seigneurs d'Angleterre n'étaient plus aussi bien unis qu'auparavant. J'ai donc envoyé Lahire en message vers le duc, pour ramener, s'il est possible, ce vassal irrité à son devoir, et le rappeler à sa foi. J'attends à chaque heure le retour de Lahire.

DUCHATEL, à la fenêtre.

Il entre à l'instant même dans la cour.

LE ROI.

Qu'il soit le bienvenu ! nous allons savoir sur-le-champ s'il nous faut céder ou combattre.

SCÈNE V.

Les précédens, LAHIRE.

LE ROI, allant à sa rencontre.

Lahire, nous apportez-vous quelque espérance ? expliquez-vous sans retard. Que dois-je attendre ?

LAHIRE.

Vous ne devez plus rien attendre que de votre épée.

LE ROI.

L'orgueilleux duc ne veut point de réconciliation ! Ah ! parlez ; comment a-t-il reçu mon message ?

LAHIRE.

Avant tout, avant même de prêter l'oreille à vos propositions, il demande que Duchâtel lui soit livré : il dit qu'il est le meurtrier de son père.

LE ROI.

Et si nous nous refusons à cette honteuse condition ?

LAHIRE.

Alors le traité est rompu avant même d'être commencé.

LE ROI.

Lui avez-vous, ainsi que je vous l'avais prescrit,

proposé de combattre avec moi sur le pont de Montereau, au lieu où son père a péri?

LAHIRE.

J'ai jeté votre gant devant lui, et lui ai dit que, descendant de votre rang suprême, vous vouliez, ainsi qu'un chevalier, défendre vos droits et disputer votre royaume. Il m'a répondu qu'il n'était pas besoin de combattre pour ce qui était déjà en son pouvoir; que, si cependant tel était votre désir, il vous donnait rendez-vous sous les murs d'Orléans, où lui-même veut aller dès demain; puis il s'est détourné de moi en souriant.

LE ROI.

Et la voix de la justice se fait-elle entendre dans mon parlement?

LAHIRE.

Elle se tait devant la fureur des partis. Votre parlement vous a déclaré déchu du trône, vous et votre race.

DUNOIS.

Impudence orgueilleuse de ces bourgeois devenus souverains!

LE ROI.

Et n'avez-vous rien tenté auprès de ma mère?

LAHIRE.

Votre mère!

LE ROI.

Oui; que vous a-t-elle donné à entendre?

LAHIRE, après un instant de réflexion.

Lorsque je suis entré à Saint-Denis, on préparait la cérémonie du couronnement. Paris était orné

comme pour un jour de fête : on avait élevé des arcs de triomphe dans les rues où passait le roi des Anglais ; les chemins étaient jonchés de fleurs, et la populace, pressée autour du cortége, poussait des cris de joie, comme si la France célébrait la plus belle victoire.

AGNÈS.

Ils se réjouissaient ! ils se réjouissaient de déchirer le cœur du meilleur des rois, d'un roi qui les aime !

LAHIRE.

J'ai vu le jeune Henri de Lancastre, cet enfant, assis sur le trône de Saint-Louis ; ses oncles, les orgueilleux Bedfort et Glocestre, se tenaient près de lui, et le duc Philippe, à genoux devant le trône, lui rendait hommage pour ses états.

LE ROI.

O déloyal seigneur ! indigne parent !

LAHIRE.

L'enfant, en montant les degrés élevés du trône, chancelait, et n'avait pas une marche assurée. Mauvais présage, a murmuré le peuple ; déjà le rire commençait à se faire entendre ; la reine, votre mère s'est alors avancée, et.... j'ai peine à finir ce récit.

LE ROI.

Hé bien ?

LAHIRE.

Elle a pris l'enfant dans ses bras, et elle-même l'a placé sur le trône de votre père.

LE ROI.

O ma mère, ma mère !

LAHIRE.

Les Bourguignons eux-mêmes, malgré leur rage et leur férocité, rougissaient de honte en cet instant; elle s'en est aperçu, et se retournant vers le peuple, elle a dit d'une voix élevée : Français, remerciez-moi; je remplace une tige dégénérée par un plus noble rameau, et je vous délivre d'un roi qui puisa son sang dans les veines d'un père insensé.

(Le roi se couvre le visage; Agnès va à lui, et le serre dans ses bras. Tous les assistans témoignent leur exécration et leur horreur.)

DUNOIS.

Cœur de tigre! détestable Mégère.

LE ROI, après un instant de silence, s'adresse aux magistrats.

Vous avez entendu, vous voyez ce qui se passe ici. N'attendez pas plus long-temps; retournez à Orléans, et racontez ce dont vous avez été témoins; j'acquitte ma bonne ville du serment qu'elle m'avait prêté; qu'elle cherche son salut; qu'elle se livre au duc de Bourgogne; il porte le surnom de bon, il se montrera humain.

DUNOIS.

Quoi, sire! vous voulez abandonner Orléans?

LE MAGISTRAT.

O mon royal seigneur, ne retirez pas votre main de nous; ne livrez pas votre fidèle cité à la tyrannique seigneurie des Anglais. N'est-elle pas un des ornemens de votre couronne? en est-il aucune qui ait aussi religieusement gardé sa foi à ses maîtres, à vos aïeux?

DUNOIS.

Sommes-nous donc vaincus? Est-il permis d'aban-

donner cette ville avant d'avoir tiré l'épée pour la défendre. Voulez-vous donc, d'un mot, arracher à la France cette glorieuse cité, avant que le sang ait coulé pour la défendre?

LE ROI.

Il a déjà coulé assez de sang inutilement. La main du ciel est appesantie sur moi; mon armée est vaincue dans chaque combat; mon parlement me renonce; ma capitale, mon peuple, reçoivent mon rival avec des cris de joie. Ceux qui me sont le plus près par le sang m'abandonnent, me trahissent. Ma propre mère nourrit dans son sein le rejeton d'une race étrangère et ennemie; retirons-nous de l'autre côté de la Loire, et cédons à la main toute-puissante du ciel qui combat pour les Anglais.

AGNÈS.

Que Dieu nous préserve de nous livrer au désespoir et d'abandonner ce royaume. Une telle parole ne peut sortir de ton âme généreuse. Cette action barbare d'une mère dénaturée a brisé le cœur héroïque de mon roi; mais il va se reconnaître; il va reprendre son mâle courage, et résister avec une noble fermeté au destin qui s'acharne cruellement sur lui.

LE ROI, perdu dans de sombres pensées.

Oui, cela est assuré; un sort funeste, un sort terrible s'est attaché à la race des Valois; Dieu l'a rejetée. Les crimes d'une mère ont guidé les furies dans notre famille; mon père a vécu vingt-ans privé de la raison. La mort a moissonné trois frères avant moi. C'est un décret du ciel, la famille de Charles VI doit succomber.

AGNÈS.

Elle sera par toi régénérée et relevée. Prends confiance en toi-même; non, ce n'est pas en vain qu'un destin favorable t'a épargné parmi tous tes frères, et t'a conduit au trône que tu ne devais pas espérer. Le ciel a réservé ton âme bienfaisante pour guérir tous les maux, et pour chasser du royaume la fureur des partis; tu éteindras la flamme de la guerre civile; oui, mon cœur me le dit, tu rétabliras la paix, tu seras le nouveau fondateur du royaume de France.

LE ROI.

Non; il faut pour ce temps cruel et orageux un pilote doué de la force. J'aurais rendu heureux un peuple paisible; je ne puis dompter un peuple féroce et rebelle. Je ne sais point m'ouvrir avec le glaive des cœurs aliénés et fermés par la haine.

AGNÈS.

Le peuple est aveuglé; une fausse opinion l'égare; mais le jour n'est pas loin où cet enivrement se dissipera. L'amour que les Français ont pour leur roi légitime est profondément gravé dans leurs cœurs, et il se réveillera. L'antique haine, la rivalité qui a toujours divisé deux peuples ennemis se ranimera. Ces orgueilleux vainqueurs seront détruits par leur propre succès. N'abandonnez pas le champ de bataille avec précipitation; disputez le terrain pied à pied; défendez Orléans, comme si c'était votre propre vie; que tous les bateaux soient submergés; que tous les ponts soient rompus; ne vous réservez aucun moyen de passer dans une au-

tre partie de votre royaume, et de traverser la Loire qui serait pour vous le Styx.

LE ROI.

Ce que j'ai pu faire, je l'ai fait. J'ai proposé de combattre corps à corps pour la couronne, j'ai été refusé. Je prodigue en vain le sang de mon peuple, et je réduis mes villes en poudre. Dois-je, semblable à la mère dénaturée, laisser partager mon enfant par le glaive? Non, je dois plutôt lui laisser la vie et renoncer à lui.

DUNOIS.

Comment! sire, est-ce là le discours d'un roi? Abandonne-t-on ainsi une couronne? Le dernier de vos sujets refuse-t-il de risquer son bien et sa vie pour son opinion, pour sa haine, pour son amour? Quand s'élève l'étendard sanglant de la guerre civile, chacun ne voit plus que son parti : le laboureur abandonne sa charrue, et la femme ses fuseaux; l'enfant et le vieillard prennent les armes; le bourgeois brûle sa ville de sa propre main, et le paysan ses moissons, pour te servir ou pour te nuire, enfin pour assurer le succès aux vœux de son cœur. Quand il s'agit de l'honneur, quand on combat pour son dieu ou pour son idole, on n'épargne rien et l'on ne s'attend pas à être épargné. Chassez donc cette pitié de femme, qui ne sied pas au cœur d'un roi; laissez cette guerre répandre sa flamme, puisqu'elle est allumée, et que vous n'avez pas à vous reprocher de l'avoir légèrement provoquée. Le peuple doit se sacrifier pour son roi : c'est la loi, c'est le destin du monde qui l'ordonnent; le Français le sait, et il y

consent. Une nation qui ne saurait pas tout sacrifier avec joie pour son honneur, ne serait digne que de mépris.

LE ROI, aux magistrats.

N'attendez point d'autre réponse. Que Dieu vous protége ! je ne puis rien de plus.

DUNOIS.

Eh bien, le dieu de la victoire vous renoncera pour toujours, comme vous renoncez votre royaume paternel. Puisque vous vous abandonnez vous-même, moi aussi je vous abandonne. Ce ne sont pas les forces réunies de la Bourgogne et de l'Angleterre qui vous renversent du trône, c'est votre faible courage. Si, comme tous les rois de France, vous étiez né pour être un héros ; mais vous n'avez pas été enfanté pour la guerre. (*Aux magistrats.*) Votre roi vous abandonne ; mais moi je vais me jeter dans Orléans, dans cette ville de mon père, et je m'ensevelirai sous ses ruines.

(Il veut sortir, Agnès le retient.)

AGNÈS, au roi.

Oh ! ne le laissez pas partir dans son dépit : ses paroles sont rudes, mais son cœur, ce trésor de fidélité, est encore le même : il vous aime avec tendresse ; son sang a coulé souvent pour vous. Revenez, Dunois ; arrêtez : la chaleur d'une noble colère vous a emporté trop loin ; consentez à l'avouer. Et vous, pardonnez à un fidèle ami l'âpreté de ses discours. Arrêtez, arrêtez ; laissez-moi réunir vos cœurs avant qu'un ressentiment vif et terrible se soit allumé entre vous pour ne plus s'éteindre.

(Dunois a les yeux fixés sur le roi, et semble attendre une réponse.)

LE ROI, à Duchâtel.

Nous traverserons la Loire ; faites tout préparer pour s'embarquer.

DUNOIS vivement, à Agnès.

Adieu.

(Il sort brusquement, les magistrats le suivent.)

AGNÈS joint les mains avec désespoir.

Oh ! il part ; ainsi nous sommes entièrement abandonnés. Suivez-le, Lahire ; ah ! cherchez à l'adoucir.

(Lahire sort.)

SCÈNE VI.

LE ROI, AGNÈS, DUCHATEL.

LE ROI.

La couronne est-elle donc un si rare bonheur ? est-il donc si dur et si amer de s'en séparer ? Non, je sais quelque chose de plus difficile à supporter : se laisser maîtriser par ces guerriers arrogans et dominateurs ; vivre par la grâce d'un vassal orgueilleux et insoumis, cela est plus rude et plus amer pour un noble cœur, que de succomber à la destinée. (*A Duchâtel qui hésite encore.*) Faites ce que j'ai prescrit.

DUCHATEL se jette à ses pieds.

Oh ! mon roi ?

LE ROI.

Cela est résolu ; n'ajoutez pas un mot.

DUCHATEL.

Faites la paix avec le duc de Bourgogne ; autre-

ment, je ne vois pas d'autre moyen de salut pour vous.

LE ROI.

Vous me le conseillez, et c'est avec votre sang seulement que je puis signer le traité.

DUCHATEL.

Voici ma tête. Je l'ai souvent exposée pour vous dans les batailles, et maintenant je la porterai avec joie sur un échafaud. Apaisez le duc; livrez-moi à toute la rigueur de sa vengeance, et que mon sang apaise sa vieille inimitié.

LE ROI le regarde un moment ému et désespéré.

Est-il bien vrai? Suis-je si misérable, que mes amis, ceux qui lisent dans mon cœur, puissent me proposer d'obtenir mon salut par l'infamie? Ah! c'est maintenant que je vois combien ma chute est profonde, puisque l'amitié conspire contre mon honneur.

DUCHATEL.

Songez, sire.....

LE ROI.

Pas un mot de plus, ce serait m'irriter. J'aurais dix royaumes à perdre, que jamais je ne me rachèterais avec le sang d'un ami. Faites ce que j'ai prescrit; allez, faites embarquer mes équipages.

DUCHATEL.

Vous serez bientôt obéi.

(Il se retire et sort. Agnès pleure douloureusement.)

SCÈNE VII.

LE ROI, AGNÈS.

LE ROI, prenant la main d'Agnès.

Ne t'afflige pas, mon Agnès; de l'autre côté de la Loire nous trouverons encore la France : là, nous serons dans une terre plus heureuse, sous un ciel serein et sans nuages : là, souffle un air plus doux et règnent des mœurs plus polies; des chants harmonieux s'y font entendre; la vie et l'amour y fleurissent avec plus d'éclat.

AGNÈS.

Ah ! serai-je condamnée à voir ce jour de douleur? à voir un roi s'en aller en exil, un fils abandonner la maison de son père et fuir loin de son berceau? Heureuse terre que nous quittons, nous n'aurons plus désormais la joie de te retrouver sous nos pas!

SCÈNE VIII.

LE ROI, AGNÈS; LAHIRE rentre.

AGNÈS.

Il revient seul. Ne le ramenez-vous point? (*Elle s'approche de lui et le regarde.*) Lahire, eh bien! que dois-je lire dans vos yeux? Y a-t-il quelque nouveau malheur?

LAHIRE.

Le temps du malheur est passé : un astre plus heureux nous éclaire.

AGNÈS.

Qu'est-ce, je vous prie?

LAHIRE, au roi.

Il faut rappeler les envoyés d'Orléans.

LE ROI.

Pourquoi? Qu'est-il arrivé?

LAHIRE.

Qu'ils reviennent; la fortune a changé. Il y a eu un combat; nous avons eu la victoire.

AGNÈS.

Victoire! Oh, qu'il est harmonieux le son de cette parole!

LE ROI.

Lahire, quelque bruit fabuleux vous abuse. Victorieux! Je ne crois plus à la victoire.

LAHIRE.

Ah! bientôt vous croirez à un plus grand miracle. Voici l'archevêque qui entre; il ramène le bâtard d'Orléans dans vos bras.

AGNÈS.

O victoire, noble fleur dont la paix et la concorde seront bientôt les célestes fruits!

SCÈNE IX.

LE ROI, L'ARCHEVÊQUE DE RHEIMS, DUNOIS, DUCHATEL, LAHIRE; RAOUL, chevalier revêtu de ses armes; AGNÈS.

L'ARCHEVÊQUE conduit Dunois au roi, et met leurs mains l'une dans l'autre.

Embrassez-vous, princes; abjurez toute colère et tout ressentiment, car le Ciel se déclare pour nous.

(Dunois embrasse le roi.)

LE ROI.

Tirez-moi de doute et de surprise. Que m'annonce cette démarche solennelle? D'où vient ce changement subit?

L'ARCHEVÊQUE conduit le chevalier devant le roi.

Parlez.

RAOUL.

Nous conduisions seize bannières de la Lorraine à votre armée : le chevalier Baudricourt de Vaucouleurs nous commandait. Nous avions atteint les hauteurs de Vermanton, et descendions dans la vallée qu'arrose l'Yonne, lorsque, devant nous, à l'endroit où la plaine s'élargit, nous aperçûmes les ennemis, et en même temps nous vîmes aussi briller leurs armes derrière nous. Nous étions enfermés entre deux armées, et nous n'avions aucun espoir de vaincre ni d'échapper. Le cœur des plus braves était abattu, et, dans notre désespoir, nous posions déjà les armes. Nos chefs tenaient conseil entr'eux, sans pouvoir rien résoudre, lorsqu'une merveille vient s'offrir à nos regards surpris. Du

fond de la forêt sort tout à coup une jeune fille ; sa tête est armée d'un casque : semblable à une divinité guerrière, elle paraît à la fois belle et terrible ; ses cheveux noirs tombent sur son cou en longs anneaux ; un rayon du ciel semble descendre sur elle et éclairer sa démarche majestueuse. Alors, élevant la voix, elle dit : Que craignez-vous, braves Français ? marchez aux ennemis, fussent-ils plus nombreux que les sables de la mer ; Dieu et Notre-Dame vous conduisent. Aussitôt elle arrache la bannière des mains de celui qui la portait, et, d'un air audacieux, la guerrière se place à notre tête. Nous, muets d'étonnement, nous suivons la bannière et celle qui s'en est saisie, et, comme involontairement, nous nous précipitons sur les ennemis. Eux, immobiles et saisis d'étonnement, fixent leurs regards attentifs sur le prodige qui s'offre devant eux : bientôt une terreur surnaturelle les saisit ; ils prennent la fuite, jetant leurs armures et leurs lances, et leur armée toute entière se disperse dans la campagne. Les exhortations, les cris de leurs chefs ne peuvent dissiper cette frayeur involontaire ; sans regarder en arrière, hommes et chevaux se précipitent dans le courant du fleuve, ou se laissent égorger sans résistance. C'était un carnage plutôt qu'un combat. Deux mille hommes restèrent sur le champ de bataille : on ne sait combien la rivière en a englouti, tandis que nous ne perdîmes aucun des nôtres.

LE ROI.

Grand Dieu, quel prodige ! jamais merveille fût-elle plus surprenante ?

AGNÈS.

Et une jeune fille a fait ce miracle? D'où vient-elle? Qui est-elle?

RAOUL.

C'est ce qu'elle ne veut révéler qu'au roi lui-même. Elle se dit prophétesse inspirée et envoyée de Dieu même; elle promet qu'Orléans sera délivré avant que la lune se renouvelle : le peuple la croit et demande à combattre. Elle me suit avec notre troupe, et bientôt elle sera ici. (*On entend le son des cloches et le cliquetis des armes qu'on frappe l'un contre l'autre.*) Entendez-vous ce tumulte et le bruit des cloches. C'est elle, le peuple salue l'envoyée de Dieu.

LE ROI à Duchâtel.

Conduisez-la ici. (*A l'archevêque.*) Que dois-je penser de ceci? Au moment où la main de Dieu seule semblait pouvoir me sauver, une jeune fille m'apporte la victoire; cela est hors du cours de la nature, et dois-je oser, archevêque... dois-je croire à ce miracle?

(Des voix derrière la scène.)

Salut, salut, à notre libératrice.

LE ROI.

Elle vient. (*A Dunois*) Prenez ma place, Dunois, il faut éprouver cette fille merveilleuse. Si Dieu l'inspire et l'envoie, elle saura bien distinguer qui est le roi.

(Dunois s'assied; le roi se tient debout à sa droite, auprès de lui est Agnès; l'archevêque et les autres personnages sont de l'autre côté de la scène, dont le milieu reste vide.)

SCÈNE X.

Les précédens, JEANNE accompagnée des magistrats et de plusieurs chevaliers qui occupent la scène; elle s'avance avec une noble contenance, et parcourt des yeux tous les personnages rangés devant elle.

DUNOIS, avec une voix grave et solennelle.

Vous êtes cette jeune fille si étonnante....

JEANNE le regarde avec noblesse et tranquillité.

Bâtard d'Orléans, vous voulez tenter Dieu. Laissez cette place qui n'est pas la vôtre; je suis envoyée à plus grand que vous.

(Elle marche d'un pas assuré vers le roi, fléchit le genou devant lui, se relève, puis se retire. Tous les assistans la regardent avec étonnement. Dunois quitte son siége, et fait place au roi.)

LE ROI.

Tu voyais mon visage aujourd'hui pour la première fois; d'où vient que tu m'as reconnu?

JEANNE.

Je vous ai vu dans un moment où Dieu seul vous voyait. (*Elle s'approche du roi, et lui dit à voix basse*:) Souvenez-vous que pendant la nuit dernière, tandis que tout était enseveli autour de vous dans un profond sommeil, vous sortîtes de votre couche, et que vous adressâtes à Dieu une ardente prière. Ordonnez qu'on se retire, et je vous répéterai les paroles de cette prière.

LE ROI.

Ce que je confie au ciel, je ne souhaite pas le ca-

cher aux hommes. Redis-moi les paroles de ma prière, et alors je ne douterai plus que Dieu t'inspire.

JEANNE.

Vous fîtes trois prières; écoutez, dauphin, si je les répète exactement. Vous demandâtes d'abord que si quelque iniquité émanée de votre couronne, si même quelque autre tort commis sous le règne de votre père et non encore expié, avait attiré cette douloureuse guerre, vous fussiez choisi pour victime au lieu de votre peuple, et vous suppliâtes le ciel de répandre sur vous seul tous les fléaux de sa colère.

LE ROI recule de surprise.

Qui es-tu, être surnaturel? D'où viens-tu?

(Chacun montre de l'étonnement.)

JEANNE.

Puis, vous fîtes cette seconde demande : Que, si par les décrets souverains et la volonté du ciel le sceptre devait être enlevé à votre race, si tout ce que vos pères avaient possédé en ce royaume devait vous être enlevé, vous désiriez seulement que trois choses vous fussent conservées : une conscience paisible, le cœur de vos amis, et l'amour de votre Agnès. (*Le roi cache son visage pour dérober son émotion; les autres personnages laissent voir un profond étonnement. Après un instant de silence, Jeanne continue.*) Dois-je vous répéter la troisième prière?

LE ROI.

Assez! je te crois! cela passe le pouvoir des hommes! le Dieu tout-puissant t'a envoyée.

L'ARCHEVÊQUE.

Qui es-tu, étonnante et sainte fille? quelle heureuse terre t'a vue naître? Parle, quels parens bénis du ciel t'ont donné le jour?

JEANNE.

Honorable seigneur, on me nomme Jeanne. Je suis l'humble fille d'un berger de Donremi, d'un village qui appartient à mon roi dans le diocèse de Toul. Depuis l'enfance, je gardais le troupeau de mon père, j'entendais parler de ces insulaires, qui étaient venus sur leurs vaisseaux, pour nous faire reconnaître un souverain étranger qui n'aime point le peuple. On racontait qu'ils s'étaient déjà emparés de la grande ville de Paris et du royaume; j'allais prier la sainte mère de Dieu de nous préserver de la honte du joug étranger et de nous conserver notre roi français. Au devant du village où je suis née, est placée une antique image de Notre-Dame que viennent adorer beaucoup de pieux pèlerins, et non loin de là on voit un chêne consacré que beaucoup de miracles ont rendu célèbre; j'allais souvent par un penchant involontaire m'asseoir à l'ombre de ce chêne pendant que mon troupeau paissait : si un de mes agneaux s'égarait sur la montagne, toujours un songe me le montrait revenant à moi, quand je m'endormais sous cet arbre. Une fois que, pendant une longue nuit, j'étais venue dans de saintes pensées me placer sous ce chêne, sans m'abandonner au sommeil, la sainte Vierge se montra à moi; elle portait une épée et un drapeau; du reste, elle était comme moi vêtue en bergère; elle me parla ainsi : « C'est moi; lève-toi, Jeanne, laisse ton troupeau,

» le Seigneur t'appelle à d'autres soins; prends cette » bannière, ceins cette épée; tu t'en serviras pour » exterminer les ennemis de mon peuple; tu con- » duiras à Rheims le fils de ton roi, et tu placeras » la couronne royale sur sa tête. » Je répondis : Comment une jeune fille qui ne connaît point l'art terrible des batailles pourra-t-elle accomplir de telles choses? et elle ajouta : « Une vierge pure, qui sait » résister à l'amour terrestre, se rend digne d'un » pouvoir suprême. Regarde-moi! j'ai été comme » toi une simple et chaste fille, et j'ai donné le » jour au divin Sauveur; moi-même je suis divine » maintenant. » Elle toucha ma paupière; alors, je vis au-dessus d'elle le ciel rempli d'anges qui portaient dans leurs mains des lis éclatans, et j'entendis une douce harmonie se répandre dans les airs. Pendant trois nuits consécutives la sainte Vierge se montra à moi, toujours disant : « Lève-toi, Jeanne, » le Seigneur t'appelle à d'autres soins. » La troisième nuit qu'elle m'apparut, elle me parla avec reproche et sévérité, et me dit : « Le devoir d'une » femme sur la terre, c'est l'obéissance; des devoirs » pénibles sont le lot qui lui est échu : elle doit être » éprouvée par une pénible soumission; mais celle » qui obéit ici-bas sera grande dans l'autre vie. » Ainsi disant, elle se dépouilla de ses vêtemens de bergère, et, semblable à la reine du ciel, resplendissante de lumière, elle s'éleva sur des nuages dorés, et regagna lentement le séjour de la félicité.

(Tous les assistans sont émus; Agnès ne peut retenir ses pleurs, et cache son visage sur le sein du roi.)

L'ARCHEVÊQUE, après un assez long silence.

Tous les doutes de la raison humaine doivent se taire devant ce divin témoignage. L'événement confirme qu'elle dit vrai. Dieu seul peut produire un tel miracle.

DUNOIS.

Ses yeux me persuadent plus que ce prodige. Quelle pure innocence se montre dans ses traits !

LE ROI.

Et moi, pécheur, suis-je digne d'une telle grâce? Toi qui vois tout et dont l'œil ne peut être trompé, tu connais mon cœur, tu sais quelle est mon humble soumission.

JEANNE.

L'humilité des grands de la terre est agréable au Seigneur, et il vous élève parce que vous vous abaissez.

LE ROI.

Ainsi, je pourrai résister à mes ennemis?

JEANNE.

J'amènerai à vos pieds la France soumise.

LE ROI.

Et tu dis qu'Orléans ne succombera pas?

JEANNE.

Vous verriez plutôt la Loire remonter à sa source.

LE ROI.

J'entrerai à Rheims en vainqueur?

JEANNE.

Je vous y conduirai à travers des milliers d'ennemis.

(Tous les chevaliers agitent bruyamment leurs lances et leurs boucliers, en montrant une ardeur guerrière.)

DUNOIS.

Que Jeanne se mette à la tête de l'armée, nous suivrons aveuglément cette guerrière céleste. Son regard divin nous guidera, tandis que mon épée saura la défendre.

LAHIRE.

Nous ne craindrions pas les armes de la terre entière, si elle marchait devant nos bataillons; le dieu des batailles marche à ses côtés. Aux armes! l'héroïne nous conduit.

(Les chevaliers font retentir leurs armes, et se retirent.)

LE ROI.

Oui, sainte fille, tu commanderas mon armée, et les princes obéiront à tes ordres. Cette épée, signe de la plus haute dignité militaire, cette épée, que le connétable a quittée dans son dépit, passe dans de plus dignes mains. Reçois-la, favorite de Dieu, et qu'à l'avenir....

JEANNE.

Je ne le puis, noble dauphin; ce n'est pas avec ce signe d'une grandeur terrestre que je dois obtenir la victoire pour mon roi. Je sais une autre épée avec laquelle je dois combattre; je vais vous l'indiquer, d'après ce que l'esprit saint m'a enseigné; ordonnez qu'on aille la chercher.

LE ROI.

Dites, Jeanne.

JEANNE.

Il y a une ancienne cité, nommée Fierbois. Là,

dans un caveau de l'église de Sainte-Catherine, est un amas d'armes, antiques dépouilles guerrières. En ce lieu est l'épée que je dois porter; on la reconnaîtra à trois fleurs de lis d'or gravées sur la lame. Faites apporter cette arme, car c'est elle qui vous donnera la victoire.

LE ROI.

Qu'on y envoie, et qu'on se conforme à ce qu'elle dit.

JEANNE.

Je voudrais aussi une bannière blanche entourée d'une bordure de pourpre. La reine du ciel doit y être représentée tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et s'élevant au-dessus du globe de la terre. Car telle était la bannière que Notre-Dame m'a montrée.

LE ROI.

Que cela soit comme tu le prescris.

JEANNE, à l'archevêque.

Respectable prélat, étendez sur moi votre main consacrée, et donnez la bénédiction à votre fille.

(Elle se met à genoux.)

L'ARCHEVÊQUE.

Vous êtes venue apporter la bénédiction, non la recevoir. Que la force de Dieu vous accompagne; mais nous, nous sommes d'indignes pécheurs.

(Elle se lève.)

UN ÉCUYER.

Un héraut des capitaines anglais vient d'arriver.

JEANNE.

Faites-le entrer, car c'est Dieu qui l'envoie.

(Le roi fait un signe à l'écuyer; il sort.)

SCÈNE XI.

Les précédens, LE HÉRAUT.

LE ROI.

Héraut, qu'apportes-tu? Dis, quelle est ta mission?

LE HÉRAUT.

Quel est celui qui porte ici la parole pour Charles de Valois, comte de Ponthieu?

DUNOIS.

Insolent héraut, misérable, oses-tu bien méconnaître le roi de France, quand tu paraîs devant lui-même? L'habit que tu portes te protége; autrement...

LE HÉRAUT.

La France ne reconnaît qu'un seul roi, et il est dans le camp des Anglais.

LE ROI.

Soyez calme, mon cousin. Quelle est ta mission?

LE HÉRAUT.

Mon noble chef, gémissant sur le sang qui a coulé, et qui peut couler encore, retient dans le fourreau l'épée de ses soldats, et avant de donner lassaut à Orléans, il veut bien encore t'offrir des conditions indulgentes.

LE ROI.

Qu'on l'écoute.

JEANNE.

Sire, laissez-moi à votre place parler avec ce Héraut.

LE ROI.

Parlez, Jeanne; vous pouvez décider ou la paix ou la guerre.

JEANNE, au héraut.

Qui t'envoie, et au nom de qui parles-tu?

LE HÉRAUT.

Le comte de Salisbury, général des Anglais.

JEANNE.

Tu te trompes, Héraut, tu ne peux parler au nom du comte; les vivans seuls peuvent parler, et non pas les morts.

LE HÉRAUT.

Mon général est plein de force et de santé, et il vit pour votre perte à tous.

JEANNE.

Oui, il vivait lors de ton départ; mais ce matin un boulet l'a frappé devant Orléans, tandis qu'il regardait du haut de la tour des Tournelles. Tu souris parce que je t'annonce ce qui se passe loin d'ici. Mais tu en croiras tes yeux, si tu ne te fies pas à mes discours; tu rencontreras son convoi funèbre à ton retour. Cependant, parle; expose le sujet de ta mission.

LE HÉRAUT.

Puisque tu sais bien découvrir ce qui est caché, tu dois le savoir avant que je l'expose.

JEANNE.

Je ne désire pas le savoir; mais, toi, écoute ce que je vais te dire, et rapporte mes paroles aux princes qui t'ont envoyé. Roi d'Angleterre, et vous

ducs de Bedford et de Glocester qui gouvernez en sa place, faites raison au roi du ciel du sang qui a été versé; rendez les clefs des villes que vous possédez contre le droit divin : la Pucelle vient de par le roi vous proposer ou la paix ou une sanglante guerre. Choisissez, car je vous le dis pour que vous le sachiez; jamais la possession de notre belle France ne vous sera accordée par le fils de Marie. C'est au dauphin Charles, mon seigneur, que Dieu l'a donnée, et il entrera dans Paris environné de tous les grands de son royaume. Cependant, pars, héraut, et fais diligence; car, avant que tu sois rentré dans ton camp pour rendre compte de ton message, la Pucelle sera déjà à Orléans, et y plantera l'étendard de la victoire.

(Elle sort en laissant tous les assistans dans l'agitation. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un paysage borné par des rochers.

SCÈNE PREMIÈRE.

TALBOT et LIONEL, capitaines anglais; le duc PHILIPPE de Bourgogne, le chevalier FASTOLF et CHATILLON; des soldats, des porte-bannières.

TALBOT.

Arrêtons-nous ici. Il faut établir notre camp sous ces rochers, nous y rassemblerons peut-être les fuyards qu'une première terreur a dispersés. Qu'on place une bonne garde sur la hauteur. La nuit, il est vrai, nous met à l'abri des poursuites; et les surprises ne seraient à craindre que si l'ennemi avait des ailes : n'importe, on doit user de précaution; nos ennemis sont audacieux, et nous sommes battus.

(Le chevalier Fastolf s'éloigne avec quelques soldats.)

LIONEL.

Battus! ami, ne prononcez plus ce mot. Je n'ose seulement y penser; les Français ont vu fuir les Anglais. Orléans! Orléans! tombeau de notre gloire! l'honneur anglais est tombé devant tes murailles! Honteuse et méprisable défaite! L'avenir pourra-t-il

le croire? les vainqueurs de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, ont fui devant une femme.

LE DUC.

Cela doit nous consoler; ce n'est pas par des hommes que nous sommes vaincus, c'est le démon qui est auteur de notre défaite.

TALBOT.

Oui, le démon de notre inhabileté. Comment, duc! les chimères qui épouvantent le peuple effraient aussi les princes! La crédulité est une mauvaise excuse de lâcheté. Vos troupes ont fui les premières.

LE DUC.

Personne n'a tenu pied; la fuite a été générale.

TALBOT.

Non, seigneur, la déroute a commencé de votre côté; vos gens se sont précipités dans le camp en criant : L'enfer est contre nous, Satan combat pour les Français; et c'est ainsi qu'ils ont mis le désordre dans les autres bataillons.

LIONEL.

Vous ne pouvez le nier, votre aile a plié d'abord.

LE DUC.

Parce qu'elle a été attaquée la première.

TALBOT.

La Pucelle connaissait l'endroit faible de notre camp; elle savait où la frayeur pouvait se répandre.

LE DUC.

Comment! les Bourguignons sont donc coupables de ce malheur?

LIONEL.

Si les Anglais eussent été seuls, certes ils n'eussent jamais perdu Orléans.

LE DUC.

En effet, car Orléans n'eût jamais paru à vos yeux. Qui vous a ouvert un chemin dans ce royaume? qui vous a tendu une main amie quand vous avez voulu descendre sur cette côte étrangère et ennemie? qui a couronné votre Henri dans Paris, et lui a soumis le cœur des Français? Ah! par le Ciel, si ce bras puissant ne vous eût conduits ici, vous n'eussiez jamais apercu la fumée d'une ville française.

LIONEL.

Duc, si les paroles pompeuses prouvaient les actions, vous auriez conquis la France à vous seul.

LE DUC.

Vous êtes irrités de ce qu'Orléans vous échappe, et vous tournez votre dépit contre moi, contre votre allié; cependant si nous perdons Orléans, n'est-ce pas votre avidité qui en est la cause? La ville était prête à se rendre à moi, mais vous et votre jalousie l'avez empêché.

TALBOT.

Ce n'était pas pour vous que nous l'assiégions.

LE DUC.

Et si j'emmenais mon armée, cela vous serait indifférent sans doute?

LIONEL.

Tout autant, croyez-moi, que lorsqu'à Azincourt nous eûmes à combattre et vous et toute la France.

LE DUC.

Cependant mon alliance vous parut nécessaire, et votre régent l'a achetée chèrement.

TALBOT.

Oui chèrement, et aujourd'hui plus chèrement encore, car nous l'avons payée de notre honneur devant Orléans.

LE DUC.

N'en dites pas davantage, seigneur Talbot, il pourrait vous en repentir. J'ai abandonné la bannière de mon légitime souverain; j'ai chargé ma tête du nom de parjure pour me voir ainsi traiter par des étrangers! Que fais-je ici, et pourquoi combattre la France? puisque je suis destiné à servir des ingrats, je préfère obéir à mon roi véritable.

TALBOT.

Vous négociez avec le dauphin, nous le savons; mais nous trouverons un moyen de nous garantir de la trahison.

LE DUC.

Par la mort et l'enfer! on ose ainsi me parler! Châtillon, faites préparer mes troupes pour le départ, nous retournons dans nos provinces.

(Châtillon s'éloigne.)

LIONEL.

Je vous souhaite un heureux retour. Jamais la gloire de l'Anglais n'éclate plus que lorsque, se fiant à son épée seulement, il combat sans auxiliaire. Chacun doit défendre sa propre cause; toujours il en a été ainsi. Jamais l'Anglais et le Français ne pourront sincèrement unir leurs cœurs.

SCÈNE II.

La reine ISABELLE accompagnée de plusieurs pages; les précédens.

LA REINE.

Qu'entends-je, chevaliers? arrêtez; quel astre funeste égare votre raison? Maintenant que la concorde seule peut nous sauver, voulez-vous vous livrer à la haine et préparer votre ruine par la discorde? Je vous en conjure, noble duc, rétractez cet ordre donné dans votre colère; et vous, illustre Talbot, apaisez un allié irrité. Lionel, aidez-moi à calmer ces esprits orgueilleux, et à assurer leur réconciliation.

LIONEL.

Non, madame; j'ai les mêmes sentimens. Je pense que, lorsqu'on ne peut vivre réunis, le meilleur parti est de se séparer.

LA REINE.

Eh quoi! les artifices de l'enfer, après nous avoir vaincus dans le combat, viennent-ils ici troubler nos pensées et nous ôter la raison? Qui commença cette querelle? parlez. (*A Talbot.*) Noble seigneur, serait-ce vous qui, méconnaissant les services d'un précieux allié, auriez pu le blesser? que pourriez-vous faire sans le secours de son bras? Il peut à son gré vous élever ou vous détruire; son armée vous soutient, et son nom bien plus encore; toute l'Angleterre,

vomît-elle sur nos côtes tous ses concitoyens, ne pourrait rien contre ce royaume si l'union y régnait. La France ne peut être vaincue que par la France.

TALBOT.

Nous savons honorer une alliée fidèle; mais se séparer d'un traître est une loi de la prudence.

LE DUC.

Celui dont la mauvaise foi s'affranchit de toute reconnaissance, peut bien montrer le front audacieux du mensonge.

LA REINE.

Comment! noble duc, pourriez-vous ainsi, renonçant à l'honneur, et abjurant toute honte, unir votre main à la main qui fit périr votre père! Seriez-vous assez insensé pour espérer une réconciliation sincère avec le dauphin, vous qui l'avez poussé jusqu'au bord du précipice? Quand il est si près de sa chute, vous voulez le retenir, et dans votre transport insensé vous voulez détruire votre ouvrage. Ici sont vos seuls amis; votre salut dépend de votre étroite alliance avec l'Angleterre.

LE DUC.

Je suis loin de penser à faire la paix avec le dauphin; cependant je ne puis supporter l'orgueil et l'insolence des superbes Anglais.

LA REINE.

Venez, calmez-le par des paroles douces; vous le savez, la colère d'un guerrier est toujours violente, et le chagrin rend injuste. Venez, venez, calmez-vous; laissez-moi fermer et guérir promptement cette plaie avant qu'elle s'envenime pour toujours.

TALBOT.

Duc, que vous en semble? un noble cœur cède volontiers à la raison. La reine a parlé sagement: donnez-moi la main; et que cette blessure, produite par ma langue indiscrète, soit effacée.

LE DUC.

Oui, le discours de Madame est raisonnable, et ma juste colère cède à la nécessité.

LA REINE.

Bien! Qu'un fraternel embrassement scelle ce renouvellement d'alliance, et puissent les vents emporter le souvenir de ce différent!

(Le duc et Talbot s'embrassent.)

LIONEL les regarde, et dit à part.

Honneur à cette paix conclue par une furie.

LA REINE.

Chevaliers, nous avons perdu une bataille; le bonheur nous a cette fois abandonnés, mais votre noble courage ne doit pas en être abattu. Le dauphin, désespérant de la protection du ciel, a eu recours aux artifices de Satan; cependant il aura en vain livré son âme à la damnation, et tout le secours de l'enfer ne pourra le relever. Une femme victorieuse guide l'armée ennemie, je veux conduire la vôtre; je serai votre guerrière et votre prophétesse.

LIONEL.

Madame, retournez à Paris. Nous vaincrons avec le secours de nos épées, et non avec le secours des femmes.

TALBOT.

Retournez, retournez. Depuis que vous êtes dans le camp la fortune nous a quittés, et nos armes sont maudites.

LE DUC.

Votre présence n'est point utile ici, le soldat ne la trouve pas convenable.

LA REINE, les regardant tous trois avec surprise.

Vous aussi, duc, vous prenez contre moi le parti de ces ingrats?

LE DUC.

Retournez, madame, nos guerriers se découragent quand ils croient combattre pour votre cause.

LA REINE.

J'ai à peine rétabli la paix entre vous, que vous vous unissez contre moi.

TALBOT.

Au nom de Dieu, madame, quittez l'armée; quand vous serez partie nous ne craindrons plus aucune malédiction.

LA REINE.

Eh quoi! ne suis-je pas votre fidèle alliée? votre cause n'est-elle pas la mienne?

TALBOT.

Cependant la vôtre diffère de celle que nous défendons. Nous sommes engagés dans une bonne et honorable guerre.

LE DUC.

Je venge la mort sanglante de mon père; la piété filiale a sanctifié mes armes.

TALBOT.

Allons plus loin. Votre conduite envers le dauphin est méchante aux yeux des hommes, injuste aux yeux du ciel.

LA REINE.

Qu'il soit maudit, lui et sa race, jusqu'à la dixième génération; il a osé outrager sa mère.

LE DUC.

Il vengeait un père et un époux.

LA REINE.

Il s'est fait le juge de ma conduite.

LIONEL.

Cela est contraire au respect qu'un fils doit à sa mère!

LA REINE.

Il m'a envoyée en exil.

TALBOT.

C'était obéir à la voix publique.

LA REINE.

Si je lui pardonne, que je sois maudite, et plutôt que de le voir régner sur le trône de son père....

TALBOT.

Vous préférez immoler l'honneur de sa mère?

LA REINE.

Vous ne savez pas, âmes faibles, jusqu'où va le courroux d'une mère offensée. J'aime celui qui me fait du bien; je hais celui qui me fait du mal; et si ce dernier est mon fils, le fils que j'ai enfanté, ma haine est d'autant plus grande. Il me doit l'exis-

tence, je voudrais qu'elle lui fût ravie; son insolence impie n'a pas craint d'outrager le sein qui l'a porté. Mais vous qui faites la guerre à ce fils, quel droit, quel motif avez-vous pour le dépouiller? de quoi le dauphin est-il coupable à votre égard? S'est-il écarté de ses devoirs envers vous? L'ambition, une secrète envie, vous excitent. Pour moi je le hais, parce que c'est à moi qu'il doit le jour.

TALBOT.

Ainsi, il reconnaîtra sa mère à ses fureurs.

LA REINE.

Misérable hypocrisie! Combien je méprise ceux qui veulent s'abuser eux-mêmes, en cherchant à tromper le vulgaire! Vous, Anglais, c'est la rapine qui vous attire dans ce royaume, où vous n'avez ni droit ni prétexte plausible à posséder un pied de terre. Et ce duc, qui se fait surnommer le Bon, il a vendu sa patrie, le royaume de ses ancêtres, à des maîtres étrangers, à des peuples ennemis; cependant vous avez la justice sur les lèvres. Pour moi je dédaigne l'hypocrisie. Ce que je suis, il m'est indifférent de le paraître aux yeux du monde

LE DUC.

Il est vrai, vous avez soutenu votre renommée avec fermeté d'âme.

LA REINE.

Comme une autre j'ai des passions et de la chaleur dans le sang, et si je suis venue en ce pays avec le nom de reine, c'est pour y être ce que je suis, et non pour chercher d'autres apparences. Quoi! parce que la malédiction du sort avait livré

à un époux insensé ma vive et ardente jeunesse, devais-je mourir à tous les plaisirs? J'aime plus que ma vie, mon indépendance, et quiconque veut y attenter.... Cependant pourquoi disputer avec vous sur mes droits? Un sang glacé coule lentement dans vos veines; vous ne savez ce que c'est qu'éprouver la la joie ou le courroux. Ce duc, qui a passé sa vie à hésiter entre le bien et le mal, ignore ce que c'est que de haïr du cœur ou aimer du cœur. Je vais à Melun (*montrant Lionel*) : donnez-moi ce chevalier, il me plaît, sa société me divertira. Faites ce que vous voudrez. Je ne demande plus rien ni aux Bourguignons, ni aux Anglais.

(Elle fait signe à ses pages, et s'éloigne.)

LIONEL.

Comptez sur moi. Je vous enverrai à Melun les beaux jeunes Français que je ferai prisonniers.

LA REINE se retourne.

Un Français sait aussi bien que vous combattre avec son épée, et de plus il a de la courtoisie dans ses paroles.

SCÈNE III.

LE DUC, TALBOT, LIONEL.

TALBOT.

Est-ce là une femme?

LIONEL.

Maintenant, chevaliers, quel est votre avis. Continuerons-nous notre retraite, ou retournerons-

nous effacer promptement l'affront d'aujourd'hui par un combat audacieux?

LE DUC.

Nous sommes affaiblis, les troupes sont dispersées. L'armée est encore frappée d'une terreur trop récente.

TALBOT.

Une crainte aveugle, la rapide impression d'un moment, est la seule cause de notre défaite. Examinés de plus près, les fantômes d'une imagination effrayée s'évanouiront par les réflexions de la nuit. Mon avis est donc qu'au point du jour nous ramenions l'armée au bord du fleuve pour combattre.

LE DUC

Réfléchissons-y.

LIONEL.

Avec votre permission, il n'y a pas à réfléchir; nous devons promptement réparer notre désastre, ou en subir la honte pour toujours.

TALBOT.

Cela est résolu; demain nous combattrons. Les illusions de la peur qui aveuglaient et énervaient nos soldats se dissiperont, et nous pourrons lutter corps à corps avec ce démon qui a revêtu la forme d'une jeune fille. Si elle se trouve à portée de mon épée, croyez qu'elle nous aura nui pour la dernière fois; si je ne puis la rencontrer c'est qu'elle évitera le combat, et alors l'armée sera désabusée.

LIONEL.

Ainsi soit. Chevaliers, confiez-moi un combat facile, et qui ne répandra pas de sang; si je trouve

le fantôme encore vivant, je veux, sous les yeux du bâtard, je veux, dans ses bras, enlever ses amours, et les conduire dans le camp anglais pour divertir nos soldats.

LE DUC.

N'ayez pas trop de présomption.

TALBOT.

Si je l'atteins, je ne compte pas la traiter si doucement. Cependant allons, par un léger sommeil, réparer nos forces épuisées, et demain nous partirons dès l'aurore.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

JEANNE avec sa bannière; elle a un casque et une cuirasse; du reste elle est vêtue en femme. DUNOIS, LAHIRE, Chevaliers et Soldats. Ils paraissent sur un rocher, s'avancent en silence, et puis arrivent ensemble sur la scène.

JEANNE, aux chevaliers qui l'entourent, pendant que les autres continuent toujours à monter et à s'avancer.

Le mur est franchi, nous sommes dans le camp. Il est temps de déchirer le voile qu'une discrète nuit a jeté sur vous pour cacher votre troupe silencieuse. Que des cris de guerre apprennent aux ennemis votre redoutable approche : Dieu et la Pucelle!

TOUS. Ils crient et font retentir leurs armes.

Dieu et la Pucelle!

(Bruit de tambours et de trompettes.)

LA SENTINELLE, derrière le théâtre.

L'ennemi ! l'ennemi ! l'ennemi !

JEANNE.

Apportez des flambeaux, embrasez les tentes ; que l'ardeur des flammes accroisse le désordre, et que la mort menaçante les environne de tous côtés !

(Les soldats s'empressent, elle veut les suivre.)

DUNOIS la retient.

Jeanne, vous avez maintenant fait tout votre devoir; vous nous avez conduits au milieu du camp, vous avez livré l'ennemi en nos mains; à présent demeurez en arrière de la mêlée, retirez-vous du carnage.

LAHIRE.

Vous avez montré à l'armée le chemin de la victoire; vos mains pures ont porté devant nous la bannière : qu'elles ne se servent point du glaive meurtrier. Ne tentez point le dieu des batailles ; il est aveugle et infidèle, et dans sa course il n'épargne personne.

JEANNE.

Qui ose me prescrire de m'arrêter ? Qui ose commander à l'esprit qui me guide ? La flèche ne doit-elle pas frapper où on l'a dirigée ? Où le danger est, Jeanne y doit être. Ce n'est ni en ce jour, ni en ce lieu, que je suis destinée à succomber; je dois voir la couronne sur la tête de mon roi. Tant que je n'aurai pas accompli tout ce que Dieu m'a ordonné, aucun ennemi ne peut m'ôter la vie.

(Elle sort.)

LAHIRE.

Viens, Dunois! suivons l'héroïne, et allons lui faire avec courage un rempart de nos corps.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

DES SOLDATS ANGLAIS traversent le théâtre en fuyant; **TALBOT** vient ensuite.

UN SOLDAT.

La Pucelle, elle est au milieu du camp.

UN SECOND SOLDAT.

Impossible, comment y serait-elle venue? jamais.

UN TROISIÈME.

A travers les airs. Le diable la protége.

UN QUATRIÈME ET UN CINQUIÈME.

Sauvons-nous, sauvons-nous! Nous sommes tous morts.

(Ils s'en vont.)

TALBOT arrive.

Ils n'écoutent rien Je ne puis les arrêter; ils ne reconnaissent pas plus le frein de la discipline, que si l'enfer avait vomi contre eux toutes les légions des esprits de ténèbres. Le vertige, l'égarement pressent à la fois les braves et les lâches, et je ne puis réussir à opposer la plus petite résistance au torrent des ennemis, dont la foule pénètre à grands flots dans notre camp. Suis-je donc le seul de sang-froid, et tout ce qui m'entoure est-il en proie à cette frénésie? Eh quoi, faut-il fuir devant ces faibles Français, après les avoir vaincus dans vingt batailles? Quel est donc cette femme invincible, cette déesse de l'effroi, qui change en un instant le sort des batailles, et qui fait une armée de lions d'un troupeau

de cerfs timides. Une comédienne, à qui l'on ferait jouer des rôles d'héroïne, pourrait-elle épouvanter des héros véritables? Comment, une femme me ravira tout l'honneur de la victoire!

UN SOLDAT, en fuyant rapidement.

La Pucelle! fuyez, fuyez, chevalier.

TALBOT, le frappant.

Fuis aux enfers; cette épée punira quiconque osera me proposer une indigne fuite et prononcer le mot de frayeur.

(Il se retire.)

SCÈNE VI.

(Le fond du théâtre s'ouvre. On voit le camp des Anglais en proie aux flammes; on entend les tambours. On aperçoit des fuyards et ceux qui les poursuivent. Après un moment, Montgomery arrive.)

MONTGOMERY seul.

Où dois-je fuir? L'ennemi et la mort nous environnent : là, notre chef irrité nous ferme de sa menaçante épée le chemin de la fuite, et nous repousse vers la mort; ici, une femme aussi terrible, aussi impitoyable que l'ardeur des flammes, nous poursuit. Je n'aperçois aucune caverne, aucun buisson qui puisse m'offrir un asile. Oh! pourquoi ai-je traversé la mer pour venir en cette contrée? Ah! malheureux, une vaine présomption m'a engagé à venir acquérir en France une gloire facile, et maintenant le sort implacable me conduit dans cette sanglante mêlée. Ah! que ne suis-je loin d'ici, sur les bords fleuris de la Saverne, dans la tran-

quille maison de mon père, où j'ai laissé dans le chagrin ma mère et ma douce et tendre fiancée! (*Jeanne paraît dans le fond du théâtre.*) Malheur à moi! qui vois-je venir? C'est la terrible guerrière? je distingue le sombre éclat de ses armes au milieu des flammes éclatantes, ainsi qu'on voit un esprit nocturne se montrer à travers la lueur ardente des portes de l'enfer. Où fuir? Elle a fixé sur moi ses yeux enflammés, et déjà je me sens saisi; je suis enchaîné par les regards qu'elle lance sur moi! L'enchantement retient plus fortement mes pas à chaque instant, et me rend la fuite impossible; quoique mon cœur s'y oppose avec force, ma vue ne peut se détourner de ce fantôme de la mort. (*Jeanne fait quelques pas vers lui, puis s'arrête un peu en arrière.*) Elle approche! je ne veux pas attendre qu'elle vienne à moi la première, je vais en suppliant embrasser ses genoux et lui demander la vie; elle est femme, peut-être mes larmes parviendront à l'attendrir.

(Pendant qu'il marche pour l'aborder, elle vient à lui furieuse.)

SCÈNE VII.

JEANNE, MONTGOMERY.

JEANNE.

Tu appartiens à la mort! n'est-ce pas une mère anglaise qui t'a donné le jour?

MONTGOMERY tombe à ses pieds.

Arrête, guerrière redoutable. N'égorge pas un

malheureux sans défense : j'ai jeté mon bouclier et mon épée; je tombe à tes pieds, désarmé et suppliant. Laisse-moi la lumière du jour ; accepte une rançon; mon père, possesseur de riches domaines, habite le beau pays de Galles, où la Saverne roule ses flots argentés en serpentant dans les prairies. Cinquante villages le reconnaissent pour seigneur. Sitôt qu'il apprendra que je vis encore, prisonnier dans le camp des Français, il rachètera, au prix de beaucoup d'or, son fils chéri.

JEANNE.

Espérance vaine et insensée! Tu es tombé sous la main implacable de la Pucelle; il n'y a plus ni délivrance, ni salut à espérer. Si le malheur t'avait mis en la puissance du crocodile ou sous la griffe du tigre impitoyable, si la lionne t'avait saisi après t'avoir vu enlever ses petits, peut-être trouverais-tu la clémence ou la pitié? La mort est assurée pour celui qui rencontre la Pucelle. Une promesse terrible et inviolable m'engage à l'esprit puissant et invincible qui me conduit. Cette épée doit donner la mort à tous ceux que l'arbitre suprême du sort des combats envoie devant moi.

MONTGOMERY.

Tes paroles sont cruelles; cependant ton regard est doux. De plus près ton œil n'inspire pas la terreur, et mon cœur est attiré par cette aimable apparence. Au nom de la tendre affection de tes parens, laisse-toi fléchir; prends pitié de ma jeunesse.

JEANNE.

N'implore pas le nom de mes parens; ne dis pas que je suis une femme. Semblable à ces esprits incorporels qui ont cependant une apparence humaine, je ne tiens à aucune famille parmi les hommes, et sous cette cuirasse, il n'est pas de cœur.

MONTGOMERY.

Oh! par cette loi sacrée et souveraine, par cette loi d'amour à laquelle tous les cœurs rendent hommage, je t'implore; j'ai laissé dans ma patrie une aimable fiancée, belle comme toi, et brillante de tous les charmes de la jeunesse; elle attend dans les pleurs le retour de son bien-aimé. Oh! si tu as l'espoir de connaître un jour l'amour, si tu espères y trouver le bonheur, ne sois pas assez cruelle pour séparer deux cœurs qu'unit un lien sacré d'amour.

JEANNE.

Tu réclames des dieux terrestres et étrangers qui n'ont rien de sacré ni de respectable pour moi. J'ignore ce que sont les liens de l'amour, au nom des quels tu me conjures; jamais je ne connaîtrai ce vain esclavage. Défends ta vie, car la mort t'appelle.

MONTGOMERY.

Ah! prends pitié du désespoir de mes parens, que j'ai laissés dans la maison paternelle. Et toi aussi, sans doute, tu as abandonné des parens que ton absence fait gémir d'inquiétude.

JEANNE.

Malheureux! pourquoi viens-tu me rappeler que dans ce royaume de nombreuses mères pleurent

leurs enfans, que de tendres enfans ont perdu leur père, que des épouses chéries sont dans le veuvage, et que vous en êtes la cause! Les mères anglaises éprouveront aussi le désespoir; elle apprendront à connaître les larmes qu'ont versées les tristes épouses françaises!

MONTGOMERY.

Ah! qu'il est dur de mourir, sans être pleuré, sur une terre étrangère.

JEANNE.

Qui vous a appelés dans cette terre étrangère pour y détruire les travaux d'une heureuse industrie, pour nous enlever nos fidèles troupeaux, pour répandre le feu de la guerre dans les asiles paisibles de nos cités? Dans les vaines illusions de votre cœur, vous songiez déjà à précipiter dans un honteux esclavage les libres habitans de la France, et vous comptiez régir ce vaste royaume comme une barque enchaînée à votre orgueilleux navire. Insensés! les lis de la France sont attachés au trône de Dieu, et vous auriez plutôt arraché une étoile à la constellation du chariot céleste, qu'un seul village à ce royaume dont le destin éternel est de ne pas être divisé. Le jour de la vengeance est arrivé; vous ne repasserez plus vivans cette mer sacrée que Dieu a placée comme barrière entre vous et nous, et que vous aviez injustement traversée.

MONTGOMERY quitte la main de Jeanne qu'il avait saisie.

Il faut donc mourir! Déjà la cruelle mort s'empare de moi.

JEANNE.

Meurs, ami! pourquoi se montrer si timide, et

trembler devant la mort et l'inévitable destin? Regarde-moi! je ne suis qu'une jeune fille, qu'une simple bergère; ma main n'est pas accoutumée à porter le glaive; elle n'a jusqu'ici soutenu que la douce et innocente houlette; cependant, abandonnant les embrassemens de mes sœurs chéries, les caresses de mon père, et ma vallée natale, je suis venue ici : il le faut; la voix de Dieu, et non pas mon propre choix m'y a conduite. Pressés par un fantôme terrible, nous sommes venus, toi pour ton malheur, et moi sans espoir de bonheur, répandre la mort, et ensuite lui servir de victime; car jamais je ne verrai le jour heureux du retour. Je donnerai le trépas à beaucoup d'entre vous encore. Je ferai couler encore les larmes de plus d'une veuve, et enfin, moi aussi, j'aurai achevé et accompli mon destin. Achève aussi le tien. Prends ton épée, et voyons à qui restera la vie, le plus doux prix des combats.

MONTGOMERY se relevant.

Eh bien, puisque comme moi tu es mortelle, et que le glaive peut te blesser, c'est peut-être à mon bras qu'il est réservé de t'envoyer aux enfers et de terminer le malheur des Anglais. Je confie mon destin aux mains bienfaisantes de Dieu; toi, réprouvée, appelle à ton secours tes esprits infernaux; défends ta vie.

(Il reprend son épée et son bouclier, et fond sur elle. On entend dans le lointain les sons d'une musique guerrière. Après un instant de combat, Montgomery tombe.)

SCÈNE VIII.

JEANNE seule.

Tu chancelles vers la mort. C'en est fait. (*Elle s'éloigne de lui et s'arrête pensive.*) Vierge divine, tu as mis ta force en moi; tu armes ce faible bras de ta puissance; tu remplis ce cœur d'une inexorable rigueur. Mon âme se révolte de pitié, et ma main tremble lorsqu'il faut détruire dans sa fleur la vie d'un adversaire. Je frémis comme si j'allais violer le sanctuaire d'un temple, et je suis émue même avant de tirer l'acier étincelant de son fourreau. Cependant s'il faut qu'il en soit ainsi, ta force s'empare de moi, et le glaive, de lui-même, comme animé d'un vivant esprit, guide ma main tremblante et frappe des coups certains.

SCÈNE IX.

UN CHEVALIER caché par sa visière, JEANNE.

LE CHEVALIER.

Fuis! ton heure est venue; je t'ai cherchée dans tout le champ de bataille; fantôme terrible, retourne aux enfers dont tu es sorti.

JEANNE.

Qui es-tu, toi que ton mauvais ange amène devant moi? Ta démarche annonce un prince; je ne vois rien d'Anglais en toi, et je reconnais les cou-

leurs du duc de Bourgogne; devant ces signes j'abaisse mon épée.

LE CHEVALIER.

Fuis réprouvée! tu ne mérites pas de mourir de la noble main d'un prince. Ta tête infernale doit être abattue par la hache du bourreau, et non par la redoutable épée du royal duc de Bourgogne.

JEANNE.

Ainsi, tu es le Duc lui-même.

LE CHEVALIER, levant sa visière.

Je le suis, malheureuse; tremble et n'espère plus. Les artifices de Satan ne peuvent plus te secourir, tu n'as vaincu jusqu'ici que de timides enfans; c'est un homme qui est devant toi.

SCÈNE X.

DUNOIS et LAHIRE, les précédens.

DUNOIS.

Duc, tournez vos armes vers moi; combattez avec des hommes, et non contre une femme.

LAHIRE.

Nous venons protéger la tête de notre héroïne, et ton épée doit traverser mon cœur avant de l'atteindre.

LE DUC.

Je ne combats point cette dangereuse Circé; mais je veux bien encore lutter avec vous, qu'elle a si honteusement déshonorés. Rougissez, Dunois, et

vous aussi, Lahire, d'avoir allié votre antique valeur aux artifices de l'enfer, et de vous être faits les écuyers d'un agent infernal. Approchez! je vous défie tous. Il désespère de la protection de Dieu, celui qui implore celle du démon.

(Ils s'apprêtent à combattre, Jeanne se place entre eux.)

JEANNE.

Arrêtez.

LE DUC.

Trembles-tu pour ton favori! je vais à tes yeux...

(Il s'avance sur Dunois.)

JEANNE.

Arrêtez! Lahire, séparez-les : le sang français ne doit pas couler. Ce n'est pas le glaive qui doit décider de cette querelle; les astres en ont autrement ordonné. Séparez-vous, vous dis-je, écoutez avec respect l'esprit qui s'empare de moi, et qui parle par ma bouche.

DUNOIS.

Pourquoi retiens-tu mon bras déjà levé? Pourquoi suspendre le jugement sanglant du glaive. Le fer est tiré, laisse-moi frapper, et que la France soit vengée des offenses qu'elle a reçues.

JEANNE. Elle se place entre les combattans, et les sépare par un assez vaste intervalle, puis s'adressant à Dunois :

Retirez-vous de ce côté. (*A Lahire.*) Ne me troublez pas, j'ai à m'entretenir avec le duc. (*Le calme est rétabli.*) Que veux-tu faire, duc de Bourgogne? Quels sont les ennemis à qui tu veux donner la mort. Regarde! ce noble prince est comme toi fils de France; ce brave guerrier est ton compagnon

d'armes, ton concitoyen; moi-même ne suis-je pas fille de ta patrie? Nous tous, que tu t'efforces d'exterminer, nous sommes à toi. Nos bras sont ouverts pour t'embrasser; nos genoux vont fléchir devant toi; nos épées ne sauraient diriger leurs pointes contre ta poitrine. Nos hommages sont dus à un visage où nous reconnaissons les traits chéris de notre roi, même sous un casque ennemi.

LE DUC.

Avec ces douces paroles et ce ton flatteur, tu veux, sirène, attirer ta victime? Ton adresse ne pourra me séduire. Mon oreille saura se garder de tes discours artificieux. Une impénétrable cuirasse garantira mon cœur des traits enflammés de tes yeux. Aux armes, Dunois, nous devons combattre avec le fer, et non pas avec les paroles.

DUNOIS.

D'abord les paroles, et puis les armes. Crains-tu de t'expliquer par des discours? C'est aussi une lâcheté, et la marque d'une mauvaise cause.

JEANNE.

Ce n'est pas l'impérieuse nécessité qui nous amène à tes pieds, et nous ne paraissons pas devant toi comme suppliants. Regarde autour de toi, le camp des Anglais est en cendres, et les corps de vos soldats couvrent la campagne. Entends-tu retentir les trompettes de nos Français; Dieu a prononcé, la victoire est à nous. Le noble laurier que nous venons de conquérir, nous sommes prêts à le partager avec un ami. Reviens à nous, abandonne noblement ton parti pour passer dans celui de la justice

et de la victoire. Moi-même, l'envoyée de Dieu, je te présente une main fraternelle. Je veux te délivrer et t'attirer dans la bonne cause. Le ciel est pour la France; des anges, que tu ne vois pas combattent pour le roi; tous portent des lis à la main. Cette blanche bannière n'est pas plus pure que le but de nos efforts : c'est une pudique vierge qui orne la bannière des Français.

LE DUC.

Les paroles trompeuses du mensonge ont toujours quelque chose d'embarassé, mais le discours d'un enfant ne serait pas plus simple que le tien, et si l'esprit malin dicte des paroles, il sait imiter parfaitement l'innocence. Je ne t'écoute plus; aux armes ! mon oreille, je le vois, serait plus faible que mon bras.

JEANNE.

Tu m'appelles une magicienne, et tu m'accuses d'employer des ruses empruntées au démon. La paix rétablie, la haine oubliée, sont-ce là les piéges de l'enfer? La concorde vient-elle des gouffres éternels? Qu'y a-t-il donc d'innocent, de sacré, d'humain, de bon, si l'on craint d'être coupable en cessant de combattre sa patrie? Depuis quand la nature est-elle assez en désordre pour que le ciel abandonne la bonne cause, et que l'enfer vienne la protéger? Si la justice paraît dans mes paroles, d'où pourrais-je les tirer, si ce n'est d'en haut? Qui aurait pu songer à me ravir à mon troupeau, pour consacrer une humble bergère à défendre la cause du roi? Jamais je n'ai habité auprès des princes; ma bouche est étrangère à l'art des discours. Toutefois, à pré-

sent que je cherche à te persuader, ma vue embrasse la connaissance des vastes intérêts; le destin des princes et des royaumes apparaît clairement devant mes yeux sans expérience, et ma voix tonne avec éloquence.

LE DUC, vivement touché, la regarde fixement avec étonnement et émotion.

Que se passe-t-il en mon âme? Qu'ai-je senti? Est-ce un Dieu qui pénètre en moi pour changer le fond de mon cœur? Ah cette touchante figure ne saurait tromper! Non! non! je suis aveuglé par un puissant enchantement, par l'autorité du ciel. Oui, mon cœur me l'assure, elle est l'envoyée de Dieu.

JEANNE.

Il est ému! Oui je le vois. Ce n'est pas en vain que j'ai supplié, les nuages de colère disparaissent de son front et s'écoulent en pleurs; ses yeux brillent du doux éclat du sentiment, et annoncent la paix. Laissez-vos armes, pressez votre cœur sur le sien. Il s'attendrit, il est vaincu. Il est à nous.

(Elle jette son épée et sa bannière, s'avance vers lui les bras ouverts, et l'embrasse avec une vivacité passionnée. Dunois et Lahire abandonnent aussi leur épée, et viennent l'embrasser.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène est à Châlons-sur-Marne, dans le palais du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUNOIS et LAHIRE.

DUNOIS.

Nous sommes amis, frères d'armes; nos bras sont armés pour défendre la même cause, nous avons bravé ensemble et le malheur et la mort. Que l'amour d'une femme ne rompe pas un lien qui a résisté à tous les coups du sort.

LAHIRE.

Prince, écoutez-moi!

DUNOIS.

Vous aimez cette merveilleuse fille, et je sais bien quel est votre projet. Vous voulez aller de ce pas prier le roi de vous accorder Jeanne. Il ne peut refuser à votre valeur une récompense si bien méritée. Sachez cependant qu'avant que je la voie en d'autres bras.....

LAHIRE.

Écoutez-moi, prince!

DUNOIS.

Ce n'est point l'effet soudain et passager de sa beauté qui m'attire vers elle. Aucune femme n'avait encore troublé le calme inébranlable de mon cœur, jusqu'au jour où je vis cette fille miraculeuse, qu'un décret de Dieu a destinée à être la libératrice de la France, et à être aussi mon épouse; dans l'instant même, je me promis, avec un serment sacré, que je l'unirais à moi. Le guerrier vaillant doit avoir une vaillante amie; son cœur ardent ne peut se reposer que sur un cœur qui lui ressemble et qui puisse affermir et soutenir son courage.

LAHIRE.

Comment pourrais-je, prince, me hasarder de comparer mes faibles services à la gloire de votre nom héroïque. Lorsque le comte de Dunois se présente dans la carrière, tout autre prétendant doit se retirer. Cependant une humble bergère est-elle digne de paraître auprès de vous comme épouse, et le sang royal qui coule dans vos veines ne doit-il pas dédaigner cette alliance inégale.

DUNOIS.

Elle est née mon égale; elle est comme moi un enfant de Dieu et de la nature bienfaisante, et quel prince ne serait pas honoré de recevoir la main de celle qui est l'innocente fiancée des anges, dont la tête est ornée d'une couronne céleste plus brillante que les couronnes de ce monde, qui voit au-dessous de ses pieds les plus grands, les plus élevés de la terre. Tous les trônes amoncelés l'un sur l'autre jusqu'aux étoiles ne pourraient égaler la

hauteur de celui où elle est assise, dans son angélique majesté.

LAHIRE.

Le roi pourra prononcer.

DUNOIS.

Non, c'est elle-même qui doit prononcer. Elle a rendu la France libre, et son cœur ne pourrait disposer de lui-même!

LAHIRE.

Le roi vient.

SCÈNE II.

LE ROI, AGNÈS, L'ARCHEVÊQUE, DUCHATEL, CHATILLON, les précédens.

LE ROI, à Châtillon.

Il revient! Il veut, dites-vous, me reconnaître pour son roi et me rendre hommage.

CHATILLON.

Oui, sire : le Duc, mon maître, veut ici même dans votre royale ville de Châlons, se jeter à vos pieds. Il m'a ordonné d'aller vous saluer comme mon seigneur et mon roi; lui-même suit mes pas, et bientôt il va s'avancer.

AGNÈS.

Il revient! ô jour heureux, tu nous amènes la joie avec la paix et la concorde.

CHATILLON.

Mon maître arrive avec deux cents chevaliers, il

se prosternera à vos pieds ; cependant il espère que vous vous opposerez à cet humble mouvement, et que vous embrasserez votre cousin avec amitié.

LE ROI.

Je brûle de le presser sur mon cœur.

CHATILLON.

Le Duc demande aussi que, dans cette première entrevue, aucun mot ne soit prononcé qui ait rapport aux anciennes discordes.

LE ROI.

Que le passé soit pour toujours noyé dans l'oubli ; nous ne voulons songer qu'aux jours sereins de l'avenir.

CHATILLON.

Tous ceux qui ont combattu avec le Duc doivent être compris dans cette réconciliation.

LE ROI.

Par-là je vois doubler le nombre de mes sujets.

CHATILLON.

La reine Isabelle doit être associée à ce traité, si elle veut y accéder.

LE ROI.

Elle fait la guerre contre moi, et je ne la fais pas contre elle. Notre combat sera fini du moment qu'elle suspendra l'attaque.

CHATILLON.

Douze chevaliers serviront d'otage pour garantir votre parole.

LE ROI.

Ma parole est sacrée.

CHATILLON.

Et l'archevêque partagera l'hostie entre vous et mon maître, comme sceau et comme gage d'une réconciliation sincère.

LE ROI.

Que mes droits au salut éternel répondent de la sincérité de mon cœur et de mes embrassemens. Le Duc ne demande aucun autre gage.

CHATILLON, en jetant un regard sur Duchâtel.

Je vois ici quelqu'un dont la présence pourrait troubler cette première entrevue.

(Duchâtel sort en silence.)

LE ROI.

Va, Duchâtel, jusqu'à ce que le Duc puisse supporter ta vue, il convient que tu te retires. (*Il le suit des yeux, puis court à lui et l'embrasse.*) O mon fidèle ami! tu as voulu faire encore davantage pour mon repos.

(Duchâtel sort.)

CHATILLON.

Les autres articles sont contenus dans cette dépêche.

LE ROI, à l'archevêque.

Vous prendrez soin de les régler. Je consens à tout; pour acquérir un ami, il n'est point de trop grands sacrifices. Vous, Dunois, prenez avec vous cent nobles chevaliers, et allez recevoir le duc. Que les soldats se couronnent de feuillages pour aller au-devant de leurs frères. Que toute la ville s'orne pour cette fête, et que le son des cloches annonce que la France et la Bourgogne sont de nouveau

unies. (*Un écuyer entre, on entend les trompettes.*) Qu'entends-je! qu'annoncent ces trompettes?

L'ÉCUYER.

Elles annoncent l'entrée du duc de Bourgogne.

(Il sort.)

DUNOIS sort avec Lahire et Châtillon.

Allons à sa rencontre.

LE ROI.

Agnès, vous pleurez? Et moi aussi je manque presque de force pour résister à ce changement. Ah! combien la mort a pris de victimes, avant que j'aie pu réussir à obtenir cette réconciliation. Mais enfin la rage de la tempête s'apaise; le jour succède à la nuit obscure, et une heureuse saison vient mûrir des fruits trop tardifs.

L'ARCHEVÊQUE, à la fenêtre.

Le Duc fend la presse, on le porte en triomphe, on baise ses vêtemens et la trace de ses pas.

LE ROI.

C'est un bon peuple, ardent et vif dans son amour comme dans sa fureur. Comme ils ont vite oublié que c'est là ce même duc dont la main a frappé ou leurs pères ou leurs enfans. Cet instant a effacé toute sa vie. Prends courage, Agnès, ta vive joie pourrait blesser son âme. Rien ici ne doit l'affliger ou l'humilier.

SCÈNE III.

Les précédens, le duc de BOURGOGNE, DUNOIS, LAHIRE, CHATILLON et d'autres chevaliers de la suite du duc.

(Le Duc s'arrête un instant à l'entrée. Le roi s'avance vers lui. Aussitôt le Duc s'approche, et au moment où il se dispose à mettre le genou en terre, le roi le serre dans ses bras.)

LE ROI.

Vous nous avez surpris; nous comptions aller à votre rencontre. Votre marche a été rapide.

LE DUC.

Je me rendais à mon devoir. (*Il s'avance vers Agnès et l'embrasse au front.*) Vous permettez, cousine; c'est un droit dû au seigneur d'Arras, et aucune belle ne s'est encore refusée à cet usage.

LE ROI.

Votre capitale est, dit-on, le siége des amours et rassemble mille beautés.

LE DUC.

Sire, nous sommes un peuple commerçant, toutes les choses précieuses qui croissent dans les divers climats sont étalés à nos yeux et pour notre jouissance sur le marché de Bruges. Et qu'est-il de plus précieux que la beauté des femmes?

AGNÈS.

Leur fidélité est estimée à un plus haut prix encore, cependant on ne la voit pas sur ce marché.

LE ROI.

Mon cousin, vous avez une mauvaise renommée : on dit que vous faites peu de cas de la plus belle vertu des femmes.

LE DUC.

Ce serait une hérésie qui trouverait en elle-même une dure punition. Vous êtes heureux, sire, le cœur vous apprend de bonne heure, ce qu'une vie agitée ne m'a laissé connaître que bien tard. (*Il aperçoit l'archevêque et lui prend la main.*) Digne homme de Dieu, je vous demande votre bénédiction ; toujours on vous trouve dans le chemin du devoir, et quand on veut vous voir, c'est là qu'il faut revenir.

L'ARCHEVÊQUE.

Que le seigneur m'appelle à lui, si telle est sa volonté. Mon cœur est comblé de joie et je mourrai content puisque mes yeux ont pu voir ce jour.

LE DUC, à Agnès.

On dit que vous vous êtes privée de vos pierreries pour fournir des armes contre moi. Quoi donc! auriez-vous des idées si guerrières ? était-ce à vous de me poursuivre avec tant de chaleur ? Maintenant que le combat est fini, chacun doit retrouver ce qui a été perdu, et vos joyaux se sont retrouvés. Vous les aviez destinés à me faire la guerre, recevez-les de ma main en gage d'amitié.

(Il prend, de la main d'un de ses suivans, l'écrin qu'il présente tout ouvert à Agnès. Elle regarde le roi, qui paraît surpris.)

LE ROI.

Acceptez ce présent, c'est un gage que l'amour et la concorde me rendront doublement cher.

LE DUC plaçant dans les cheveux d'Agnès une rose de brillans.

Que n'est-ce la couronne de France? je la placerais d'un cœur aussi fidèle sur cette tête charmante. (*Il s'incline et lui prend la main.*) Et comptez sur moi, si quelque jour vous avez besoin d'un ami. (*Agnès se détourne tout en pleurs, le roi paraît fort ému. Tous les assistans regardent les deux princes avec attendrissement. Le Duc, après avoir jeté les yeux sur toutes les physionomies, se jette dans les bras du roi.*) Ô mon roi! (*Au même instant les trois chevaliers bourguignons embrassent l'archevêque, Dunois et Lahire. Les deux princes restent un instant en silence dans les bras l'un de l'autre.*) Pouvais-je vous haïr! pouvais-je vous renoncer!

LE ROI.

Assez, assez! n'ajoutez rien de plus.

LE DUC.

J'aurais pu couronner cet Anglais! engager ma foi à un étranger! précipiter mon roi dans sa ruine!

LE ROI.

Tout est oublié, tout est effacé. Ce seul instant a tout réparé. Le reste a été l'effet du sort et des astres funestes.

LE DUC, lui serrant la main.

Je réparerai mes torts, croyez-moi, je les réparerai. Votre royaume entier doit rentrer en votre pouvoir, sans qu'il en manque un seul village.

LE ROI.

Nous sommes unis, je ne crains plus aucun ennemi.

LE DUC.

Croyez-moi j'ai toujours souffert au fond du cœur de porter les armes contre vous. (*Montrant Agnès.*) Mais pourquoi ne me l'avez vous point envoyée? Je n'aurais jamais pu résister à ses larmes. Aucune puissance de l'enfer ne pourra nous séparer, maintenant que nos cœurs se sont serrés l'un contre l'autre. Maintenant j'ai trouvé une véritable place; c'est entre vos bras qu'a fini mon égarement.

L'ARCHEVÊQUE, *avec entre eux.*

Princes, vous êtes amis; la France, comme un phénix renaissant, va sortir de ses cendres: un avenir riant se montre à nous; les plaies profondes de notre pays vont se guérir; les villes et les villages dévastés vont s'élever embellis de leurs ruines; les champs vont se couvrir d'une verdure nouvelle. Cependant ceux qui ont péri victimes de vos discordes ne pourront renaître à la vie, et les larmes que vos combats ont fait couler ne pourront remonter vers leurs sources; la race naissante fleurira, tandis que celle-ci a été flétrie par la souffrance. L'ange du bonheur ne saurait réveiller les pères dans leur tombeau. Tels sont les fruits de vos dissensions fraternelles. Ah! que ceci vous soit une leçon: tremblez devant le génie du glaive, avant de le tirer du fourreau. Quand la guerre est une fois déchaînée dans sa fureur, cette divinité cruelle ne s'arrête pas à la voix de l'homme, comme le faucon qui, du haut des airs, revient au premier signal s'abattre sur le poing du chasseur; la main céleste ne viendra pas deux fois prêter comme aujourd'hui son assistance.

LE DUC.

Sire, un ange se tient à vos côtés. Où est-elle, et pourquoi ne le vois-je pas ici?

LE ROI.

Où est Jeanne? Comment nous manque-t-elle dans cet heureux moment que nous lui devons?

L'ARCHEVÊQUE.

Sire, le loisir d'une cour oisive convient mal à cette sainte fille. Quand l'ordre de Dieu ne l'appelle pas à paraître dans l'éclat du monde, honteuse, elle évite les regards profanes du vulgaire des hommes. Lorsqu'elle n'est pas occupée des succès de la France, sans doute elle s'entretient avec Dieu, dont la bénédiction accompagne tous ses pas.

SCÈNE IV.

Les précédens; JEANNE. Elle est armée, mais sans casque; ses cheveux sont ornés d'une guirlande.

LE ROI.

Noble Jeanne, ne venez-vous pas, comme une prêtresse, consacrer l'union qui est votre ouvrage?

LE DUC.

Cette vierge, si terrible dans le combat, combien elle semble embellie par la paix! Ai-je tenu ma parole, Jeanne? Êtes-vous contente, et vos ordres ont-ils été suivis?

JEANNE.

N'en recueillez-vous pas la plus grande récom-

pense? Maintenant vous brillez de l'éclat le plus pur. Auparavant votre gloire était semblable à un astre de terreur qui montre dans le ciel une lueur sanglante et sombre. (*Elle regarde autour d'elle.*) Que de nobles chevaliers sont ici rassemblés! tous les yeux brillent de joie. Je n'ai rencontré qu'un seul affligé, qui est obligé de se cacher quand les autres se réjouissent.

LE DUC.

Et qui peut se croire assez coupable pour désespérer de notre bienveillance?

JEANNE.

Peut-il approcher? dites, doit-il l'oser? Que la grâce soit complète; il n'est pas de réconciliation quand il reste encore quelque chose sur le cœur. Une misérable haine, quand on la laisse au fond de la coupe, convertit en poison la libation sainte. Il n'y a pas de tort si sanglant qui ne puisse obtenir aujourd'hui le pardon du duc de Bourgogne.

LE DUC.

Je vous comprends, Jeanne.

JEANNE.

Eh bien! ne voulez-vous pas pardonner, Duc; ne le voulez-vous pas? Avancez, Duchâtel. (*Elle ouvre la porte, et fait entrer Duchâtel, qui demeure éloigné.*) Le Duc se réconcilie avec tous ses ennemis, et avec vous aussi, Duchâtel.

(Il avance quelque pas, et cherche à lire dans les yeux du Duc.)

LE DUC.

Que voulez-vous de moi, Jeanne? Savez-vous bien ce que vous demandez?

JEANNE.

Un noble seigneur ouvre sa porte à tous les hôtes, et n'en exclut aucun. Pareille au firmament dont l'enceinte environne la terre entière, la clémence doit envelopper a la fois amis et ennemis; les rayons du soleil s'étendent de toutes parts dans un espace sans bornes, et la rosée du ciel vient au secours de toutes les plantes desséchées; les bontés célestes sont générales et sans restriction.

LE DUC.

Elle dispose de moi suivant sa volonté; mon cœur, comme une cire flexible, obéit à sa main. Embrassez-moi, Duchâtel, je vous pardonne. Ombre de mon père, ne t'irrite point de ce que je presse amicalement la main qui te donna la mort; tes mânes ne me reprocheront pas d'avoir brisé le serment de vengeance, là-bas, dans ces demeures de l'éternelle nuit, où le cœur n'a plus de mouvement, où tout est pour toujours, rien ne peut changer: mais il en est autrement sur cette terre qu'éclairent les rayons du soleil; l'homme, la créature vivante, est la faible proie des circonstances impérieuses.

LE ROI, à Jeanne.

Pourrais-je te témoigner, noble fille, une assez haute reconnaissance? Combien tu as déjà surpassé tes promesses! combien rapidement tu as changé mon destin! Tu m'as réconcilié avec mes amis, tu

as précipité mes ennemis dans la poussière, tu as délivré mes villes du joug étranger; toi seule as fait ces prodiges. Comment puis-je m'acquitter envers toi?

JEANNE.

Conserve toujours dans la prospérité la douceur que tu avais dans le malheur; au faîte de la grandeur n'oublie pas que, dans l'infortune, tu as éprouvé ce que vaut un ami. Ne refuse ni justice ni grâce même au dernier de tes sujets; n'est-ce pas une bergère que Dieu t'a envoyée pour libératrice? Tu réuniras toute la France sous un seul sceptre, et tu deviendras l'aïeul et la tige de princes plus grands et plus brillans de gloire que ceux qui t'ont précédé sur le trône. Ta race fleurira aussi long-temps qu'elle conservera des droits à l'amour de son peuple; l'orgueil seul pourra amener sa chute; et du fond de ces humbles cabanes, d'où est sorti ton sauveur, un sort mystérieux menace peut-être de leur ruine tes descendans coupables.

LE DUC.

Fille prophétique, qu'inspire l'esprit saint, dont les yeux percent l'avenir, dis-moi, qu'adviendra-t-il de ma race? doit-elle, ainsi qu'elle a commencé, accroître encore sa grandeur souveraine?

JEANNE.

Duc de Bourgogne! tu t'es assis à la hauteur du trône, et ton cœur superbe aspire plus haut encore! Tu voudrais élever jusqu'aux nues l'audacieux édifice de ta grandeur. Mais la main d'en haut va bientôt arrêter ces progrès; ne crains pas cependant

la chute de ta maison, elle survivra plus brillante en la personne d'une fille; et il sortira de son sein des monarques ornés du sceptre et puissans sur les peuples; ils règneront sur les deux empires les plus puissans du monde connu, et aussi sur un monde nouveau, que la main de Dieu tient encore caché, dans des mers inconnues aux vaisseaux.

LE ROI.

O parle! puisque l'esprit saint t'éclaire. Cette union fraternelle que nous venons de renouveler unira-t-elle aussi nos derniers neveux?

JEANNE, après un instant de silence.

Rois et souverains, redoutez la discorde. Gardez-vous de la réveiller quand elle sommeille dans son antre. Si une fois elle en sort, il faudra long-temps pour l'apaiser. Elle fait naître une race au cœur de fer, et l'incendie allume sans cesse un nouvel incendie. Ne souhaitez pas en savoir davantage; jouissez du présent, et laissez-moi tenir l'avenir caché.

AGNÈS.

Sainte fille, tu connais mon cœur, tu sais s'il aspire à de vaines grandeurs. Dis-moi aussi quelque oracle consolant.

JEANNE.

L'esprit saint ne me révèle que le sort des empires; les révolutions de ton sort se passeront dans ton propre cœur.

DUNOIS.

Mais toi, fille sublime, quel sera ton sort, toi que le ciel chérit? Sans doute le plus grand bonheur de la terre est promis à celle qui est pieuse et sainte.

JEANNE.

Le bonheur n'habite que là-haut dans le sein de l'Éternel.

LE ROI.

Ton bonheur sera désormais le soin le plus cher de ton roi. Je veux élever ton nom en France. Que la dernière postérité sache ce que j'ai fait pour toi; ma reconnaissance va éclater sur-le-champ : mets un genou en terre. (*Il tire son épée et en touche Jeanne.*) Je t'ennoblis. Ton roi t'élève au-dessus de la poussière d'une naissance obscure; et tes ancêtres mêmes qui sont dans le tombeau, je les ennoblis. Tu porteras le lis dans tes armes, tu seras égale en noblesse aux premiers de la France, et le sang royal de Valois sera seul plus noble que le tien. Les plus grands parmi les grands de ma cour se tiendraient honorés de ta main, et je m'occuperai à te choisir le plus illustre époux.

DUNOIS s'avance.

Je l'avais choisie avant son élévation. Les nouveaux honneurs qui brillent sur sa tête ne peuvent augmenter ni sa gloire ni mon amour; ici, en présence de mon roi et de ce saint archevêque, je lui présente ma main comme à la princesse mon épouse, si toutefois elle me croit digne d'aspirer à cet honneur.

LE ROI.

Rien ne peut te résister; tu ajoutes des miracles aux miracles, et je commence à croire qu'il n'est rien qui te soit impossible. Tu as vaincu ce cœur orgueilleux qui jusqu'à cette heure avait méprisé le pouvoir de l'amour.

LAHIRE s'avance.

Le plus bel ornement de Jeanne, je la connais bien, c'est la modestie de son cœur; elle est digne de la grandeur, mais jamais elle n'aurait porté si haut ses désirs. Elle n'aspire point à une vaine élévation. Le dévouement sincère d'un cœur généreux saurait la satisfaire, et c'est ce tranquille bonheur que je lui offre avec ma main.

LE ROI.

Et toi aussi, Lahire? quoi, deux rivaux pareils en gloire et en héroïsme! Après m'avoir réconcilié avec mes ennemis, après avoir apaisé mon royaume, veux-tu diviser entre eux mes plus chers amis? Puisque tu ne peux appartenir qu'à un seul, et que tous deux sont dignes d'un tel prix, parle, c'est à ton cœur de prononcer entre eux.

AGNÈS s'approche.

La noble Jeanne est interdite, et son visage se colore d'une rougeur modeste. Laissez-lui le temps d'interroger son cœur, de se confier à une amie, et d'épancher les secrets que cache sa pudeur. C'est à moi, en ce moment, d'aborder, comme une tendre sœur, cette fière héroïne, pour lui offrir une discrète confidente. Laissez d'abord le secret d'une femme se révéler à une autre femme, et attendez ce qui sera résolu entre nous.

LE ROI paraît prêt à s'éloigner.

Qu'il en soit ainsi.

JEANNE.

Non, sire; si j'ai rougi devant vous, ce n'est point par le trouble d'une pudeur timide. Je n'ai rien à

confier à cette noble dame que je ne puisse dire devant vous sans blesser la modestie. Le choix de ces illustres chevaliers m'honore, mais je n'oublierai point que je suis une simple bergère. Est-ce donc pour acquérir de vains et frivoles honneurs, est-ce donc pour orner ma tête de la couronne nuptiale que j'ai revêtu cette armure d'airain? C'est à d'autres œuvres que j'ai été appelée, et une chaste vierge peut seule les accomplir. Je suis la guerrière du Tout-Puissant, et je ne puis être l'épouse d'un homme.

L'ARCHEVÊQUE.

La femme est née pour être la tendre compagne de l'homme; quand elle obéit à la nature, elle n'en est que plus digne du ciel. Quand vous aurez satisfait à l'ordre du Tout-Puissant qui vous avait envoyée sur les champs de bataille, il sera temps de déposer vos armes, et de retourner à la vie paisible que vous aviez abandonnée; votre sexe n'est pas destiné aux œuvres sanglantes de la guerre.

JEANNE.

Vénérable seigneur, je ne sais point encore ce que l'esprit saint m'ordonnera d'accomplir; quand le moment sera venu, sa voix ne sera point muette pour moi, et je saurai lui obéir. Il m'ordonne maintenant de terminer ma mission; le front de mon souverain n'a point encore reçu la couronne; l'huile sainte n'a point encore été répandue sur sa tête: il n'est encore que mon seigneur, et non pas mon roi.

LE ROI.

Nous suivons la route qui conduit à Rheims.

JEANNE.

Ne demeurons point tranquilles, tandis que les ennemis nous entourent et s'occupent à vous fermer le chemin. Cependant je saurai vous conduire à travers toutes leurs armées.

DUNOIS.

Mais lorsque tout sera terminé, lorsque nous serons entrés victorieux à Rheims, alors, noble héroïne, voudrez-vous m'agréer pour époux?

JEANNE.

Fasse le ciel que, couronnée par la victoire, je puisse m'éloigner de ces champs de carnage! Alors ma vocation sera finie, et la bergère n'aura plus affaire dans le palais des rois.

LE ROI lui prenant la main.

Tu obéis maintenant à la voix de l'esprit saint; et ton cœur, plein d'un amour divin, est sourd à l'amour terrestre. Mais, crois-moi, il l'écoutera quelque jour. Le bruit des armes cessera; la victoire nous ramènera la paix, alors le bonheur s'emparera de toutes les âmes, et un délicieux sentiment s'éveillera dans tous les cœurs: tu l'éprouveras aussi, et des désirs enchanteurs rempliront tes yeux des plus douces larmes qu'ils aient versées. Ce cœur, que l'amour du ciel occupe tout entier, se laissera entraîner à un autre amour. Ta divine assistance a rendu le bonheur à des milliers d'hommes: voudrais-tu finir par faire le malheur d'un seul?

JEANNE.

Dauphin, es-tu donc déjà lassé de la protection

du ciel, puisque tu veux briser son vase d'élection, et forcer la chaste vierge que Dieu a envoyée de descendre dans la foule du vulgaire? Cœurs aveugles, hommes de peu de foi, la toute-puissance du ciel se manifeste à vous; ses miracles ont frappé vos yeux, et vous ne savez rien voir en moi qu'une femme! Une femme eût-elle osé se couvrir de ce vêtement de fer et se mêler parmi les combattans? Malheur à moi si, tandis que ma main porte le glaive vengeur de mon Dieu, mon frivole cœur se laissait entraîner à un sentiment qui aurait pour objet une créature terrestre! Il vaudrait mieux pour moi que je ne fusse jamais née. Que de semblables paroles ne soient plus prononcées, car vous irriteriez l'esprit saint qui s'indigne en moi : les regards des hommes et leurs désirs sont à mes yeux un horrible sacrilége.

LE ROI.

Finissons, c'est l'irriter vainement.

JEANNE.

Ordonnez que l'on sonne la trompette guerrière. Ce repos me pèse et me tourmente; il faut que je sorte de cet oisif loisir, il faut que j'accomplisse ma mission, il faut que j'obéisse au destin impérieux qui me conduit.

SCÈNE V.

Les précédens. Un CHEVALIER entre avec précipitation.

LE ROI.

Qu'est-ce ?

LE CHEVALIER.

L'ennemi a passé la Marne; il dispose ses bataillons pour le combat.

JEANNE, avec enthousiasme.

Aux armes! aux armes! maintenant l'âme peut rompre ses liens. Armez-vous, je vais tout régler pour le combat.

(Elle sort.)

LE ROI.

Lahire, suivez-la. Veulent-ils nous disputer la couronne même aux portes de Reims ?

DUNOIS.

Ce n'est pas là un vrai courage, c'est le dernier effort d'un espoir furieux et impuissant.

LE ROI.

Duc de Bourgogne, je n'ai rien à vous dire; voici le jour qui peut réparer beaucoup.

LE DUC.

Vous serez satisfait.

LE ROI.

Je marcherai devant vous dans le chemin de la gloire; et devant la ville qui renferme ma couronne, je combattrai pour la conquérir. Mon Agnès, ton chevalier te dit adieu.

AGNÈS l'embrasse.

Je ne pleure pas, je ne tremble pas pour toi; ma confiance s'assure aux bontés du ciel; il ne nous a pas donné tant de gages de sa faveur pour nous abandonner après. Bientôt, mon cœur me l'assure, j'embrasserai mon roi couronné par la victoire dans les murs de Rheims.

(Les trompettes font retentir un air brillant et animé, qui devient peu à peu terrible et guerrier. Pendant ce temps la scène change, puis l'orchestre accompagne les trompettes placées derrière la scène.)

SCÈNE VI.

La scène change et représente une plaine découverte, terminée par des arbres ; la musique continue et l'on voit des soldats traverser rapidement le fond du théâtre.

TALBOT soutenu par FALSTOLF ; des soldats les accompagnent. LIONEL survient bientôt après.

TALBOT.

Déposez-moi sous ces arbres et retournez au combat. Je n'ai besoin d'aucun secours pour mourir.

FALSTOLF.

O jour de malheur et de désespoir! (*Lionel s'approche.*) Dans quel moment vous arrivez, Lionel! voici notre capitaine frappé à mort.

LIONEL.

Dieu nous préserve de ce malheur! Relevez-vous, noble lord, ce n'est pas le moment de succomber; ne cédez point à la mort. Que la force de votre volonté contraigne la nature à vous laisser vivre.

TALBOT.

C'est en vain, le jour fatal est arrivé; notre trône doit s'écrouler en France. Inutilement j'ai, jusqu'au dernier moment, essayé de le soutenir dans ce combat désespéré; frappé de la foudre, je succombe ici pour ne plus me relever. Rheims est perdu; hâtez-vous d'aller au secours de Paris.

LIONEL.

Paris s'est livré au Dauphin; un courrier vient de nous en apporter la nouvelle.

TALBOT, arrachant l'appareil de sa blessure.

Ah! que les flots de mon sang s'écoulent, je suis las de la lumière du jour.

LIONEL.

Je ne puis demeurer davantage. Falstolf, portez notre général dans un lieu plus sûr; nous ne pouvons nous maintenir plus long-temps dans ce poste. Nos gens fuient déjà de toutes parts; la Pucelle les chasse devant elle.

TALBOT.

La déraison triomphe, et c'est moi qui succombe. La divinité elle-même serait contrainte de céder à la folie. Suprême raison, toi qui est la fille brillante des puissances célestes, la sage conservatrice de l'univers et le guide du cours des astres, qu'est-ce donc que ton pouvoir? Attachée à un cheval furieux, tu es, malgré tes cris impuissans, entraînée avec des hommes aveugles et ivres, dans l'abîme que vainement tu aperçois. Malheur à ceux qui, ayant consacré leur vie à la gloire, concertent pour y

parvenir des plans dictés par la prudence. C'est au plus insensé qu'appartient l'empire du monde.

LIONEL.

Mylord, vous n'avez plus que peu d'instans à vivre; songez à votre créateur.

TALBOT.

Si nous étions vaincus en braves guerriers, par d'autres guerriers, nous pourrions nous consoler en songeant que c'est le destin commun et que la fortune est journalière. Mais succomber par l'effet d'un grossier prestige! Était-ce donc la récompense due à une vie pleine de glorieux travaux?

LIONEL lui prend la main.

Mylord, adieu. Après le combat, si je survis, je verserai sur vous les larmes que vous méritez. Mais maintenant il faut que je retourne sur le champ de bataille; le sort y flotte encore incertain, et tout n'est pas décidé. Au revoir dans un autre monde, Mylord; recevez l'adieu rapide d'un ancien ami.

(Il part.)

TALBOT.

Bientôt c'en sera fait; je vais rendre à la terre et au soleil éternel les atomes qui s'étaient assemblés en moi pour la douleur ou le plaisir, et de ce puissant Talbot, dont la renommée remplissait le monde, il ne restera qu'une poignée de poussière. Telle est la fin de l'homme. La seule conquête qui nous revienne du combat de la vie, c'est la perspective du néant, et le mépris intérieur de tout ce qui nous avait paru grand et digne d'envie.

SCÈNE VII.

LE ROI, LE DUC, DUNOIS, DUCHATEL et des Soldats entrent sur la scène.

LE DUC.

Le fort est emporté.

DUNOIS.

La journée est à nous.

LE ROI, apercevant Talbot.

Voyez quel est ce guerrier qui semble quitter si douloureusement la lumière du jour; son armure annonce un guerrier distingué. Allez, et qu'on lui donne des secours, s'il en est temps encore.

(Des soldats de la suite du roi s'avancent pour emporter Talbot.)

FALSTOLF.

Arrêtez, n'approchez pas : tout mort qu'il est, respectez celui que vous vous gardiez bien d'approcher tandis qu'il était vivant.

LE DUC.

Que vois-je? Talbot baigné dans son sang!

(Il s'avance vers lui, Talbot le regarde d'un œil fixe et meurt.)

FALSTOLF.

Retirez-vous, duc de Bourgogne; que la vue d'un parjure ne souille pas le dernier regard d'un héros.

DUNOIS.

Terrible et indomptable Talbot, quel petit espace te suffit maintenant! et le vaste territoire de la France ne pouvait satisfaire ton ardeur insatiable! Maintenant, sire, je vous salue comme roi; tant

que ce corps a renfermé une âme, votre couronne n'était pas assurée sur votre tête.

LE ROI, après avoir regardé Talbot pendant un instant.

Il a été vaincu, non par nous, mais par un pouvoir suprême : il est gissant sur la terre de France, comme un héros sur son bouclier qu'il n'a pas voulu abandonner. Qu'on l'emporte. (*Des soldats obéissent et emportent le corps.*) Que la paix soit avec sa cendre ! Un honorable monument lui sera élevé au milieu de la France, et ses restes y trouveront le repos après une carrière et une mort héroïque. Nul ennemi n'a porté plus loin ses armes ; et le lieu même où sera placé sa sépulture lui servira de glorieuse épitaphe.

FALSTOLF présente son épée au roi.

Seigneur, je suis votre prisonnier.

LE ROI lui rend son épée.

Non ; la guerre, dans sa rudesse, respecte cependant les pieux devoirs. Soyez libre pour conduire au tombeau les restes de votre général. Maintenant, Duchâtel, hâtez-vous ; mon Agnès tremble. Allez terminer ses angoisses ; allez lui apprendre que nous vivons, que nous sommes vainqueurs, et amenez-la en triomphe à Rheims.

(Duchâtel sort.)

SCÈNE VIII.

LAHIRE, les précédens.

DUNOIS.

Lahire, où est Jeanne?

LAHIRE.

Comment! j'allais vous la demander; je l'ai laissée combattant à vos côtés.

DUNOIS.

Quand j'ai couru au secours du roi, je la croyais protégée par votre bras.

LE DUC.

J'ai aperçu, il y a peu d'instans, sa blanche bannière s'élever au plus épais des rangs ennemis.

DUNOIS.

Malheur à nous! Où est-elle? Malédiction sur moi! Venez, courons promptement la délivrer; je crains qu'une vaillance téméraire ne l'ait emportée trop loin; qu'entourée d'ennemis elle combatte toute seule, et qu'elle succombe sans secours au milieu de la foule.

LE ROI.

Courez; délivrez-la.

LAHIRE.

Je vous suis; partons.

LE DUC.

Allons, tous.

(Ils partent.)

SCÈNE IX.

Le théâtre représente une autre partie écartée du champ de bataille. On aperçoit dans le lointain les tours de Rheims éclairées par les rayons du soleil.

Un CHEVALIER revêtu d'une armure noire; sa visière est baissée. JEANNE le poursuit jusque sur le devant de la scène; il s'arrête et l'attend.

JEANNE.

Fourbe, je démêle maintenant ta ruse. Par ta fuite trompeuse, tu as voulu m'écarter du champ de bataille, et dérober à leur sort une foule des fils d'Angleterre. Mais le trépas va maintenant t'atteindre toi-même.

LE CHEVALIER NOIR.

Pourquoi me poursuis-tu ainsi? Pourquoi t'acharner sur mes pas avec tant de fureur? Je ne suis pas destiné à tomber sous ta main.

JEANNE.

Je sens au fond du cœur que tu m'es odieux autant que la nuit dont tu portes la funeste couleur; j'éprouve un désir invincible de te ravir la lumière; qui es-tu? Lève ta visière. Si je n'avais vu le terrible Talbot tomber dans le combat, je croirais que tu es Talbot.

LE CHEVALIER NOIR.

Eh quoi! l'esprit prophétique ne te fait plus entendre sa voix!

JEANNE.

Il me crie, au plus profond de mon âme, que mon malheur est attaché à toi.

LE CHEVALIER NOIR.

Jeanne d'Arc! Jusqu'aux portes de Rheims, tu as marché sous les ailes de la victoire. Tant de gloire te suffit. Ne tente plus le destin qui jusqu'ici t'a servie en esclave. N'attends pas qu'il se révolte et t'abandonne. Souviens-toi qu'il ne connaît pas la constance, et que nul n'a été par lui favorisé jusqu'à la fin.

JEANNE.

Que veux-tu dire? Au milieu de la carrière, je m'arrêterais et je laisserais mon ouvrage imparfait. Je vais poursuivre et terminer ma mission.

LE CHEVALIER NOIR.

Rien jusqu'ici n'a pu résister à tes efforts tout-puissans, tu as vaincu dans chaque combat, mais ne retourne plus dans les batailles; écoute cet avertissement.

JEANNE.

Ma main ne quittera le glaive que lorsque l'orgueilleuse Angleterre sera abattue.

LE CHEVALIER NOIR.

Regarde. Devant toi s'élèvent les tours de Rheims; c'est là le but et le terme de ta course. Tu vois briller le sommet de cette haute cathédrale; tu dois y entrer avec une pompe triomphale; couronner ton roi et terminer ta mission. Ne va pas plus loin, retourne sur tes pas; écoute cet avertissement.

JEANNE.

Être fourbe et dissimulé, qui es-tu pour vouloir ainsi m'épouvanter et m'égarer? Pourquoi oses-tu m'annoncer un oracle imposteur. (*Le chevalier noir veut se retirer, elle se place devant lui.*) Non, tu répondras à mes demandes, ou tu périras de ma main.

(Elle veut engager le combat avec lui.)

LE CHEVALIER NOIR. Il la touche de sa main, et elle demeure immobile.

Tu ne peux donner la mort qu'aux mortels.

(La scène s'obscurcit, des éclairs brillent, le tonnerre se fait entendre, le chevalier disparaît.)

JEANNE demeure interdite, mais se rassure bientôt après.

Ce n'est point un être vivant. C'est un fantôme trompeur échappé de l'enfer, un esprit rebelle sorti des gouffres ardens, pour troubler mon cœur et mon courage. Qu'ai-je à craindre tant que je porte le glaive de mon Dieu. Poursuivons et achevons glorieusement ma route, et quand l'enfer lui-même s'opposerait à moi, mon cœur ne serait ni effrayé ni affaibli.

(Elle veut se retirer.)

SCÈNE X.

LIONEL, JEANNE.

LIONEL.

Misérable, prépare-toi à combattre. Un de nous laissera sa vie en ce lieu. Tu as frappé les plus braves de mes concitoyens; le noble Talbot a exhalé

sa grande âme sur mon sein. Je vengerai ce héros, ou je partagerai son sort; et pour que tu saches avec qui tu as la gloire de disputer la victoire et la vie, je suis Lionel, le dernier des chefs de notre armée, et dont le bras n'a pas encore été vaincu. (*Il l'attaque; et après un instant de combat, elle fait tomber l'épée de Lionel.*) Sort perfide!

(Il lutte avec elle.)

JEANNE saisit par derrière le cimier de son casque, le lui arrache avec force : le casque tombe; le visage de Lionel reste découvert. Jeanne lève son épée sur lui.

Souffre la mort que tu es venu chercher. (*En ce moment elle aperçoit le visage de Lionel, son regard s'attache à lui; elle demeure immobile et laisse lentement retomber son bras.*) La sainte Vierge t'immole par ma main.

LIONEL.

Pourquoi suspendre et retarder le coup de la mort? Ote-moi la vie, comme tu m'as ôté la gloire. Je suis en ta main, et je ne demande point de grâce. (*Elle lui fait signe de s'éloigner.*) Que je fuie, que je te doive la vie... non, plutôt mourir!

JEANNE.

Je veux ignorer que ta vie est en mon pouvoir.

LIONEL.

Je hais toi et ta clémence; je ne veux point de grâce. Frappe ton ennemi, celui qui te déteste, qui voudrait te donner la mort.

JEANNE.

Eh bien, donne-la moi et fuis.

LIONEL.

Qu'entends-je?

JEANNE se cache le visage.

Malheur à moi!

LIONEL.

Tu égorges, dit-on, tous les Anglais qui sont vaincus par toi dans le combat. Pourquoi m'épargner?

JEANNE lève son épée sur lui avec un mouvement rapide; mais quand l'épée approche du visage de Lionel, Jeanne la laisse de nouveau retomber.

Vierge sainte!

LIONEL.

Pourquoi invoques-tu les saints? Quel rapport ont-ils avec toi? Ce n'est pas le ciel qui te protége.

JEANNE, dans une douloureuse agitation.

Ah! qu'ai-je fait? J'ai manqué à mon vœu.

(Elle se tord les mains avec désespoir.)

LIONEL la regarde avec compassion, et s'approche.

Malheureuse fille; je te plains, tu m'attendris. Envers moi seul tu te montres généreuse; je sens que ma haine s'évanouit et que ton sort m'intéresse. Qui es-tu? d'où es-tu venue?

JEANNE.

Fuis, quitte-moi.

LIONEL.

Ta jeunesse, ta beauté me touchent; ton regard pénètre jusqu'au fond de mon cœur. Je veux te sauver; dis-moi, comment le puis-je. Viens, viens, abjure tes horribles sermens. Laisse là tes armes.

JEANNE.

Je ne suis plus digne de les porter.

LIONEL

Rejette-les promptement et suis-moi.

JEANNE égarée.

Te suivre!

LIONEL.

Je te sauverai. Suis-moi. Oui, je veux te sauver; mais ne tardons pas davantage. J'éprouve pour toi la plus tendre compassion, et un désir ardent de te sauver.

(Il prend la main de Jeanne.)

JEANNE.

Dunois approche; les voici, ils me cherchent. Ah s'ils te rencontraient!

LIONEL.

Je te défendrais.

JEANNE.

Ah! je mourrais si tu tombais sous leurs coups.

LIONEL.

Je te suis donc cher?

JEANNE.

Puissances du ciel!

LIONEL.

Te reverrai-je? Entendrai-je de ta bouche....

JEANNE.

Jamais, jamais.

LIONEL.

Cette épée sera le gage de notre réunion.

(Il lui prend son épée.)

JEANNE.

Que fais-tu, malheureux?

LIONEL.

Maintenant, je cède à la force, mais je te reverrai.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE XI.

DUNOIS et LAHIRE, JEANNE.

LAHIRE.

Elle vit, c'est elle.

DUNOIS.

Jeanne, ne craignez plus rien; vos braves amis sont à vos côtés.

LAHIRE.

N'est-ce pas Lionel qui fuit?

DUNOIS.

Laisse-le fuir. Jeanne, la juste cause triomphe. Rheims ouvre ses portes. Tout le peuple se précipite avec allégresse au-devant de son roi.

LAHIRE.

Qu'est-ce, Jeanne pâlit, elle est défaillante.

(Jeanne est prête à s'évanouir.)

DUNOIS.

Elle est blessée; arrachons sa cuirasse. Ah! c'est son bras qui a été atteint, la blessure est légère sans doute.

LAHIRE.

Le sang coule.

JEANNE.

Puisse ma vie s'écouler avec lui.

(Elle sort appuyée sur les bras de Lahire.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une salle ornée pour une fête. Les colonnes sont entourées de guirlandes. Derrière la scène on entend les flûtes et les hautbois.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE seule.

Le bruit des armes a cessé, le tumulte de la guerre s'est apaisé. Aux combats sanglans ont succédé les chants et les jeux; des accens joyeux retentissent dans toutes les rues. Les temples et les autels brillent de leurs ornemens de fêtes; des arcs de verdure s'élèvent, des guirlandes ornent ces colonnes, et la vaste enceinte de la ville ne peut contenir la foule qui vient assister à cette solennité.

Le même sentiment de joie anime tous les cœurs, tous sont saisis de la même pensée. Ceux qu'une discorde sanglante divisait il y a peu de temps encore, goûtent ensemble l'allégresse commune. Tout Français s'enorgueillit aujourd'hui de ce nom; le trône retrouve son antique splendeur. La France rend hommage au fils de ses rois.

Moi, cependant, à qui l'on doit ce beau jour, moi je ne ressens pas le bonheur universel. Mon cœur est distrait et égaré; il fuit de cette solennité pour

errer dans le camp des Anglais. C'est vers les ennemis que se portent mes regards, et je me dérobe de cette joyeuse réunion pour cacher la peine cruelle qui agite mon sein.

Qui, moi! je porte dans mon cœur l'image d'un homme; ce cœur que remplissait la gloire céleste est troublé par un amour terrestre. Moi, la libératrice de mon pays, la guerrière du Tout-Puissant, je brûle pour un ennemi de la France, et j'ose le dire à la face du ciel sans mourir de honte! (*La musique fait entendre une mélodie douce et des sons affaiblis.*)

Malheur, malheur à moi. Ces sons séduisent mon oreille; chacun me fait entendre sa voix, me rappelle son image comme par enchantement. Ah! que le bruit des armes revienne affermir mon cœur; que le cliquetis des lances au milieu de la fureur des combats vienne me rendre mon courage.

Mais ces doux sons, ces voix mélodieuses s'emparent de mon cœur. Toutes les forces de mon âme s'affaiblissent par degré, et s'évanouissent en faisant couler de mes yeux des larmes mélancoliques. (*Elle se tait un moment, puis reprend avec plus de vivacité.*)

Devais-je donc l'égorger? Et le pouvais-je après que mes yeux ont rencontré les siens? L'égorger! Ah! plutôt enfoncer dans mon sein l'acier homicide; suis-je donc coupable pour n'avoir pas été inhumaine? la compassion est-elle une faute devant Dieu? La compassion! et l'écoutais-tu cette voix de la compassion et de l'humanité, quand ton épée immolait les autres victimes? Pourquoi ne s'est-elle pas fait entendre pour ce malheureux Gallois, ce tendre enfant qui te conjurait pour sa vie? Oh, as-

tuces du cœur ! tu veux mentir à la lumière éternelle. Non, ce n'est pas à la voix de la pitié que tu as obéi.

Pourquoi ai-je vu ses yeux ? Pourquoi ma vue a-t-elle rencontré les traits de son noble visage ? Ah ! malheureuse, tout mon crime vient d'un regard. Dieu t'avait choisie comme un aveugle instrument de sa puissance ; tu devais lui obéir aveuglément. Tu as voulu voir, Dieu a retiré son bras protecteur, et tu es tombée dans les liens de l'enfer. (*Les flûtes font entendre des sons tranquilles et tendres.*)

Humble houlette, ah ! pourquoi t'ai-je quittée pour prendre le glaive ? Chêne sacré, pourquoi ai-je entendu le murmure de tes feuilles agitées ? Divine reine des cieux, pourquoi t'es-tu montrée à ma vue ? Reprends ta couronne, reprends-la, je ne puis la mériter.

Hélas ! j'ai vu les cieux ouverts, les bienheureux se sont laissé voir à mes yeux, et cependant mes désirs se portent vers la terre et non pas vers le ciel. Ah ! pourquoi ai-je été chargée de cette terrible mission ? Pouvais-je endurcir un cœur que le ciel a créé sensible ?

Puisque tu voulais, ô mon Dieu, manifester ta puissance, tu devais choisir ceux qui, exempts de péché, siégent dans la demeure éternelle ; tu devais envoyer un de tes esprits purs, immortels, qui ne sont point émus, qui ne sont point attendris ; mais fallait-il choisir une tendre fille, une bergère au faible cœur.

Que m'importait le sort des combats et les discordes des rois ? Tranquille et innocente je condui-

sais mes agneaux sur le sommet de la montagne. Tu m'as entraînée au milieu de la cour et des palais orgueilleux des princes, où je devais me rendre coupable. Hélas! tel n'eût pas été mon choix.

SCÈNE II.

AGNÈS, JEANNE.

(Agnès entre avec une vive émotion ; dès qu'elle aperçoit Jeanne, elle court à elle et la presse dans ses bras ; puis réfléchissant, elle se met à genoux devant elle.)

AGNÈS.

Oui, oui, ainsi prosternée devant toi.

JEANNE veut la relever.

Relevez-vous, vous oubliez qui vous êtes et qui je suis.

AGNÈS.

Non, laisse-moi à tes pieds, c'est l'excès de ma joie qui m'y précipite. Mon cœur trop plein a besoin de s'épancher devant Dieu et j'adore en toi celui qui est invisible à mes yeux. N'es-tu pas l'ange qui a conduit mon roi à Rheims et qui orne son front de la couronne? Ce que je n'aurais pas osé même rêver dans mes songes est accompli; la pompe du couronnement s'apprête, le roi a revêtu ses ornemens solennels. Les pairs et les grands du royaume sont rassemblés, ils portent la couronne et tous les signes de la royauté. La foule du peuple afflue vers l'antique cathédrale, le son des cloches se mêle aux chants d'allégresse. Ah! pourrai-je supporter tant de bonheur! (*Jeanne la relève doucement. Agnès s'ar-*

rête un instant, elle examine les yeux de Jeanne.) Cependant tu demeures toujours sérieuse et sévère. Tu répands le bonheur et tu ne saurais le partager; ton cœur reste froid, tu ne ressens pas notre plaisir; tu as entrevu la gloire céleste, tu ne peux être émue des joies de la terre. (*Jeanne saisit vivement la main d'Agnès, mais l'abandonne tout de suite après.*) Ah! peux-tu être femme et n'être point sensible! Dépouille cette armure, la guerre est maintenant finie; entre dans une condition plus paisible. Mon cœur qui veut te chérir s'éloigne timidement de toi tant qu'il te voit semblable à l'austère Pallas.

JEANNE.

Qu'exigez-vous de moi?

AGNÈS.

Désarme-toi, laisse ton armure; l'acier qui couvre ton sein épouvante l'amour. Redeviens une femme et tu aimeras.

JEANNE.

Me désarmer maintenant; maintenant, non. J'offrirai dans les combats mon sein désarmé aux coups de la mort! Mais aujourd'hui! Ah! qu'un triple airain me défende contre vos fêtes, contre moi-même.

AGNÈS.

Dunois t'aime; son noble cœur qui n'avait encore chéri que la gloire et la vaillance, brûle pour toi d'un amour pur. Ah! qu'il est doux de se voir aimée d'un héros! qu'il est plus doux encore de l'aimer. (*Jeanne détourne la tête avec un air d'éloignement.*) Le haïrais-tu? Non, tu peux ne pas l'aimer, mais

tu ne saurais le haïr. On ne déteste que celui qui veut vous arracher à ce que vous aimez, et toi tu n'aimes point. Ton cœur est calme, peut-être même insensible.

JEANNE.

Ah! plaignez-moi, pleurez sur mon sort.

AGNÈS.

Qui peut manquer à ton bonheur? Tu as rempli tes promesses, la France est délivrée; tu as conduit par une marche victorieuse le roi jusqu'à Rheims; un peuple ivre de joie te paie le tribut de gloire qui t'est dû. Ton nom et tes louanges remplissent tous les discours, tu es la divinité de cette fête et le roi lui-même avec sa couronne a un triomphe moins brillant que le tien.

JEANNE.

Ah! que ne puis-je me cacher au fond des entrailles de la terre.

AGNÈS.

Que veux-tu dire? quel étrange sentiment! Qui donc osera lever les yeux aujourd'hui, si tes regards s'humilient vers la terre. Ce serait à moi à rougir, à moi qui suis si petite devant toi, qui suis si loin d'atteindre à cette âme héroïque et sublime : dois-je te révéler toute ma faiblesse? Ce n'est ni la gloire de mon pays, ni la splendeur renouvelée du trône, ni la joie du peuple, ni les chants de victoire qui occupent mon faible cœur : un seul sentiment le remplit tout entier et ne laisse aucun espace pour d'autres pensées. Celui que l'on révère, celui que le peuple accueille par ses acclamations, celui qui

va être béni, celui pour qui on a répandu ces fleurs, celui-là est à moi, c'est celui que j'aime.

JEANNE.

Ah ! vous êtes heureuse; jouissez de votre bonheur. Vous aimez l'objet que tout aime autour de vous; vous osez ouvrir votre cœur, dire tout haut ce que vous ressentez, sans craindre les regards des hommes. Cette fête de la France, c'est la fête de votre amour : ce peuple innombrable qui se presse dans les murs de la ville, il partage votre amour et le sanctifie. C'est pour vous qu'il pousse des cris de joie, c'est pour vous qu'il tresse des guirlandes; vous êtes dans un doux accord avec la joie commune. Vous chérissez celui qui, semblable au soleil, répand sur tous le bonheur; et tout ce que vous voyez vous semble brillant de votre amour.

AGNÈS la pressant dans ses bras.

Oh ! tes discours m'enchantent; tu me comprends toute entière. Oui, je t'ai méconnue; tu connais l'amour : ce que j'éprouve tu l'exprimes avec force. Mon cœur n'éprouve plus de crainte et de timidité, il s'épanche avec confiance dans le tien.

JEANNE s'arrachant vivement de ses bras.

Laissez-moi : éloignez-vous de moi; craignez de vous souiller en m'approchant. Allez, soyez heureuse, et laissez-moi ensevelir dans une nuit profonde, mon malheur, ma honte et mon effroi.

AGNÈS.

Tu m'effrayes, je ne te comprends plus; si même j'ai pu jamais te comprendre : à mes yeux tu as tou-

jours été enveloppée d'une profonde obscurité. Qui pourrait concevoir maintenant ce qui alarme la sainteté de ton cœur, et les scrupules de ton âme pure?

JEANNE.

C'est vous qui êtes pure, c'est vous qui êtes sainte. Si vous pouviez lire au fond de mon âme, vous repousseriez en frissonnant une femme ennemie et parjure.

SCÈNE III.

DUNOIS, DUCHATEL et LAHIRE. Il porte l'étendard de Jeanne.

DUNOIS.

Nous vous cherchons, Jeanne; tout est prêt. Le roi nous envoie vers vous: il veut que vous portiez votre bannière devant lui; vous marcherez avec les princes du royaume, et vous serez le plus près de lui, car il veut annoncer ce que tous reconnaissent; c'est que l'honneur de cette journée doit vous être attribué.

LAHIRE.

Voici votre bannière; prenez-la, noble Jeanne; les princes vous attendent, et le peuple est impatient.

JEANNE.

Moi, marcher près de lui! moi, porter cette bannière!

DUNOIS.

Quel autre pourrait s'en charger! quelle autre main serait assez pure pour porter ce signe divin!

Vous l'éleviez au milieu des batailles; qu'il paraisse dans cette solennité, et qu'il nous guide dans le chemin du bonheur.

(Lahire veut lui donner la bannière; elle se retire avec effroi.)

JEANNE.

Non, non.

LAHIRE.

Eh quoi, l'aspect de votre bannière vous épouvante! Regardez (*Il déploie la bannière*), c'est là même qui vous a conduite à la victoire. La reine des cieux est peinte s'élevant au-dessus du globe de la terre, ainsi qu'elle-même vous l'avait prescrit.

JEANNE, effrayée et agitée.

C'est elle-même, c'est ainsi qu'elle m'apparut: quels regards elle lance sur moi, et quelle colère elle laisse voir sur son front et dans ses yeux!

AGNÈS.

Elle est hors d'elle-même. Revenez à vous: ce n'est point elle que vous voyez, c'est une image terrestre; elle habite au milieu des chœurs célestes.

JEANNE.

O terreur! vient-elle pour châtier sa créature? Punis-moi, écrase-moi; prends ta foudre, et lance-la sur ma tête coupable. J'ai violé mes sermens, j'ai profané, j'ai parjuré ton saint nom.

DUNOIS.

Oh! malheureux que nous sommes. Quest-ce que tout ceci? quels funestes discours!

LAHIRE, étonné, à Duchâtel.

Concevez-vous cet étrange égarement?

DUCHATEL.

Je vois, je crois apercevoir. Dès long-temps je le redoutais.

DUNOIS.

Comment, que dites-vous?

DUCHATEL.

Je n'ose dire ce que je pense. Plût au ciel que ce moment fût passé et que le roi fût couronné.

LAHIRE.

Comment cette bannière peut-elle reporter vers vous la terreur? Les Anglais tremblent à son aspect; elle est terrible à tous les ennemis de la France, mais n'est-elle pas favorable aux Français fidèles?

JEANNE.

Oui, tu as raison : elle est propice aux amis de la France et porte le trouble à ses ennemis.

(On entend la marche du couronnement.)

DUNOIS.

Prenez votre bannière, prenez-la. La cérémonie commence, il n'y a point un instant à perdre.

SCÈNE IV.

La scène change et représente une place devant la cathédrale; le fond du théâtre est rempli d'une foule de spectateurs.

BERTRAND, CLAUDE-MARIE et ÉTIENNE sortent de la foule et avancent sur le devant de la scène. On entend dans l'éloignement les sons de la marche triomphale.

BERTRAND.

Écoutons la musique. Les voilà, ils s'approchent. Où serons-nous mieux placés? Monterons-nous sur la plate-forme, où nous placerons-nous avec tout le peuple? Il ne faut rien perdre de la cérémonie.

ÉTIENNE.

On ne peut point passer. Les rues sont pleines d'hommes, de chevaux, de voitures. Rangeons-nous ici près de ces maisons, nous pourrons tout voir quand le moment sera venu.

CLAUDE-MARIE.

Il semble que la moitié de la France soit rassemblée ici. Et l'empressement est si grand, qu'il nous a fait quitter les frontières reculées de la Lorraine.

BERTRAND.

Qui pourrait demeurer tranquillement dans son asile, lorsque de si grandes choses se passent dans son pays? Il a fallu assez de sueurs et de sang pour parvenir à ce moment où la couronne va orner un

roi légitime. Il faut que notre maître, notre vrai souverain, à qui nous allons donner la couronne, soit accompagné ici d'une foule aussi grande que lorsque le peuple de Paris a conduit à Saint-Denis le roi des Anglais. Quel est le bon Français qui pourrait s'éloigner de cette solennité et qui n'éprouve pas le besoin de s'écrier : Vive le roi!

SCÈNE V.

MARGUERITE et LOUISE se joignent aux précédens.

LOUISE.

Nous verrons notre sœur; Marguerite, le cœur me bat.

MARGUERITE.

Nous la verrons dans toute sa gloire, dans toute sa grandeur et nous dirons : voilà Jeanne, voilà notre sœur.

LOUISE.

Jusqu'à ce que mes yeux l'aient vue, je ne pourrai croire que cette guerrière, qu'on nomme la Pucelle d'Orléans, soit notre sœur Jeanne que nous avions perdue.

(Le cortége s'approche.)

MARGUERITE.

Tu doutes encore? tu la verras de tes yeux.

BERTRAND.

Regardons bien; ils arrivent.

SCÈNE VI.

(Les joueurs de flûte et de hautbois ouvrent la marche. Des enfans vêtus de blanc et portant des branches à la main suivent après avec deux hérauts; ensuite une troupe de hallebardiers, puis les magistrats en robe. Deux maréchaux portent leur bâton, le duc de Bourgogne porte l'épée, Dunois le sceptre, d'autres grands du royaume sont chargés de la couronne, du globe impérial, de la main de justice. D'autres portent les offrandes; derrière viennent des chevaliers revêtus de leurs habits d'ordre, des enfans de chœurs suivent avec leurs encensoirs. Deux évêques portent la Sainte-Ampoule; l'archevêque tient une croix. Puis Jeanne paraît avec sa bannière; elle a la tête baissée et la démarche mal assurée. Pendant qu'elle passe, on lit dans les yeux de ses sœurs leur étonnement et leur joie. Le roi vient ensuite sous un dais porté par quatre barons; les gens de sa maison sont derrière lui. Des soldats ferment la marche. Quand le cortége est entré dans l'église, la musique cesse.)

SCÈNE VII.

LOUISE, MARGUERITE, CLAUDE-MARIE, BERTRAND.

MARGUERITE.

As-tu vu notre sœur?

CLAUDE-MARIE.

Celle qui portait une armure d'or et marchait devant le roi avec sa bannière?

MARGUERITE.

C'était elle, c'était Jeanne, notre sœur.

LOUISE.

Elle ne nous a pas reconnues; son cœur ne lui a

pas fait deviner que ses sœurs étaient près d'elle ; elle regardait la terre et paraissait pâle et tremblante sous sa bannière. Je ne puis être joyeuse de l'avoir vue.

MARGUERITE.

Ainsi j'ai vu notre sœur au milieu d'une pompe brillante. Qui aurait pu, même dans un songe, prévoir et penser que celle qui gardait ses troupeaux, sur notre montagne, brillerait un jour d'un tel éclat.

LOUISE.

Le songe de mon père est accompli. Nous nous sommes prosternés à Rheims devant notre sœur; voici l'église qu'il avait vue dans son sommeil : le rêve est accompli. Mais mon père eut ensuite une vision funeste. Hélas je suis attristée d'avoir vu la grandeur de Jeanne.

BERTRAND.

Pourquoi rester ici? Entrons dans l'église pour voir la cérémonie.

MARGUERITE.

Oui, entrons, peut-être verrons-nous encore ma sœur.

LOUISE.

Nous l'avons vue; retournons à notre village.

MARGUERITE.

Quoi, avant de l'avoir abordée, avant de lui avoir parlé?

LOUISE.

Nous ne lui sommes plus rien; sa place est parmi les rois et les princes. Qui sommes-nous, nous qui nous pressons, pour vouloir, dans notre vanité,

prendre part à son triomphe? déjà elle nous était étrangère, quand autrefois elle vivait avec nous.

MARGUERITE.

Pourrait-elle rougir de nous et nous désavouer?

BERTRAND.

Le roi lui-même ne rougit pas de nous : il salue amicalement les moindres de ses sujets. Elle peut être élevée bien haut, mais le roi est plus qu'elle.

(Le son des trompettes et des timbales retentit dans l'église.)

CLAUDE-MARIE.

Entrons dans l'église.

(Ils se retirent au fond du théâtre, et se perdent dans la foule.)

SCÈNE VIII.

THIBAUT arrive vêtu en noir, RAYMOND le suit et essaie de l'arrêter.

RAYMOND.

Demeurez, mon père, écartez-vous de la foule. Voyez ce peuple transporté de joie, votre douleur ne convient point à cette fête. Venez, éloignons-nous promptement de la ville.

THIBAUT.

As-tu vu ma malheureuse enfant? l'as-tu bien regardée?

RAYMOND.

Retirons-nous, je vous en supplie.

THIBAUT.

As-tu remarqué comme sa démarche était mal

assurée; comme son visage était pâle et troublé. La malheureuse connaît son sort; c'est le moment de sauver mon enfant, et je veux en profiter.

(Il veut entrer.)

RAYMOND.

Arrêtez, que voulez-vous faire?

THIBAUT.

Je veux la surprendre et l'arracher à sa trompeuse prospérité. Je veux, de tout mon pouvoir, la ramener à son Dieu qu'elle renonce.

RAYMOND.

Hélas! réfléchissez bien, ne précipitez pas votre propre enfant dans sa ruine.

THIBAUT.

Ah! qu'elle périsse s'il le faut, mais que son âme soit sauvée. (*Jeanne sort de l'église sans bannière. Le peuple se presse autour d'elle avec adoration et baise ses habits. Elle est retenue au fond du théâtre par la foule.*) Elle vient, c'est elle, elle sort de l'église, elle est pâle; son trouble l'entraîne hors du sanctuaire; c'est la justice divine qui se fait entendre à son cœur.

RAYMOND.

Adieu, n'exigez pas que je vous accompagne plus long-temps. Je suis venu plein d'espérance et je pars au désespoir. J'ai revu votre fille et je sens que je vais la perdre encore.

(Il sort; Thibaut s'éloigne aussi du côté opposé.)

SCÈNE IX.

JEANNE, PEUPLE. Un instant après, les SOEURS de Jeanne.

JEANNE, s'écartant de la foule, arrive sur le devant de la scène.

Je ne pouvais y rester, il me semblait que des fantômes m'en éloignaient; les sons de l'orgue m'épouvantaient comme le bruit du tonnerre; je croyais que la voûte du dôme s'écroulait sur ma tête; j'avais besoin de chercher la vaste enceinte du ciel. J'ai laissé ma bannière dans le sanctuaire; jamais, jamais cette main n'en sera chargée. Mais j'ai cru que mes sœurs chéries Louise et Marguerite avaient, comme un songe, passé devant mes yeux. Hélas! c'était une trompeuse apparence; elles sont loin de moi, je ne les reverrai pas plus que les jours de ma jeunesse, et de mon bonheur innocent.

MARGUERITE s'avance.

C'est elle, c'est Jeanne.

LOUISE, s'empressant à sa rencontre.

O ma sœur!

JEANNE.

Ce n'était point une illusion. C'est bien vous. C'est vous que j'embrasse, ma chère Louise, ma chère Marguerite; dans cette foule étrangère, vaste désert d'hommes, je serre dans mes bras un sein fraternel.

MARGUERITE.

Elle nous connaît encore, elle est notre bonne sœur.

JEANNE.

Et c'est votre tendresse qui vous a conduites ici, si loin de la maison paternelle? Vous n'avez pas eu de ressentiment contre une sœur qui vous quitta froidement et sans adieu?

LOUISE.

La volonté mystérieuse de Dieu te conduisait.

MARGUERITE.

Ta renommée qui retentissait partout, ton nom que toutes les bouches répétaient sont parvenus jusque dans notre paisible hameau et nous ont guidées dans cette fête solennelle. Nous voulions te voir dans ta puissance; et nous ne sommes pas venues seules.

JEANNE, vivement.

Mon père est avec vous? où est-il, où est-il? Pourquoi se cache-t-il?

MARGUERITE.

Mon père n'est pas avec nous.

JEANNE.

Il n'y est pas? Il n'a pas voulu voir son enfant? Vous ne m'apportez pas sa bénédiction?

LOUISE.

Il ne sait pas que nous sommes ici.

JEANNE.

Il ne le sait pas? et pourquoi vous êtes-vous troublées? Vous vous taisez et vous baissez les yeux; dites où est mon père?

MARGUERITE.

Depuis que tu es partie....

LOUISE lui fait un signe.

Marguerite!..

MARGUERITE.

Mon père est tombé dans une sombre mélancolie.

JEANNE.

Dans une sombre mélancolie?

LOUISE.

Console-toi. Tu connais son cœur paternel, il reviendra à lui, son âme deviendra paisible quand nous lui aurons dit que tu es heureuse.

MARGUERITE.

Tu es heureuse, n'est-il pas vrai? Tu dois l'être, tant de grandeur et de gloire.....

JEANNE.

Oui je le suis, puisque je vous revois, puisque j'entends le son chéri de votre voix et tout ce qui me rappelle le séjour paternel. Ah! lorsque je conduisais encore mon troupeau sur notre montagne, j'étais heureuse comme dans le paradis. Ne puis-je pas revoir cet heureux temps? jamais.

(Elle cache son visage dans le sein de Louise. Claude-Marie, Étienne et Bertrand paraissent et restent timidement au fond du théâtre.)

MARGUERITE.

Venez Étienne, Claude-Marie, Bertrand. Jeanne n'a point d'orgueil, elle est aussi douce, elle nous parle aussi tendrement que par le passé, lorsqu'elle était avec nous au village.

(Ils s'avancent et veulent prendre sa main. Jeanne les regarde d'un œil fixe, et tombe dans un profond étonnement.)

JEANNE.

Où étais-je? dites-le moi! Tout cela était-il seulement un long rêve? et viens-je de me réveiller. Ai-je en effet quitté Donremy? Non, je m'étais endormie sous l'arbre miraculeux; je me réveille et je me vois entourée d'être réels, de vous que je reconnais. Les rois, les batailles, les faits d'armes ont rempli mes songes. Ce n'étaient que des ombres qui ont passé devant moi, et que mon imagination s'est représentée vivement pendant que je dormais sous cet arbre. Comment seriez vous venus à Rheims? Comment y serais-je moi même? Jamais, jamais je n'ai quitté Donremy? assurez-le moi et répandez la joie dans mon cœur.

LOUISE.

Nous sommes à Rheims; toutes ces choses ne sont point un rêve, tu les as réellement accomplies. Connais-toi, regardes à l'entour, vois cette brillante armure d'or dont tu es revêtue.

(Jeanne porte sa main sur son cœur; elle semble se ressouvenir et montre de l'effroi.)

BERTRAND.

C'est de ma main que vous prîtes ce casque.

CLAUDE-MARIE.

Il n'est pas étonnant que vous preniez votre sort pour un songe : ce que vous avez fait, ce que vous avez accompli, est plus merveilleux que les visions d'un rêve.

JEANNE, vivement.

Venez, fuyons, je vais avec vous, je retourne dans notre hameau, dans le sein de mon père.

LOUISE.

Ah! viens, viens avec nous.

JEANNE.

Cette foule m'exalte au-dessus de mes mérites. Vous m'avez vue enfant, faible, timide, vous m'aimez, mais vous ne m'adorez pas.

MARGUERITE.

Tu voudrais abandonner toute cette gloire ?

JEANNE.

Je veux rejeter loin de moi cette odieuse parure, qui m'empêche de presser votre cœur sur mon cœur ; je veux redevenir une bergère. Je vous servirai comme une humble servante, et j'expierai par une sévère pénitence le crime de m'être vainement élevée au-dessus de vous.

(Les trompettes sonnent.)

SCÈNE X.

Le ROI sort de l'église vêtu de ses ornemens royaux. AGNÈS, L'ARCHEVÊQUE, LE DUC, DUNOIS, LAHIRE, DUCHATEL, COURTISANS, PEUPLE.

LE PEUPLE crie à plusieurs reprises, pendant que le roi s'avance.

Vive le roi! vive notre roi Charles VII!

(Les trompettes se taisent. Le roi fait un signe, et les hérauts, le bâton levé, ordonnent le silence.)

LE ROI.

O mon bon peuple ! je suis reconnaisant de votre amour. Cette couronne que Dieu a placée sur ma tête, qui a été conquise et assurée par le glaive, que le sang de mes nobles sujets a arrosée, sera ornée

des branches du paisible olivier. Je remercie tous ceux qui ont combattu pour moi; et ceux qui m'ont résisté, je leur pardonne. Dieu a bien voulu me faire grâce et le premier acte de ma royauté sera de faire grâce.

LE PEUPLE.

Vive le roi! vive notre bon roi Charles!

LE ROI.

C'est de Dieu seul, le souverain suprême, que les rois de France tiennent leur couronne; mais je l'ai reçue de sa main d'une manière plus visible. (*Il se retourne vers Jeanne.*) Voyez ici l'envoyée de Dieu : c'est elle qui affermit le roi sur le trône et qui rompt le joug d'une tyrannie étrangère; son nom doit être révéré à l'égal de Denis, le saint protecteur de la France, et des autels doivent être élevés à sa gloire.

LE PEUPLE.

Vive la Pucelle! vive notre libératrice!

(Les trompettes sonnent.)

LE ROI, à Jeanne.

Si comme nous tu es de la race humaine, dis de quelle récompense puis-je te faire jouir? Mais si ta patrie est là-haut, si les rayons d'une céleste nature sont cachés sous la forme d'une jeune vierge, quitte cette enveloppe qui te rend semblable à nous, laisse-toi voir brillante de lumière, telle que tu te montras dans le ciel, nous t'adorerons, nous nous prosternerons dans la poussière.

(Tout le monde se tait; tous les yeux sont fixés sur Jeanne.)

JEANNE s'écrie tout à coup.

Dieu! mon père!

SCÈNE XI.

Les précédens; THIBAUT sort de la foule et se place devant Jeanne.

PLUSIEURS VOIX.

Son père!

THIBAUT.

Oui, son père infortuné, le père de cette malheureuse; qui vient, par ordre de la justice divine, accuser sa propre fille.

LE DUC.

Qu'est-ce?

DUCHATEL.

Ce que je prévois est terrible.

THIBAUT, au roi.

Penses-tu avoir été secouru par la puissance de Dieu? Prince abusé, peuple aveugle, vous avez été délivrés par l'art du démon.

(Tous se retirent avec épouvante.)

DUNOIS.

Cet homme est insensé.

THIBAUT.

Non, ce n'est pas moi qui suis insensé, c'est toi, c'est le roi, c'est ce sage archevêque, lorsqu'ils croient que le seigneur des cieux s'est manifesté par une misérable fille. Voyez si elle osera en face de son père soutenir l'audacieuse fourberie dont elle a abusé le roi et le peuple. Réponds-moi, au nom de la sainte Trinité, appartiens-tu aux puissances célestes et pures?

(Tous les yeux sont fixés sur elle; le silence est général: elle demeure immobile.)

AGNÈS.

Dieu ! elle ne répond pas.

THIBAUT.

Elle est effrayée de ce nom terrible que redoutent les gouffres eux-mêmes de l'enfer ; elle ! revêtue d'une sainte mission de Dieu ! Non ; cette fraude lui fut inspirée, à cette misérable fugitive, sous l'arbre maudit où les mauvais esprits se rassemblent depuis long-temps pour célébrer leur sabbat ; c'est là qu'elle a vendu son âme à l'ennemi des hommes pour obtenir de lui la gloire périssable de ce monde. Qu'elle dépouille son bras, on y verra la marque dont l'enfer scelle ceux qui se donnent à lui.

LE DUC.

Ah ! quelle horreur ! Cependant un père qui témoigne contre sa fille mérite croyance.

DUNOIS.

Non ; l'on ne doit pas croire à un furieux qui se flétrit par le déshonneur de son propre enfant.

AGNÈS, à Jeanne.

Ah ! parle, romps ce silence effrayant ; nous croirons, nous nous assurerons sur ta parole ; un mot de ta bouche, un seul mot nous satisfera. Mais parle, démens cette effroyable accusation, dis que tu es innocente, nous le croirons.

(Jeanne demeure immobile ; Agnès s'éloigne avec horreur.)

LAHIRE.

Elle est effrayée, l'horreur et l'étonnement lui ferment la bouche, une si terrible imputation fait trembler l'innocence elle-même. (*Il s'approche*

d'elle.) Jeanne, rassurez-vous, reprenez vos sens. L'innocence a un langage, un regard dont la calomnie ne peut triompher. Montrez votre noble colère, levez les yeux, faites rougir, confondez ceux qui outragent votre sainte vertu par un indigne doute.

(Jeanne demeure immobile, Lahire se retire épouvanté, le mouvement général augmente.)

DUNOIS.

Peuple, pourquoi vous épouvanter? prince, pourquoi tremblez-vous? elle est innocente; je me rends son garant, moi-même j'engage pour elle ma foi de prince. Je jette le gant, que celui qui la maintient coupable ose le ramasser.

(On entend un violent coup de tonnerre; chacun est frappé de terreur.)

THIBAUT.

Réponds au nom de Dieu qui fait entendre son tonnerre; dis que tu es innocente, assure que ton cœur n'appartient pas au démon, convainc-moi de mensonge.

(On entend un second coup de tonnerre plus fort; le peuple s'enfuit de tous côtés.)

LE DUC.

Que Dieu nous protége, quels terribles signes il nous envoie!

DUCHATEL.

Venez, venez mon roi, quittez ce lieu.

L'ARCHEVÊQUE, à Jeanne.

Au nom de Dieu je te le demande, est-ce le sentiment de ton innocence ou de ton crime qui te rend muette? Si c'est en ta faveur que témoigne la voix

du tonnerre, ose toucher cette croix, donne-nous quelque preuve que tu n'es pas coupable.

(Jeanne demeure immobile. On entend de nouveaux coups de tonnerre. Le roi, Agnès, l'archevêque, le duc, Lahire et Duchâtel se retirent.)

SCÈNE XII.

DUNOIS, JEANNE.

DUNOIS.

Tu es mon épouse, je t'ai crue innocente au premier moment, et je le crois encore; je me fie plus à toi qu'à tous ces signes, qu'à ce tonnerre qui retentit dans le ciel. Ta noble colère garde le silence, enveloppée dans sa vertu divine. Tu dédaignes de confondre ces honteux soupçons; eh bien, dédaigne-les, mais confie-toi à moi qui n'ai pas douté un instant de ton innocence : je ne te demande pas une parole; mets seulement ta main dans la mienne; je ne veux pas d'autre gage, ni d'autre assurance pour connaître que tu te confies hardiment à mon bras et à la bonté de ta cause.

(Il veut prendre la main de Jeanne, elle se détourne en la retirant. Il demeure immobile de surprise.)

SCÈNE XIII.

JEANNE, DUCHATEL, DUNOIS, puis RAYMOND.

DUCHATEL revenant.

Jeanne d'Arc, le roi permet que vous sortiez librement de la ville; les portes vous seront ouvertes. Ne craignez aucune insulte; la protection du roi vous en défendra. Comte de Dunois, suivez-moi, l'honneur vous défend de rester ici plus long-temps. Dieu! quel dénoûment!

(Il sort.)

(Dunois surmonte sa stupéfaction, jette encore un regard sur Jeanne, et suit Duchâtel. Elle reste un moment seule. Raymond paraît, il demeure un moment éloigné, et la regarde avec douleur. Il s'avance ensuite, et la prend par la main.)

RAYMOND.

Saisissez cet instant, les rues sont libres; donnez-moi la main, je vous conduirai.

(Elle le regarde, puis elle lève les yeux au ciel. Ce coup d'œil est la première marque de sentiment qu'elle ait laissé voir. Elle saisit vivement la main de Raymond, et sort.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une forêt sauvage; on voit dans le fond des huttes de charbonniers. L'obscurité est complète; les éclairs brillent. On entend le tonnerre, et, par intervalle, le bruit de l'artillerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN CHARBONNIER et SA FEMME.

LE CHARBONNIER.

La tempête est épouvantable! le ciel se répand en ruisseaux de feu, et au milieu du jour la nuit est devenue assez obscure pour qu'on puisse voir les étoiles. L'orage rugit comme l'enfer déchaîné; les vieux chênes courbent leurs têtes et se brisent; et cette guerre terrible du ciel contre la terre, qui abat la férocité des animaux les plus sauvages, qui leur fait chercher un asile dans leurs retraites, ne saurait rétablir la paix pour un instant entre les hommes! Le bruit du canon se mêle aux mugissemens du vent et de la tempête. Les deux armées sont si rapprochées que la forêt seulement les sépare, et chaque moment peut y amener un horrible carnage.

LA FEMME.

Dieu nous assiste, mais les ennemis étaient déjà

complétement défaits et battus ; d'où vient qu'ils nous pressent encore.

LE CHARBONNIER.

C'est qu'ils ne craignent plus notre roi. Depuis qu'on a reconnu à Rheims que la Pucelle était une sorcière, depuis que le démon ne nous prête plus son secours, rien ne prospère plus.

LA FEMME.

Écoutons, quelqu'un approche.

SCÈNE II.

Les précédens, RAYMOND, JEANNE.

RAYMOND.

Je vois une cabane ; venez, nous y trouverons un asile contre cette terrible tempête. Vous ne pourriez vous soutenir plus long-temps ; depuis trois jours vous errez, fuyant tous les regards, et de sauvages racines ont été votre seule nourriture. (*La tempête s'apaise, le ciel devient clair et serein.*) Ce sont de bons charbonniers. Entrons.

LE CHARBONNIER.

Vous semblez avoir besoin de repos ; entrez, tout ce que renferme notre chétive cabane sera à vous.

LA FEMME.

Eh quoi ! une jeune fille couverte d'une armure ! Ah ! nous vivons dans un temps de rudesse ; les femmes aussi se revêtent de la cuirasse : la reine elle-même, madame Isabelle, est, dit-on, toute ar-

mée au milieu du camp des ennemis; et une jeune fille, une pauvre bergère a combattu pour le roi notre maître.

LE CHARBONNIER.

Que dites-vous là? Allez dans notre cabane, et apportez à cette jeune fille de quoi réparer sa fatigue.

(La femme va dans la cabane.)

RAYMOND, à Jeanne.

Vous le voyez, tous les hommes ne sont pas cruels, et dans ces retraites sauvages habitent des âmes compatissantes. Que vos yeux montrent moins de tristesse, la tempête s'apaise, et les derniers rayons du soleil brillent d'un doux éclat.

LE CHARBONNIER.

Je pense, vous voyant ainsi armés, que vous allez rejoindre l'armée du roi. Prenez garde à vous, les Anglais sont campés près d'ici, et leurs soldats font des courses dans la forêt.

RAYMOND.

Malheur à nous! Comment pourrons-nous sortir d'ici?

LE CHARBONNIER.

Demeurez, et attendez que mon fils soit revenu de la ville; il vous conduira par des sentiers cachés où vous n'aurez rien à craindre; nous connaissons les détours de la forêt.

RAYMOND, à Jeanne.

Quittez votre casque et votre armure; ils vous trahiraient et ne vous défendraient pas.

(Jeanne fait un signe de refus.)

LE CHARBONNIER.

Elle semble bien triste. Silence! Qui vient ici?

SCÈNE III.

Les précédens, LA FEMME du Charbonnier sort de la cabane, portant un vase; L'ENFANT du Charbonnier.

LA FEMME.

C'est notre enfant qui revient. (*A Jeanne.*) Buvez, noble demoiselle, et que Dieu vous bénisse.

LE CHARBONNIER, à son fils.

Te voilà revenu, Anet; qu'apportes-tu?

L'ENFANT fixe ses yeux sur Jeanne tandis qu'elle porte le vase à sa bouche; il la reconnaît, s'avance, lui arrache le vase.

Mère! mère! qu'avez-vous fait? qui avez-vous reçu? c'est la sorcière d'Orléans.

LE CHARBONNIER ET SA FEMME.

Dieu nous fasse miséricorde!

(Ils s'enfuient en faisant le signe de la croix.)

SCÈNE IV.

RAYMOND, JEANNE.

JEANNE, d'un ton résigné et doux.

Tu le vois, la malédiction me suit. Tous fuient devant moi. Songe à toi, et laisse-moi aussi.

RAYMOND.

Moi, vous abandonner en ce moment! Et qui serait votre guide?

JEANNE.

Eh! n'ai-je pas un guide? N'as-tu pas entendu le tonnerre gronder sur moi? Mon destin me conduit; ne t'inquiète pas, j'arriverai au but sans avoir à le chercher.

RAYMOND.

Où voulez-vous aller? Là sont les Anglais, qui ont juré d'exercer sur vous une vengeance sanglante; là sont nos Français, qui vous ont proscrite et chassée.

JEANNE.

Rien ne peut me frapper qui ne soit inévitable.

RAYMOND.

Qui pourvoira à votre nourriture? qui vous défendra contre les animaux sauvages, contre la férocité des hommes? qui vous soignera quand vous serez malade et misérable?

JEANNE.

Je connais toutes les plantes, toutes les racines; j'ai appris de mon troupeau à distinguer celles qui sont salutaires et celles qui sont nuisibles; je me guiderai sur le cours des étoiles ou sur la marche des nuages; j'écouterai le bruit des fontaines pour les découvrir: l'homme a besoin de peu, et la nature lui donne beaucoup.

RAYMOND lui prend la main.

Et ne voulez-vous pas rentrer en vous-même, vous réconcilier avec Dieu, retourner avec repentir dans le sein de notre divine église?

JEANNE.

Et toi aussi, tu me crois coupable de cet affreux péché?

RAYMOND.

Puis-je autrement penser? Ce silence n'était-il pas un aveu?

JEANNE.

Toi qui m'as suivie dans ma misère, toi le seul être qui me soit resté fidèle, toi qui t'es attaché à moi quand le monde entier me repoussait, tu as pensé que j'étais une réprouvée, que j'avais renié mon Dieu? (*Raymond se tait.*) Ah! ce coup m'est rude.

RAYMOND, surpris.

Quoi! vous ne seriez point en effet une magicienne?

JEANNE.

Moi, une magicienne!

RAYMOND.

Et toutes ces merveilles, vous les auriez accomplies par la sainte puissance de Dieu?

JEANNE.

Et par quel autre moyen?

RAYMOND.

Et vous êtes restée muette à cette horrible accusation! Vous parlez maintenant; et devant le roi, quand il importait de répondre, vous avez gardé le silence.

JEANNE.

Ce silence était une soumission au destin que Dieu mon maître faisait peser sur moi.

RAYMOND.

Vous n'avez pu rien répondre à votre père.

JEANNE.

Puisque ce coup venait de mon père, c'est que Dieu l'avait ordonné. C'est une épreuve imposée par sa main paternelle.

RAYMOND.

Le ciel lui-même a témoigné que vous étiez coupable.

JEANNE.

Le ciel parlait, je devais donc me taire.

RAYMOND.

Comment, vous pouviez d'un seul mot vous justifier, et vous avez laissé le monde dans cette déplorable erreur !

JEANNE.

Il n'y a point d'erreur : ce devait être dans mon sort, c'était l'ordre d'en haut.

RAYMOND.

Quoi, vous auriez injustement supporté cet affront, et pas une plainte ne serait sortie de votre bouche ! Dans quelle surprise vous me jetez ! Je demeure interdit, je suis bouleversé jusqu'au fond du cœur. O que j'ajoute volontiers foi à vos discours ! qu'il m'était cruel de vous croire coupable ! Cependant je crois rêver quand je songe qu'une âme humaine a pu souffrir une si horrible douleur et se taire.

JEANNE.

Aurais-je mérité d'être l'envoyée du Seigneur, si je n'avais pas aveuglément respecté sa volonté ? Je ne suis pas si misérable que tu crois. Je souffre le besoin, mais dans la condition où je suis née, ce n'est pas un malheur. Je suis proscrite et ban-

nie; mais dans ce désert j'ai pu enfin me reconnaître. Quand j'étais environnée de l'éclat de la gloire, mon cœur était agité par mille combats; quand je paraissais à la plupart des hommes digne d'être enviée, c'est alors que j'étais plus malheureuse; maintenant je suis guérie. Cette tempête qui semblait menacer la nature de sa fin a fait mon bonheur, elle a purifié la terre et mon cœur. Je me sens paisible. Qu'importe ce qui adviendra? je ne sens plus en moi aucune faiblesse.

RAYMOND.

Venez, venez, hâtons-nous; allons proclamer à toute la terre que vous n'êtes point coupable.

JEANNE.

Celui qui permit cette erreur saura bien la dissiper. Quand le terme de leur maturité est arrivé, les fruits du destin tombent sur la terre. Un jour viendra qui rétablira la pureté de ma gloire. Ceux qui me proscrivent et me condamnent s'apercevront alors de leur injustice, et répandront des larmes sur mon sort.

RAYMOND.

Dois-je donc me résigner au silence jusqu'au moment où le destin?...

JEANNE. Elle prend doucement Raymond par la main.

Tu ne vois que ce qui est dans l'ordre de la nature; tes regards sont arrêtés par une enveloppe terrestre, mais moi j'ai vu de mes yeux les choses immortelles; il ne tombe pas un cheveu de la tête de l'homme que ce ne soit par la volonté de Dieu.

Vois-tu ce soleil qui descend du ciel vers l'occident? De même que demain il doit reparaître dans son éclat; de même, et non moins certainement, le jour de la vérité arrivera, sans que rien puisse le retarder.

SCÈNE V.

La reine ISABELLE paraît au fond du théâtre avec des SOLDATS.

ISABELLE, encore derrière la scène.

C'est ici le chemin du camp anglais.

RAYMOND.

Malheur à nous! voici les ennemis.

(Les soldats avancent; ils voient Jeanne, et se retirent épouvantés.)

ISABELLE.

Eh quoi! qui vous arrête?

LES SOLDATS.

Que Dieu nous protége.

ISABELLE.

Quelle illusion vous épouvante? êtes-vous donc des soldats? non, vous êtes des lâches. Comment! (*Elle se fait place à travers les soldats, avance, les ramène et aperçoit Jeanne.*) Ah! que vois-je? (*Elle se rassure promptement et marche vers Jeanne.*) Rends-toi, tu es ma prisonnière.

JEANNE.

Je la suis.

(Raymond s'enfuit avec désespoir.)

ISABELLE, aux soldats.

Enchaînez-la. (*Les soldats approchent avec hésitation. Jeanne tend les bras, on l'enchaîne.*) Voici cette guerrière puissante et redoutée qui chassait vos bataillons devant elle comme de vils troupeaux. Maintenant elle ne sait pas même se défendre : son pouvoir merveilleux tenait-il donc à la seule crédulité, et suffisait-il de se montrer homme pour qu'elle devînt une faible femme? (*à Jeanne.*) Pourquoi as-tu laissé ton armée? Où est donc le comte de Dunois, ton chevalier et ton défenseur?

JEANNE.

Je suis bannie.

ISABELLE se recule étonnée.

Eh comment! tu es bannie, bannie par le Dauphin?

JEANNE.

Ne m'interrogez pas; je suis en votre pouvoir, ordonnez de mon sort.

ISABELLE.

Bannie! toi qui l'as tiré de l'abîme, qui as placé la couronne sur sa tête à Rheims, qui l'as fait roi de France, bannie! Je reconnais mon fils. Conduisez-la dans le camp; montrez à l'armée ce fantôme terrible qui la faisait trembler. Elle magicienne! Toute sa magie, c'était votre illusion et la faiblesse de votre cœur : c'est une pauvre insensée qui s'est dévouée pour son roi, et il l'en a récompensée en roi. Amenez-la vers Lionel; je mets en son pouvoir le bonheur de la France : je vais moi-même vous suivre.

JEANNE.

A Lionel! Donnez-moi la mort ici, plutôt que de me conduire vers Lionel.

ISABELLE.

Exécutez mes ordres. Allez avec elle.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

JEANNE, SOLDATS.

JEANNE.

Anglais, ne me laissez pas sortir vivante de vos mains: vengez-vous, tirez vos glaives, et plongez-les dans mon cœur; traînez-moi expirée aux pieds de vos capitaines. Songez que je suis celle qui ai frappé les plus terribles de votre armée, que je n'eus pour vous aucune pitié, que j'ai versé des torrens de sang anglais, que j'ai ravi à vos héros vaillans le bonheur du retour dans la patrie. Prenez une vengeance sanglante, tuez-moi : vous me tenez entre vos mains en ce moment, peut-être ne me retrouverez-vous pas toujours faible et désarmée.

LE COMMANDANT DES SOLDATS.

Exécutez l'ordre de la reine.

JEANNE.

Dois-je donc souffrir plus encore que je n'ai souffert? Dieu redoutable, ta main est pesante! m'as-tu entièrement rejetée de ta miséricorde? Je ne vois plus aucun signe divin, aucun ange ne se montre; les miracles ont cessé, le ciel est fermé.

(Les soldats l'emmènent.)

SCÈNE VII.

Le camp français.

DUNOIS, L'ARCHEVÊQUE et DUCHATEL.

L'ARCHEVÊQUE.

Prince, triomphez de votre chagrin; venez avec nous, retournez vers votre roi : n'abandonnez pas en ce moment la cause commune; nous sommes de nouveau opprimés par le sort, et le bras d'un héros nous est nécessaire.

DUNOIS.

Pourquoi êtes-vous opprimés par le sort? pourquoi l'ennemi s'est-il relevé? Tout était accompli, la France était victorieuse et la guerre était achevée. Vous avez chassé notre libératrice; maintenant délivrez-vous vous-mêmes, je ne veux plus revoir ce camp où elle n'est plus.

DUCHATEL.

Prenez de meilleures pensées, prince; que ce ne soit pas votre dernière réponse.

DUNOIS.

Taisez-vous, Duchâtel : je vous hais, je ne veux rien entendre de vous; vous êtes le premier qui ayez douté d'elle.

L'ARCHEVÊQUE.

Qui ne se serait pas mépris sur elle? qui n'eût pas été ébranlé en ce malheureux jour, où tous les signes lui semblaient contraires? Nous fûmes sur-

pris, troublés; ce coup subit épouvanta nos cœurs tremblans. Qui aurait pu dans ce moment terrible réfléchir et balancer? Maintenant nous revenons à la prudence; nous regardons, nous songeons quelle elle se montra parmi nous, et nous ne voyons rien en elle qui pût donner un soupçon; maintenant nous sommes confondus, nous craignons d'avoir commis une cruelle injustice: le roi se livre au repentir, le Duc s'excuse, Lahire est inconsolable, et le deuil est dans tous les cœurs.

DUNOIS.

Elle un imposteur! Ah! si la vérité elle-même voulait revêtir une forme visible et corporelle, elle ne pourrait se montrer sous d'autres traits que les siens. Si l'innocence, la loyauté, la pureté du cœur, habitent par hasard sur la terre, c'est dans ses yeux, c'est sur ses lèvres qu'elles ont choisi leur asile.

L'ARCHEVÊQUE.

Le ciel se déclarera par quelque miracle, il révélera ce mystère que nos yeux terrestres ne peuvent pénétrer. Cependant comment ceci pourra-t-il s'éclaircir et se dénouer? D'un ou d'autre côté, nous avons été coupables; nous avons accepté le secours d'un agent infernal, ou nous avons banni une sainte; d'un ou d'autre côté la colère et le châtiment du ciel menacent notre contrée.

SCÈNE VIII.

Les précédens, UN GENTILHOMME, peu après RAYMOND.

LE GENTILHOMME.

Un jeune berger demande à parler à votre altesse; il sollicite cette grâce avec instance; il vient, dit-il, de la part de la Pucelle.

DUNOIS.

Hâtez-vous, c'est elle qui l'envoie, il vient de sa part. (*Le gentilhomme fait entrer Raymond; Dunois court au-devant de lui.*) Où est-elle? où est la Pucelle?

RAYMOND.

Je vous salue, noble prince; je suis heureux de trouver près de vous ce pieux évêque, ce saint homme, l'asile des opprimés, le père des malheureux.

DUNOIS.

Où est la Pucelle?

L'ARCHEVÊQUE.

Réponds-nous, mon fils.

RAYMOND.

Seigneur, elle n'est point une noire magicienne. Au nom de Dieu et de tous les saints, je vous l'atteste. Tous ont été dans l'erreur. Vous avez banni l'innocence, vous avez chassé l'envoyée du Seigneur.

DUNOIS.

Où est-elle? parle.

RAYMOND.

J'ai été le compagnon de sa fuite jusque dans les forêts des Ardennes; c'est là qu'elle m'a révélé le fond de son âme : je veux mourir dans les tortures, je consens à perdre ma part au salut éternel, si elle n'est pas, seigneur, innocente de toute faute.

DUNOIS.

Le soleil lui-même n'est pas plus pur dans le ciel. Où est-elle? réponds.

RAYMOND.

Ah! puisque le ciel a changé votre cœur, hâtez-vous, délivrez-la; elle est prisonnière chez les Anglais.

DUNOIS.

Prisonnière! comment?

L'ARCHEVÊQUE.

L'infortunée!

RAYMOND.

Dans la forêt où nous allions chercher un asile, elle a été saisie par la reine et livrée aux mains des Anglais. O vous qu'elle a sauvés, sauvez-la d'une mort affreuse.

DUNOIS.

Aux armes! allons, que le tambour retentisse. Conduisons au combat l'armée toute entière, que toute la France prenne les armes, notre honneur y est engagé. C'est la couronne, c'est le palladium de la France qu'il faut recouvrer. Versons tout notre sang, risquons notre vie; il faut qu'avant la fin du jour elle soit délivrée.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

Une tour. — On voit une fenêtre élevée.

JEANNE, LIONEL, FALSTOLF; ensuite ISABELLE.

FALSTOLF entre précipitamment.

On ne peut contenir plus long-temps le peuple, il demande avec fureur que la Pucelle périsse. Vous résistez vainement, donnez-lui la mort, et du haut des créneaux de la tour faites jeter sa tête aux mutins; son sang seul peut les apaiser.

ISABELLE entre.

Ils placent des échelles, ils montent à l'assaut. Apaisez ce peuple : voulez-vous attendre qu'il pénètre dans la tour, et que, dans sa rage aveugle, il nous enveloppe dans sa vengeance et nous massacre? Vous ne pouvez la sauver, abandonnez-la.

LIONEL.

Laissez-les nous assaillir, laissez-les se livrer à leurs fureurs. La tour est solide, et je m'ensevelirai sous ses débris plutôt que de céder à leur volonté. Réponds-moi, Jeanne; sois à moi, et je te protégerai contre l'univers entier.

ISABELLE.

Êtes-vous donc un homme?

LIONEL.

Tes concitoyens t'ont chassée, tu es dégagée de tout devoir envers ton indigne patrie; les lâches qui

t'avaient recherchée t'ont abandonnée, ils n'ont pas osé combattre pour ton honneur. Mais moi je te défendrai contre mon peuple et le tien. Un jour tu me laissas croire que ma vie était chère à ton cœur, et alors je combattais en ennemi contre toi; maintenant je suis ton seul ami.

JEANNE.

Tu détestes mon peuple, tu es mon ennemi; il ne peut rien y avoir de commun entre toi et moi; je ne puis t'aimer. Cependant si ton cœur est entraîné vers le mien, sois le bienfaiteur de nos deux patries, conduis ton armée hors du sein de la France, remets les clefs des villes que tu as conquises; restitue le butin, délivre les prisonniers, donne des otages pour une sainte paix; je te l'offre au nom de mon roi.

ISABELLE.

Voudrais-tu nous dicter des lois, tandis que tu portes des fers?

JEANNE.

Fais la paix sur-le-champ, car il te faudra la faire. Jamais la France ne portera les fers de l'Angleterre; jamais! jamais! Elle servira plutôt de tombeau à vos armées. Les plus braves d'entre vous sont déjà tombés. Songez à assurer votre retour. Votre gloire et votre puissance sont déjà tombées.

ISABELLE.

Pouvez-vous supporter l'arrogance de cette furieuse?

SCÈNE X.

Les précédens, UN CAPITAINE accourt précipitamment.

LE CAPITAINE.

Hâtez-vous, hâtez-vous, seigneur, de venir disposer l'armée pour le combat. Les Français accourent avec leurs bannières déployées; la vallée toute entière brille de l'éclat de leurs armes.

JEANNE, avec chaleur.

Les Français arrivent; superbes Anglais, allez, courez sur le champ de bataille; volez au combat, il en est temps.

FALSTOLF.

Insensée, suspends ces transports de joie; tu ne verras pas la fin de ce jour.

JEANNE.

Je mourrai, mais ma patrie sera victorieuse; les braves n'ont plus besoin du secours de mon bras.

LIONEL.

Je méprise ces guerriers efféminés. Dans vingt combats nous les avons vus fuir épouvantés à notre aspect, avant que cette héroïne combattît pour eux; de tout ce peuple, je ne craignais qu'elle seule, et ils l'ont abandonnée. Viens, Falstolf, nous allons leur faire retrouver une autre fois les journées de Créci et d'Azincourt. Vous, reine, demeurez dans la tour, veillez sur la Pucelle, jusqu'à ce que le combat soit

achevé. Je vous laisse cinquante chevaliers pour la garder.

FALSTOLF.

Eh quoi! allons-nous courir à la rencontre des ennemis, et laisser derrière nous cette furieuse?

JEANNE.

Une femme enchaînée t'effraie?

LIONEL.

Jeanne, donnez-moi votre parole de ne point vous échapper.

JEANNE.

Mon seul désir est de recouvrer la liberté.

ISABELLE.

Attachez-la d'une triple chaîne. J'engage ma vie qu'elle ne fuira pas.

(On charge de pesantes chaînes son corps et ses bras.)

LIONEL, à Jeanne.

Tu le veux ainsi? Tu nous y contrains. Ton sort est encore entre tes mains. Abjure la France. Porte la bannière des Anglais, tu seras libre, et ces furieux qui demandent ton sang marcheront sous tes ordres.

FALSTOLF.

Allons, allons, mon général.

JEANNE.

Épargne de vains discours. Les Français t'attaquent, songe à te défendre.

(Les trompettes sonnent. Lionel sort promptement.)

FALSTOLF.

Reine, vous savez ce que vous avez à faire. Si le

sort se déclare contre nous, si vous voyez fuir nos soldats....

ISABELLE tirant un poignard.

Soyez sans inquiétude; elle ne vivra pas pour voir notre défaite.

FALSTOLF, à Jeanne.

Tu sais ce qui t'attend. Fais maintenant des vœux pour le succès de ton peuple.

SCÈNE XI.

ISABELLE, JEANNE, SOLDATS.

JEANNE.

Oui, je le ferai ainsi; qui pourrait m'en empêcher? Écoutons! J'entends les sons de la marche guerrière de nos soldats. Elle retentit dans mon cœur, et elle annonce la victoire. Périsse l'Angleterre! victoire à la France! en avant les braves, en avant! La Pucelle est près de vous; elle ne peut, comme autrefois, porter devant vous sa bannière; d'étroits liens la retiennent, mais mon âme s'envole librement hors de ce cachot, entraînée par vos chants de victoire.

ISABELLE, à un soldat.

Monte au sommet de cette tourelle qui s'élève au-dessus de cette plaine, et tu nous diras quel est le succès du combat.

(Le soldat sort.)

JEANNE.

Courage, courage, Français; c'est ici le dernier combat. Encore cette victoire, et l'ennemi est abattu.

ISABELLE.

Hé bien, qu'aperçois-tu?

LE SOLDAT.

Les armées en sont aux mains; je vois un furieux qui, monté sur un cheval barbe, couvert d'une peau de tigre, s'élance devant les hommes d'armes.

JEANNE.

C'est le comte de Dunois! Courage, valeureux chevalier, la victoire t'accompagne.

LE SOLDAT.

Le duc de Bourgogne attaque le pont.

ISABELLE.

Puissent mille dards s'enfoncer dans le cœur perfide de ce traître!

LE SOLDAT.

Lord Falstolf lui résiste vivement. Ils ont mis pied à terre, les gens du Duc et les nôtres combattent corps à corps.

ISABELLE.

Ne vois-tu pas le Dauphin? N'aperçois-tu aucun chevalier orné des signes de la royauté?

LE SOLDAT.

Un nuage de poussière les dérobe tous à ma vue : je ne puis rien distinguer.

JEANNE.

Ah! si j'étais comme lui sur le sommet de la tour, rien n'échapperait à mes regards. Mes yeux savent distinguer le faucon au plus haut des airs, et comp-

ter les troupes des oiseaux sauvages au milieu de leur vol rapide.

LE SOLDAT.

Quelle terrible mêlée auprès du ruisseau! Les plus vaillans, les plus illustres, semblent combattre en ce lieu.

ISABELLE.

Aperçois-tu encore notre bannière ?

LE SOLDAT.

Elle flotte encore dans les airs.

JEANNE.

Ah! que ne puis-je apercevoir le combat à travers le mur entrouvert! je guiderais les combattans de mes regards.

LE SOLDAT.

Malheur à moi! Ah! que vois-je? Notre général entouré par les ennemis.

ISABELLE tire le poignard sur Jeanne.

Meurs, malheureuse.

LE SOLDAT, avec empressement.

Il est délivré. Le vaillant Falstolf a repoussé les ennemis. Il a rompu leurs bataillons les plus serrés.

ISABELLE remet le poignard.

Ton ange protecteur a dicté ses paroles.

LE SOLDAT.

Victoire! victoire! ils prennent la fuite.

ISABELLE.

Qui prend la fuite?

LE SOLDAT.

Les Français, les Bourguignons; la plaine est couverte de fuyards dispersés.

JEANNE.

O mon Dieu, mon Dieu! m'abandonneras-tu ainsi?

LE SOLDAT.

On rapporte vers nous un guerrier cruellement blessé. Que de gens s'empressent à le soigner! C'est un prince sans doute.

ISABELLE.

Est-il des nôtres? ou bien est-ce un Français?

LE SOLDAT.

On vient de lui ôter son casque; c'est le comte de Dunois.

JEANNE.

Et je ne suis maintenant qu'une femme enchaînée!

LE SOLDAT.

Qu'est-ce! que vois-je! Quel est ce chevalier vêtu d'un manteau d'azur orné d'or?

JEANNE, vivement.

C'est mon maître, c'est mon roi.

LE SOLDAT.

Son cheval effrayé se renverse, le précipite; il se relève avec peine. (*Jeanne écoute ses paroles avec une émotion douloureuse.*) Nos gens s'approchent de lui et s'élancent d'une course rapide; ils l'on atteint, ils l'entourent.

JEANNE.

L'ange de la France nous a-t-il abandonnés?

ISABELLE, avec un sourire de mépris.

Maintenant le moment est venu. Toi, leur libératrice, donne-leur ton secours.

JEANNE se précipite à genoux, et prie d'une voix forte et animée.

O mon Dieu, écoute-moi; mon âme s'élance vers toi, et mes vœux les plus ardens s'élèvent au ciel; toi qui peux donner à un fil fragile la force des cordages d'un navire, c'est un jeu pour ta puissance que de changer des liens d'airain en un fil fragile : tu n'as qu'à le vouloir, ces chaînes vont tomber, ces murailles vont s'ouvrir. Jadis tu vins au secours de Samson, lorsque aveugle et prisonnier il endurait les railleries amères de ses orgueilleux ennemis : mettant sa confiance en toi, il saisit fortement les piliers de sa prison, se courba et renversa l'édifice.

LE SOLDAT.

Triomphe! triomphe!

ISABELLE.

Qu'est-ce?

LE SOLDAT.

Le roi est pris.

JEANNE s'élance.

Que Dieu me soit favorable!

(Elle a saisi ses chaînes avec force de ses deux mains, les a brisées. Au même instant elle s'est précipitée sur un soldat, lui a arraché son épée : elle s'élance hors de la prison. Tous, immobiles d'étonnement, la regardent fixement.)

SCÈNE XII.

ISABELLE, SOLDATS.

ISABELLE, après un long silence.

Eh quoi! est-ce un songe? où a-t-elle fui? comment a-t-elle rompu ces lourdes chaînes? Je ne pourrais le croire si tout l'univers l'attestait; mais cependant je l'ai vu de mes yeux.

LE SOLDAT, sur la plate-forme.

Comment! a-t-elle donc des ailes? Un tourbillon rapide l'a-t-il transportée?

ISABELLE.

Parle; serait-elle hors de la tour?

LE SOLDAT.

Elle combat déjà au milieu de la mêlée; sa course est plus rapide que ma vue. Maintenant ici, à présent dans un autre point, il semble qu'elle soit partout à la fois; elle fend la presse, tout disparaît devant elle. Les Français s'arrêtent; leurs bataillons se reforment de nouveau. Malheur à nous! Que vois-je! nos soldats jettent leurs armes, nos bannières sont renversées!

ISABELLE.

Quoi! nous arrachera-t-elle une victoire déjà assurée?

LE SOLDAT.

Elle pénètre au lieu où est le roi; elle est parvenue jusqu'à lui; elle le retire du milieu des combat-

tans. Lord Falstolf succombe; notre général est saisi par les ennemis.

ISABELLE.

Descends, je ne veux pas en entendre davantage.

LE SOLDAT.

Fuyez, reine, vous pourriez être surprise; les soldats s'approchent de la tour.

ISABELLE, tirant son épée.

Combattez, lâches!

SCÈNE XIII.

Les précédens; LAHIRE arrive avec des soldats; les gens de la reine posent les armes.

LAHIRE s'approche respectueusement.

Reine, il faut céder au sort tout-puissant. Vos chevaliers se sont rendus; toute résistance serait inutile. Je vous offre mes services; où voulez-vous que je vous accompagne?

ISABELLE.

Il ne m'importe pas, pourvu que mes yeux ne rencontrent pas le Dauphin.

(Elle lui rend son épée, et le suit accompagnée par des soldats.)

SCÈNE XIV.

La scène est un champ de bataille.

Des soldats portent des étendards flottans, et occupent le fond du théâtre; au-devant, LE ROI et LE DUC DE BOURGOGNE soutiennent, dans leurs bras, JEANNE mortellement blessée, qui ne donne aucun signe de vie; ils avancent lentement vers l'avant-scène. AGNÈS arrive précipitamment.

AGNÈS se jetant dans les bras du roi.

Vous êtes libre; vous vivez, je vous revois.

LE ROI.

Je suis libre; voyez à quel prix.

(Il montre Jeanne.)

AGNÈS.

Jeanne; Dieu! elle expire.

LE DUC.

Elle n'est plus! C'est un ange qui est remonté au ciel. Voyez, comme elle est là sans marque de douleur; tranquille comme un enfant qui sommeille, la paix du ciel brille sur son visage, aucun souffle ne s'échappe plus de son sein; cependant sa main, qui n'est point refroidie, semble annoncer la vie.

LE ROI.

C'en en est fait, elle ne se réveillera plus; ses yeux ne verront plus la lumière: déjà son esprit céleste plane là-haut, et n'aperçoit plus notre douleur et nos regrets.

AGNÈS.

Ses yeux s'ouvrent; elle vit encore !

LE DUC, étonné.

Revient-elle à nous de son tombeau? a-t-elle subjugué la mort? Elle se relève; elle peut se soutenir.

JEANNE regarde autour d'elle.

Où suis-je ?

LE DUC.

Au milieu des Français, au milieu de vos amis.

LE ROI.

Dans les bras de ton roi, de ton ami.

JEANNE.

Non, je ne suis pas une magicienne; non, je le proteste.

LE ROI.

Tu es sainte et angélique; un funeste aveuglement nous avait trompés.

JEANNE regarde autour d'elle, et sourit avec sérénité.

Oui, je suis réellement au milieu des Français; je ne suis plus proscrite, ni accusée. On ne me fuit plus, on me regarde avec bonté; maintenant tout reparaît distinctement à ma vue. Voici mon roi, voici les étendards de la France, mais je ne vois pas ma bannière; où donc est-elle? Je n'oserais marcher sans ma bannière; elle me fut confiée par mon souverain maître, je dois la déposer au pied du trône; je ne craindrai pas de la lui rapporter, car je l'ai fidèlement conservée.

LE ROI.

Qu'on donne sa bannière.

(On la lui apporte; elle se tient debout, sa bannière dans la main. Le ciel brille d'une lueur éclatante.)

JEANNE.

Ne voyez-vous pas l'arc-en-ciel briller dans les nues? le ciel ouvre ses portes dorées. Elle se montre brillante au milieu des anges assemblés en chœur, elle porte son divin fils sur son sein, elle me tend les bras avec un doux sourire. Que se passe-t-il en moi? Des nuages légers me soulèvent; cette cuirasse se transforme en ailes célestes : la terre fuit sous mes pas. Ah! la douleur est courte et la joie éternelle!

(Sa bannière échappe de sa main. Elle retombe évanouie et morte. Tous se tiennent autour d'elle dans une émotion muette. Le roi fait signe; on apporte doucement les étendards, et on en couvre le corps de Jeanne.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

MARIE STUART,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre.
MARIE STUART, reine d'Écosse, prisonnière en Angleterre.
ROBERT DUDLEY, comte de Leicester.
GEORGES TALBOT, comte de Schrewsbury.
GUILLAUME CECIL, baron de Burleigh, grand trésorier.
LE COMTE DE KENT.
GUILLAUME DAVISON, secrétaire d'état.
AMIAS PAULET, chevalier, gardien de Marie.
MORTIMER, son neveu.
LE COMTE DE L'AUBESPINE, ambassadeur de France.
LE COMTE DE BELLIÈVRE, envoyé extraordinaire de France.
OKELLY, ami de Mortimer.
DRUGEON DRURY, second gardien de Marie.
MELVIL, surintendant de sa maison.
ANNA KENNEDI, sa nourrice.
MARGUERITE KURL, sa femme de chambre.
LE SCHÉRIF DU COMTÉ.
UN OFFICIER DES GARDES DU CORPS.
SEIGNEURS FRANÇAIS ET ANGLAIS.
GARDES.
SERVITEURS DE LA REINE D'ANGLETERRE.
HOMMES ET FEMMES DU SERVICE DE LA REINE D'ÉCOSSE.

MARIE STUART.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du château de Fotheringay.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA KENNEDI, nourrice de la reine d'Écosse, est engagée dans un vif débat avec le chevalier PAULET, qui veut ouvrir une armoire. DRUGEON DRURY tient un levier de fer.

KENNEDI.

Que faites-vous, sir Paulet? Quelle nouvelle indignité! laissez cette armoire.

PAULET.

D'où viennent ces joyaux? On les a jetés de cette tour pour tenter la foi du jardinier. — Maudites ruses des femmes! — Malgré ma vigilance et mes soigneuses recherches, encore des richesses, encore des trésors cachés. (*Il enfonce l'armoire.*) D'autres doivent encore être renfermés au même lieu.

KENNEDI.

Téméraire, retirez-vous; cette armoire renferme les secrets de ma maîtresse.

PAULET.

C'est cela même que je cherche.

(Il tire des papiers de l'armoire.)

KENNEDI.

Ce sont des papiers insignifians. — Quelques écrits sans objet, fruits des tristes loisirs de la prison.

PAULET.

C'est dans l'oisiveté que naissent les mauvaises pensées.

KENNEDI.

Ceux-ci sont écrits en français.

PAULET.

Ils en sont d'autant plus suspects. — C'est la langue des ennemis de l'Angleterre.

KENNEDI.

Voilà des projets de lettres pour la reine d'Angleterre.

PAULET.

Je les remettrai. — Mais que vois-je briller? (*Il a poussé un ressort secret, et il tire d'un tiroir caché un joyau brillant.*) C'est un bandeau royal, orné de pierreries, et formé des fleurs de lis françaises. — Mets-le en sûreté, Drury, et joins-le aux autres.

(Drury s'en va.)

KENNEDI.

O que d'outrages et de violences il nous faut supporter!

PAULET.

Tant qu'elle possédera quelque chose, elle pourra nuire, car tout devient une arme entre ses mains.

KENNEDI.

Ah! seigneur, soyez bon, ne lui enlevez pas ce dernier ornement de son existence. Son désespoir est parfois adouci par la vue de ce signe d'une ancienne royauté. C'est le seul qui ne lui ait pas été arraché.

PAULET.

Il est en des mains sûres, et il vous sera certainement remis quand il en sera temps.

KENNEDI.

Qui croirait, en voyant ces murs dépouillés, qu'une reine y fait son séjour? où est le dais qui s'élevait au-dessus de son trône? Hélas! ses pieds délicats marchent sur ce pavé de pierre? Sa table est servie d'un étain grossier que dédaignerait la moindre dame.

PAULET.

C'était ainsi qu'à Sterlyn était servi son époux, tandis qu'elle donnait dans des vases d'or des festins à ses amans.

KENNEDI.

On nous refuse jusqu'à un miroir.

PAULET.

En regardant son image avec vanité, elle conserve toujours de l'espoir et de l'audace.

KENNEDI.

Elle n'a point de livres pour occuper les loisirs de son esprit.

PAULET.

On lui a laissé la Bible, qui enseignera la vertu à son cœur.

KENNEDI.

On lui a enlevé même son luth.

PAULET.

Il lui servait à redire des chants d'amour.

KENNEDI.

Est-ce là le sort qui attendait celle qui fut reine dès le berceau, celle qui fut élevée avec tant de délicatesse au milieu de la cour de Médicis, où elle croissait parmi tous les plaisirs? N'est-ce pas assez de lui ravir sa puissance, devrait-on lui envier les moindres jouissances? Lorsqu'il est en proie à un grand malheur, un grand cœur sait se retrouver, mais il souffre de se voir privé des moindres choses qui peuvent embellir la vie.

PAULET.

Son cœur se remplissait par-là de vaines pensées. Qu'elle descende en elle-même et se livre au repentir; qu'elle déplore dans le malheur et l'abaissement une vie de volupté et de désordre.

KENNEDI.

Si elle se reporte vers les années d'une jeunesse fragile, elle n'en doit compte qu'à Dieu et à son cœur; personne n'a le pouvoir de la juger en Angleterre.

PAULET.

Elle sera jugée aux lieux où elle a été coupable.

KENNEDI.

Elle n'a pu être coupable en Angleterre, elle n'y a vécu que chargée de fers.

PAULET.

Cependant elle sait encore, sous le poids de ses fers, exercer son influence dans le monde, allumer dans le royaume les brandons de la guerre civile, et diriger le poignard des assassins contre notre reine, que Dieu puisse protéger. Du milieu de ces murailles n'a-t-elle pas su exciter la scélératesse de Parry et de Babington à tenter un exécrable régicide? Ces barreaux ont-ils pu l'empêcher de séduire le noble cœur de Norfolk? La hache du bourreau a fait tomber la tête de l'homme le plus estimé de l'Angleterre; et cet exemple déplorable a-t-il épouvanté les insensés qui se disputaient l'honneur de se précipiter dans l'abîme pour elle? Les échafauds ne sont-ils pas sans cesse baignés du sang des victimes qui se dévouent à elle; et il en sera ainsi jusqu'au moment où son sang lui-même y aura coulé. Ah! maudit soit le jour où le rivage hospitalier de notre île a reçu cette nouvelle Hélène.

KENNEDI.

Dieu, quelle hospitalité elle a reçue de l'Angleterre! L'infortunée, depuis le jour où elle mit le pied sur cette terre, pour y venir comme suppliante et fugitive, implorer le secours d'une parente, elle s'est vue, contre le droit des gens et la dignité des rois, retenir dans une étroite prison. Là elle a consumé tristement les belles années de sa jeunesse; et maintenant, après avoir éprouvé tout ce que la prison a de plus cruel, elle est, comme un criminel vulgaire, traduite devant un tribunal pour y être outrageusement interrogée et accusée. Une reine!

PAULET.

Elle est venue dans cette contrée, poursuivie par son peuple, chassée du trône et flétrie par le meurtre et par le crime; elle avait conjuré contre le bonheur de l'Angleterre, elle avait voulu ramener les persécutions sanglantes des Espagnols et de Marie, rétablir la religion catholique et nous livrer aux Français. Pourquoi a-t-elle refusé de souscrire la convention d'Édimbourg, de renoncer à ses prétentions sur l'Angleterre et de s'ouvrir ainsi d'un seul mot les portes de sa prison? Elle a préféré les fers et l'infortune plutôt que de renoncer au vain éclat de quelques titres; et pourquoi a-t-elle eu cette obstination? C'est qu'elle se confiait à ses complots, à ses détestables artifices, et que par ses trames criminelles elle espérait du fond de sa prison conquérir toute l'Angleterre.

KENNEDI.

Vous raillez, sir Paulet; à la dureté vous ajoutez l'amère dérision. Comment aurait-elle pu concevoir de tels rêves, celle qui est ensevelie vivante entre des murs, à qui aucune parole de consolation, aucune voix amie n'a pu parvenir de sa chère patrie ici, qui depuis long-temps n'a aperçu d'autres visages humains que celui de ses geôliers au front sinistre, qui depuis le moment où notre nouveau gardien, votre farouche parent, est entré ici, se voit chaque jour entourée de nouveaux verroux.

PAULET.

Il n'est point assez de verroux pour se garder de ses ruses. Sais-je si pendant mon sommeil ces bar-

reaux n'ont pas été limés, si ces voûtes, si ces murs solides en apparence, n'ont pas été creusés pour donner passage à la trahison? Ah! quel emploi maudit m'a été confié; il me faut veiller sans cesse contre des artifices médités sans cesse. La crainte trouble mon sommeil, et me fait errer durant la nuit comme une âme en peine, pour m'assurer de la force des verroux et de la fidélité des gardiens. Je vois arriver chaque matin, en tremblant que mes craintes ne se trouvent réalisées. Cependant, grâce au ciel, j'espère que la fin de ceci approche, car j'aimerais mieux veiller sans cesse à la porte de l'enfer pour y retenir la troupe des damnés, que de garder plus long-temps cette reine artificieuse.

KENNEDI.

Elle vient ici.

PAULET.

Le crucifix à la main, l'orgueil et le péché dans le cœur.

SCÈNE II.

MARIE, avec un voile et un crucifix à la main; les précédens.

KENNEDI, allant à sa rencontre.

O reine, on nous foule aux pieds; la tyrannie et la rigueur ne connaissent plus de bornes : chaque jour apporte une nouvelle souffrance, un nouvel affront à celle dont la tête fut couronnée.

MARIE.

Calme-toi, Anna. Eh bien! dis-moi, qu'est-il arrivé de nouveau?

KENNEDI.

Voyez, l'armoire a été enfoncée. Il a saisi vos papiers, et ce dernier trésor que notre courage avait sauvé, cet unique reste de votre parure nuptiale de France. Vous êtes maintenant entièrement dépouillée, il ne vous reste plus rien de la royauté.

MARIE.

Console-toi, Anna, ce ne sont point ces vains ornemens qui font de moi une reine : on peut nous abattre, mais jamais nous dégrader. J'ai depuis long-temps appris ici à souffrir beaucoup, je puis encore endurer cela. Sir Paulet, vous avez arraché, par la violence, ce que je vous aurais volontiers livré de plein gré. Parmi ces papiers se trouve une lettre pour ma sœur la reine d'Angleterre; donnez-moi votre parole que vous la remettrez fidèlement à elle-même, et non pas entre les mains du perfide Burleigh.

PAULET.

Je penserai à ce que j'ai à faire.

MARIE.

Voulez-vous en savoir le contenu, sir Paulet? Je demande dans cette lettre une grande faveur; une entrevue avec la reine elle-même, avec elle que mes yeux n'ont jamais encore aperçue. On m'a traduite devant un tribunal d'hommes que je ne puis reconnaître pour mes pairs, auxquels je ne puis accorder aucune confiance. Élisabeth est de ma fa-

mille, de mon rang, de mon sexe : c'est à elle seule, comme sœur, comme reine, comme femme, que je puis me confier.

PAULET.

Madame, vous avez très-souvent confié votre sort et votre honneur à des hommes qui étaient bien moins dignes de votre estime.

MARIE.

Je demande encore une seconde faveur, qu'il serait inhumain de me refuser. Depuis long-temps je suis privée dans cette prison des consolations de la religion, du bienfait des sacremens; et celle qui m'a ravi le trône et la liberté, celle qui menace ma vie elle-même ne voudra pas me fermer les portes du ciel.

PAULET.

Le chapelain du château se rendra à vos souhaits.

MARIE, l'interrompant vivement.

Je ne veux rien de ce chapelain; c'est un prêtre de ma religion que je demande : je voudrais aussi qu'un écrivain, qu'un notaire vînt recevoir mes dernières volontés. Les chagrins, les rigueurs de la captivité dévorent ma vie; mes jours sont comptés; et dans mes craintes il me semble que je touche à la mort.

PAULET.

Vous faites bien de vous attacher à des pensées qui conviennent à votre situation.

MARIE.

Sais-je si une main rapide ne viendra pas hâter l'effet prolongé du malheur? Je veux faire mon

testament; je veux disposer, suivant ma volonté, de ce qui m'appartient.

PAULET.

Vous en avez la liberté; la reine d'Angleterre ne veut pas s'enrichir de vos dépouilles.

MARIE.

On m'a séparé de mes femmes et de tous mes autres serviteurs. Où sont-ils? quel est leur sort? Je puis facilement me passer de leurs services; mais je ne serai pas tranquille tant que je pourrai craindre que mes fidèles serviteurs soient dépouillés et souffrans.

PAULET.

On a pris soin de vos serviteurs.

(Il veut sortir.)

MARIE.

Vous vous retirez, sir Paulet; vous me laissez encore une fois sans soulager, du tourment de l'incertitude, mon cœur plein d'angoise et d'épouvante. Je suis, grâce à votre surveillance active, séparée du monde entier; aucune nouvelle ne peut pénétrer jusqu'à moi à travers les murs de ma prison : mon sort est entre les mains de mes ennemis. Un mois long et pénible s'est déjà écoulé depuis que quarante commissaires sont venus me surprendre dans ce château, y ont érigé sur-le-champ, avec une précipitation indécente un tribunal où j'ai été amenée sans préparation, sans le secours d'aucun avocat, contre toute espèce de justice régulière. J'y ai été soudainement interrogée sur d'horribles et artificieuses accusations, au milieu de ma surprise et de mon trouble, sans avoir le temps de recueillir mes souvenirs. Ils

arrivèrent ici comme de terribles fantômes, et disparurent de même : depuis ce jour chaque bouche est muette pour moi. Je cherche en vain à lire dans les regards, si mon innocence, si le zèle de mes amis a prévalu, ou bien les perfides conseils de mes ennemis. Rompez enfin ce silence, et laissez-moi savoir ce que je puis espérer, ce que je dois craindre.

PAULET, après un instant de silence.

Songez à régler votre compte avec le ciel.

MARIE.

Je me confie à sa miséricorde, sir Paulet; et j'espère aussi en la bonté de ma cause, même auprès de mes juges terrestres.

PAULET.

Justice vous sera faite, n'en doutez pas.

MARIE.

Mon procès serait-il achevé?

PAULET.

Je l'ignore.

MARIE.

Suis-je condamnée?

PAULET.

Je ne sais rien, madame.

MARIE.

On aime à agir rapidement ici. Serai-je livrée aux bourreaux aussi soudainement que je l'ai été aux juges?

PAULET.

Pensez toujours qu'il en est ainsi; ils vous sur-

prendront dans une meilleure disposition, à supposer qu'il en soit ainsi.

MARIE.

Rien ne peut m'étonner, sir Paulet; je sais quelle sentence le tribunal de Westminster, entraîné par la haine de Burleigh et les intrigues de Haltton, peut oser porter : je sais aussi ce que la reine d'Angleterre est capable de faire.

PAULET.

Les rois d'Angleterre n'ont égard qu'à leur conscience et au parlement: ce que la justice a prononcé, la puissance l'exécutera sans crainte à la face de tout l'univers.

SCÈNE III.

Les précédens; MORTIMER, neveu du chevalier Paulet, et sans faire paraître la moindre attention pour la reine, s'adresse à Paulet.

MORTIMER.

On vous demande, mon oncle.

(Il s'éloigne de la même manière. La reine semble remarquer avec peine ce manque d'égard, et s'adresse à Paulet, qui suit Mortimer.)

MARIE.

Encore une grâce, sir Paulet. Quand vous aurez quelque chose à me signifier, de vous je puis supporter beaucoup : j'honore votre âge, mais je ne saurais souffrir l'insolence de ce jeune homme; épargnez-moi le déplaisir de voir ses manières brutales.

PAULET.

Ce qui le rend désagréable à vos yeux le fait estimer de moi : il n'est pas du nombre de ces faibles insensés qui se laissent séduire par les feintes larmes des femmes. Il arrive de Paris et de Rheims, mais il a su conserver un cœur digne de la vieille Angleterre. Tout votre art échouera près de lui, madame.

(Il s'en va.)

SCÈNE IV.

MARIE, KENNEDI.

KENNEDI.

Homme brutal, oser vous parler ainsi en face! Ah! cela est cruel.

MARIE.

Nous avons, dans les jours de notre gloire, prêté une oreille complaisante à la flatterie; il est juste, chère Anna, que nous supportions les austères paroles du blâme.

KENNEDI.

Eh quoi, madame, si humble, si prosternée! Vous étiez auparavant si rassurée; vous aviez coutume de me consoler, et j'avais à vous reprocher plutôt votre insouciance que votre abattement.

MARIE, perdue dans ses pensées.

Je l'ai bien reconnue. C'est l'ombre sanglante de Darnley, qui s'élève menaçante hors de son tombeau pour ne me laisser aucun repos, jusqu'au moment où la mesure de mes maux sera comblée.

KENNEDI.

Quelle pensée!

MARIE.

Tu l'as oublié, Anna; mais moi j'en garde un souvenir fidèle. C'est aujourd'hui que revient encore l'anniversaire de ce malheureux jour; de ce jour que je solennise par le jeûne et le repentir.

KENNEDI.

Laissez enfin en paix ces mânes funestes. Vous avez expié cette action par un repentir de plusieurs années, par les rudes épreuves de l'adversité. L'église, qui a le pouvoir de délier toutes les fautes, le ciel, n'ont-ils point pardonné ?

MARIE.

La faute peut être pardonnée, mais le tombeau entr'ouvert laisse encore échapper un souvenir tout sanglant. L'ombre d'un époux qui demande vengeance ne saurait être réduite au silence, ni par la célébration des sacremens, ni par la puissance des prêtres.

KENNEDI.

Mais sa mort n'est pas votre ouvrage. D'autres en furent coupables.

MARIE.

Je ne l'ignorais pas. Je laissai le crime se consommer; je l'attirai par des paroles flatteuses dans les piéges de la mort.

KENNEDI.

Votre jeunesse excusait votre faute. Vous étiez dans un âge si tendre!

MARIE.

Dans un âge si tendre!... et je chargeai d'un tel crime une vie qui commençait à peine!

KENNEDI.

Vous étiez provoquée par les affronts sanglans et l'arrogance d'un homme que votre amour avait, comme par une main divine, tiré de l'obscurité, que vous aviez placé dans votre lit et sur votre trône, à qui vous aviez fait don de vos charmes et de la couronne de vos ancêtres. Avait-il pu oublier que l'éclat de son sort devait son origine à la générosité de votre amour? Cependant il en avait indignement perdu le souvenir; il vous outragea par de vils soupçons; ses façons grossières blessèrent votre délicatesse, et il devint insupportable à vos yeux; le charme qui avait fasciné vos regards s'évanouit. Vous vous éloignâtes irritée de ses honteux embrassemens, et vous le livrâtes au mépris. Et lui, que fit-il? Chercha-t-il à rappeler votre bienveillance? demanda-t-il sa grâce? se jeta-t-il repentant à vos pieds, et promit-il de se conduire mieux? Non, le misérable vous outragea davantage; lui qui était votre créature se prétendit votre souverain. Sous vos yeux il fit percer votre favori Riccio, cet aimable chanteur. Vous avez vengé par le sang un crime sanglant.

MARIE.

Et je serai aussi punie par une vengeance sanglante. Tu prononces mon arrêt, quand tu voudrais me consoler.

KENNEDI.

Lorsque le crime se commit, vous n'étiez plus à vous-même, vous ne régniez plus sur votre âme. Le délire d'un amour aveugle vous possédait et vous avait assujettie à cet affreux séducteur, à ce malheureux Bothwel; vous étiez gouvernée avec terreur par son arrogante volonté. Il avait égaré votre esprit par des filtres enchantés, par des artifices de l'enfer.

MARIE.

Il n'y eut d'autre sortilége que sa forte volonté et ma faiblesse.

KENNEDI.

Non, vous dis-je, il avait appelé le secours des esprits infernaux pour pouvoir enchaîner votre âme pure. Vous n'aviez plus d'oreille pour entendre la sage voix de l'amitié; vos yeux ne savaient plus distinguer le bien du mal; vous aviez abjuré la réserve et la délicatesse; votre visage, autrefois le siége d'une rougeur modeste et pudique, brûlait du feu des passions déchaînées. Vous aviez rejeté le voile du mystère; les vices effrontés d'un homme avaient triomphé de votre timidité, et d'un front hardi vous donniez vos fautes en spectacle. Vous permettiez que l'épée royale de l'Écosse fût portée devant vous par un meurtrier à travers Édimbourg, au milieu des malédictions du peuple; votre parlement fut investi par les armes, et dans le temple même de la justice; vous forçâtes les juges à absoudre, par une vaine apparence de jugement, celui qui était coupable du crime. Vous allâtes plus loin encore. Dieu...

MARIE.

Achève. Je lui donnai ma main devant l'autel.

KENNEDI.

Ah! laissons ce souvenir caché dans un éternel silence. Cela est horrible, odieux, digne en tout d'une créature réprouvée, et cependant vous ne fûtes jamais pervertie. Je vous connais bien; n'est-ce pas moi qui ai élevé votre enfance. Vous avez eu en partage un faible cœur, mais qui ne fut point fermé à la pudeur. Une âme légère fut votre seul défaut. Je vous le répète, c'est le mauvais esprit qui, trouvant accès dans l'âme de l'homme, s'y établit pour un instant, nous fait instrument du crime, puis, en fuyant aux enfers, nous laisse remplis d'horreur et de souillure. Depuis ce moment qui a flétri votre vie, avez-vous rien fait qui soit digne de blâme? Je suis témoin de votre retour à la vertu. Ainsi, prenez courage, soyez en paix avec vous-même. Quelques remords que vous ayez, vous n'êtes point coupable envers l'Angleterre : Élisabeth et son parlement ne sont pas vos juges; vous êtes opprimée par la violence. Osez paraître devant ce tribunal illégal avec tout le courage de l'innocence.

MARIE.

Qui vient?

(Mortimer se montre à la porte.)

KENNEDI.

C'est le neveu du gouverneur. Rentrez.

SCÈNE V.

Les précédens; MORTIMER s'avançant avec précaution.

MORTIMER, à la nourrice.

Éloignez-vous et veillez à cette porte, j'ai à parler à la reine.

MARIE, avec autorité.

Anna, demeurez.

MORTIMER.

N'ayez aucune crainte, madame, vous allez apprendre à me connaître.

(Il lui présente un papier.)

MARIE regarde le papier, et recule étonnée.

Ciel, qu'est-ce donc?

MORTIMER, à la nourrice.

Allez, Kennedy, et prenez garde que mon oncle ne nous surprenne.

MARIE, à la nourrice qui hésite et interroge les regards de la reine.

Va, va, fais ce qu'il te dit.

(Anna s'éloigne en laissant voir un grand étonnement.)

SCÈNE VI.

MORTIMER, MARIE.

MARIE.

Une lettre de France, de mon oncle le cardinal de Lorraine! (*Elle lit.*) « Fiez-vous à sir Mortimer, » qui vous remettra cette lettre; vous n'avez pas

» un plus fidèle ami en Angleterre. » (*Elle regarde Mortimer avec étonnement.*) Est-il possible? n'est-ce pas une illusion, un songe qui m'abuse? Je me croyais abandonnée du monde entier, et si près de moi je trouve un ami; je le trouve dans le neveu de mon gardien, dans celui que je regardais comme le plus cruel de mes ennemis.

MORTIMER se jette à ses pieds.

Pardon, reine, d'avoir emprunté ce masque odieux; pour m'y résoudre, il en a coûté plus d'un combat à mon cœur; cependant je dois lui rendre grâce, puisque j'ai pu approcher de vous, pour vous apporter secours et liberté.

MARIE.

Levez-vous, vous me remplissez de surprise, sir Mortimer. Je ne puis si rapidement passer de l'abîme du malheur à l'espérance. Parlez? Faites-moi concevoir ce bonheur, rendez-le moi croyable.

MORTIMER se lève.

Le temps presse, mon oncle sera bientôt ici, un homme détesté l'y accompagnera. Avant qu'ils remplissent leur terrible commission, écoutez comment le ciel a préparé votre délivrance.

MARIE.

Je la devrai à un miracle de sa toute-puissance.

MORTIMER.

Permettez que je commence par vous parler de moi.

MARIE.

Dites, sir Mortimer.

MORTIMER.

Je comptais déjà vingt ans, madame, j'avais été élevé dans des principes austères; j'avais sucé avec le lait une sombre haine du papisme, lorsqu'un invincible désir de voyager m'attira sur le continent; je laissai le sombre prêche des puritains, et, quittant la patrie, je courus avec ardeur visiter la France et l'Italie tant vantée.

C'était alors l'époque d'une grande solennité de l'église; les routes étaient couvertes des troupes de pèlerins; des guirlandes ornaient toutes les saintes images. On eût dit que la race humaine, en suivant cette route, allait parvenir au royaume des cieux. Je fus entraîné parmi cette foule de fidèles, et j'arrivai dans l'enceinte de Rome. Que devins-je alors, ô reine! quand je vis s'élever devant mes yeux la pompe des colonnes et des arcs de triomphe; mon âme étonnée reconnut la puissance de cette ville colossale, et une sublime imagination me transporta dans un monde miraculeux et éclatant. Je n'avais jamais ressenti le pouvoir des arts; l'église où j'avais été élevé les déteste; elle interdit tout ce qui se montre aux sens, tout ce qui les charme, et révère seulement les paroles sans images; que ressentis-je donc lorsque j'entrai dans l'intérieur d'une église, que j'entendis cette musique qui semblait descendre du ciel, lorsque je vis les murs et les voûtes couverts avec profusion d'images qui représentaient aux regards enchantés la présence du Très-Haut, du Tout-Puissant; lorsque je contemplai la Divinité, l'ange de l'Annonciation, la naissance de Notre-Sei-

gneur, la sainte Mère de Dieu, la divine Trinité et sa gloire resplendissante; lorsque je vis le souverain pontife célébrer les saints mystères dans toute leur pompe et donner au peuple sa bénédiction. Ah! qu'est-ce que l'or, qu'est-ce que les joyaux éclatans dont se parent les rois de la terre, auprès de l'éclat divin qui l'environne. Son palais est en quelque sorte le royaume des cieux, car ce qu'on y voit n'est pas de ce monde.

MARIE.

Ah! épargnez-moi! n'en ajoutez pas davantage, cessez de présenter à mes yeux ces tableaux brillans et animés. — Je suis malheureuse et prisonnière.

MORTIMER.

J'étais captif aussi, madame, mais je brisai ma prison, et mon esprit affranchi commença à rendre hommage aux plaisirs de la vie. Je jurai une haine éternelle à l'étroite et sombre interprétation du livre saint. Je parai ma tête de guirlandes de fleurs, et je me mêlai joyeusement à ceux qui cherchaient le plaisir. Je m'associai à quelques nobles Écossais et à la troupe aimable des Français. Ils me présentèrent à votre noble parent, le cardinal de Guise. — Quel homme! combien il a de grandeur, d'assurance et d'éclat. — Comme il semble né pour gouverner les esprits! Il est le modèle d'un pontife royal, d'un prince de l'église, et je n'en ai vu aucun qui lui ressemblât.

MARIE.

Vous avez pu jouir de la présence de cet homme sublime, que je chéris, et qui fut le guide de ma tendre jeunesse. — Ah! parlez-moi de lui. Pense-t-il

encore à moi? Le bonheur accompagne-t-il toujours son éclatante destinée? Est-il toujours une des colonnes de l'église?

MORTIMER.

Il voulut bien, dans sa bonté, descendre des hauteurs de la doctrine, pour me convaincre et résoudre les doutes de mon cœur; il me montra comment les subtilités de la raison humaine conduisent toujours à l'erreur, comment les yeux doivent voir ce que le cœur doit croire, comment l'autorité d'un chef est nécessaire à l'église, comment l'esprit de vérité a présidé aux conciles. Ah! combien les opinions de mon esprit adolescent s'évanouirent promptement devant sa raison victorieuse et son éloquence entraînante. Je rentrai dans le sein de l'église, et j'abjurai mes erreurs entre ses mains.

MARIE.

Ainsi, vous êtes au nombre des milliers d'hommes que la force divine de ses paroles, semblable au sermon sublime sur la montagne, a persuadés et a conduits au bonheur éternel.

MORTIMER.

Lorsque son devoir l'eut, bientôt après, rappelé en France, il m'envoya à Rheims, où la société de Jésus, dans sa pieuse activité, instruit des prêtres pour l'église d'Angleterre. Je trouvai là Morgan, d'une antique race écossaise, Lessley votre fidèle sujet, le savant évêque de Ross, qui tous passaient les tristes jours de l'exil sur le sol de la France. — Je me liai étroitement avec ces hommes vertueux,

et je m'affermis dans la foi. — Un jour que chez l'évêque de Ross, je promenais mes regards autour de moi, ils tombèrent sur un portrait de femme, dont les charmes merveilleux me remplirent d'émotion et s'emparèrent puissamment de mon âme; je ne fus pas maître de mon impression. L'évêque me dit alors : ce n'est pas sans raison que cette image vous a ému; la plus belle de toutes les femmes est aussi la plus digne de pitié. Elle souffre pour notre religion, et c'est votre patrie qui est témoin de ses souffrances.

MARIE.

Ah! constante loyauté! — Non, je n'ai pas tout perdu, puisque dans le malheur je conserve le cœur d'un tel ami.

MORTIMER.

Alors il commença à me peindre, avec une éloquence attendrissante, et votre martyre et la cruauté de vos ennemis; il me fit connaître votre race, il me montra comment vous étiez l'héritière de l'illustre maison de Tudor, et comment votre naissance vous appelait à régner sur l'Angleterre, de préférence à cette reine, fruit d'un amour adultère, que Henri lui-même avait rejetée comme illégitime. Je ne m'en fiai pas à son seul témoignage; je consultai les hommes profonds dans la science des lois, je feuilletai les antiques généalogies, et tout me confirma la justice de vos droits. Je sus aussi que c'était là tout votre crime en Angleterre, et que dans ce royaume, qui devait vous appartenir, vous étiez injustement retenue prisonnière.

MARIE.

Ah! misérable droit à la couronne! il est l'unique source de mes maux.

MORTIMER.

J'appris dans le même temps que vous aviez été transférée du château de Talbot, sous la garde de mon parent, le chevalier Paulet. Je crus reconnaître, dans cette circonstance, le bras libérateur et tout-puissant de la Providence. Il me sembla que la voix du destin me désignait pour vous affranchir. Mes amis m'affermirent et m'encouragèrent dans mon dessein; le Cardinal me donna ses conseils et sa bénédiction : il me recommanda l'art difficile de la dissimulation. Mon projet fut bientôt arrêté; je repris la route de ma patrie, où, comme vous le savez, je suis débarqué depuis dix jours. (*Il s'arrête.*) Je vous vis, ô reine! vous-même, et non plus votre image! Ah! quel trésor renferme ce château! Ce n'est pas une prison, c'est un temple plus éclatant de gloire que le royal palais de l'Angleterre. O bonheur digne d'envie! je respire le même air que vous respirez. Qu'elle a bien raison, celle qui vous tient ici profondément renfermée; toute la jeunesse d'Angleterre se soulèverait, tous les glaives seraient tirés du fourreau; et la révolte, levant une tête gigantesque, troublerait la paix de cette île, si les Anglais pouvaient entrevoir leur reine.

MARIE.

Cela est ainsi pour vous; mais tous les Anglais la verraient-ils avec vos yeux?

MORTIMER.

Oui, si, comme moi, ils étaient témoins de vos souffrances, de cette noble fermeté, de cette douceur courageuse avec laquelle vous supportez votre indigne sort; car au milieu de ces douloureuses épreuves vous vous montrez toute royale : l'ignominie des cachots disparaît devant l'éclat de votre beauté. Vous manquez de tout ce qui peut orner l'existence, et votre vie semble entourée d'éclat et de gloire. Jamais je n'ai passé ce triste seuil sans avoir le cœur déchiré par vos souffrances, et sans être en même temps ravi par le plaisir de vous contempler. Cependant le moment redoutable qui doit décider de votre sort s'approche; le danger presse, et s'accroît d'heure en heure : je n'ose différer plus long-temps, je n'ose vous cacher encore ce terrible....

MARIE.

Mon arrêt serait-il prononcé? parlez avec franchise, je puis vous entendre.

MORTIMER.

Il est prononcé : quarante-deux juges vous ont déclarée coupable. La chambre des lords, la chambre des communes et la cité de Londres pressent vivement l'exécution du jugement; cependant la Reine tarde encore, non point par humanité et clémence, mais par artifice, afin de paraître contrainte.

MARIE, avec fermeté.

Sir Mortimer, vous ne me surprenez pas, vous ne m'effrayez pas ; j'étais depuis long-temps affermie contre une pareille nouvelle. Je connaissais mes

juges : après l'injustice commise envers moi, je pensais bien qu'on ne me rendrait point à la liberté ; je savais où l'on en voulait venir. On veut me tenir enfermée dans une prison perpétuelle ; l'on veut que ma vengeance et mes droits soient pour toujours ensevelis dans la nuit d'un cachot.

MORTIMER.

Non, reine ; non, non. Ils ne s'en sont pas tenus là ; la tyrannie n'a pas été satisfaite qu'elle n'ait consommé son œuvre. Aussi long-temps que vous vivrez vous inspirerez de la crainte à la reine d'Angleterre. Aucun cachot ne pourrait vous tenir assez ensevelie, votre mort seule peut assurer son trône.

MARIE.

Il se pourrait qu'elle osât faire tomber sous l'infâme hache du bourreau une tête couronnée!

MORTIMER.

Elle l'osera, n'en doutez pas.

MARIE.

Elle pourrait ainsi fouler aux pieds la majesté de tous les rois ? Ne redoute-t-elle pas la vengeance de la France ?

MORTIMER.

Elle enchaîne la France par une éternelle paix, en donnant son trône et sa main au duc d'Anjou.

MARIE.

Et le roi d'Espagne ne prendra-t-il pas les armes ?

MORTIMER.

Tant qu'elle sera en paix avec son propre peuple, elle ne craindrait pas les armes de l'univers entier.

MARIE.

Voudrait-elle offrir un tel spectacle aux yeux des Anglais?

MORTIMER.

Cette contrée, madame, a vu plus d'une fois, dans ces derniers temps, des reines descendre du trône sur un sanglant échafaud. La propre mère d'Élisabeth éprouva ce destin. Catherine Howard et lady Gray avaient aussi porté la couronne.

MARIE, après un instant de silence.

Non, Mortimer, une vaine crainte vous aveugle. Les inquiétudes de votre âme fidèle vous ont inspiré cette fausse terreur. Ce n'est pas l'échafaud que je crains, seigneur. Il est un autre moyen, moins dangereux, que la cruelle Élisabeth pourrait employer pour s'affranchir de la crainte de mon ressentiment. Ce n'est pas un bourreau qui attenterait à ma vie, ce serait plutôt un assassin. C'est cela que je redoute, sir Mortimer, et jamais je ne porte une coupe sur le bord de mes lèvres, sans être saisie d'effroi; songeant que cette boisson peut être le gage des sentimens fraternels d'Élisabeth.

MORTIMER.

On ne pourra, ni ouvertement, ni en secret, attenter à votre vie. Soyez sans crainte, tout est déjà préparé. Douze jeunes Anglais sont liés avec moi par un engagement; ils ont ce matin reçu la sainte communion, promettant de vous arracher de ce château avec courage. Le comte de l'Aubespine, l'ambassadeur de France, connaît notre dessein;

lui-même nous aide de sa main. C'est dans son palais que nous devons nous réunir.

MARIE.

Vous me faites trembler, sir Mortimer. — Mais ce n'est pas de joie. Un pressentiment funeste a traversé mon cœur. Qu'allez-vous entreprendre? Y avez-vous réfléchi? Les têtes sanglantes de Babington et de Tichburn, exposées sur le pont de Londres comme un avertissement sinistre; la perte de tant de malheureux qui ont trouvé la mort dans des entreprises semblables, et qui n'ont fait qu'aggraver mes chaînes, ne vous effraient-elles pas? Infortuné, téméraire jeune homme! fuyez, fuyez, s'il en est encore temps, si le soupçonneux Burleigh n'a pas déjà connaissance de vos projets, s'il n'a pas déjà mêlé un traître parmi vous. Fuyez promptement de ce royaume. Tous ceux qui ont voulu secourir Marie Stuart ont été malheureux.

MORTIMER.

Les têtes sanglantes de Babington et de Tichburn exposées sur le pont de Londres comme un avertissement sinistre, la perte de tant de malheureux qui ont trouvé la mort dans des entreprises semblables, ne m'ont point effrayé. N'ont-ils pas acquis une gloire immortelle, et n'est-ce pas un bonheur que de mourir pour vous délivrer?

MARIE.

C'est en vain. Ni la force, ni l'adresse ne peuvent me rendre la liberté. Mes ennemis sont vigilans, et la puissance est entre leurs mains. Ce n'est pas le seul Paulet, ce n'est pas une troupe de geô-

liers, c'est l'Angleterre toute entière qui garde les portes de ma prison. La seule Élisabeth peut, de son plein gré, les ouvrir.

MORTIMER.

Ah! ne l'espérez jamais.

MARIE.

Il est un seul homme qui pourrait me délivrer.

MORTIMER.

Oh! nommez-moi cet homme.

MARIE.

Le comte Leicester.

MORTIMER recule de surprise.

Leicester! Le comte Leicester! Le plus cruel de vos persécuteurs, le favori d'Élisabeth! C'est de lui...

MARIE.

Si je dois être délivrée, ce ne pourra être que par lui..... Allez le trouver. Ouvrez-vous à lui franchement, et pour gage que c'est moi qui vous ai envoyé, remettez-lui cet écrit. Il renferme mon portrait. (*Elle tire un papier de son sein, Mortimer se recule et hésite à le prendre*). Prenez, depuis longtemps je le porte sur moi..... L'étroite surveillance de Paulet ne me laissait aucun moyen de communiquer avec lui. Mon bon ange vous a envoyé ici.

MORTIMER.

O reine! Quelle énigme. Éclaircissez-moi.

MARIE.

Le comte Leicester vous expliquera tout; confiez-vous à lui, il se confiera à vous. Qui vient ici?

KENNEDI entrant précipitamment.

Sir Paulet s'approche avec un de vos juges.

MORTIMER.

C'est lord Burleigh. Rassurez-vous madame, et entendez avec fermeté ce qu'il vient vous annoncer.

(Il sort par une porte de côté, Kennedi le suit.)

SCENE VII.

MARIE, LORD BURLEIGH, grand trésorier d'Angleterre, le chevalier PAULET.

PAULET.

Vous souhaitez de connaître votre sort, sa seigneurie milord Burleigh vient vous en instruire; supportez-le avec résignation.

MARIE.

Oui, avec la dignité qui sied à l'innocence.

BURLEIGH.

Je viens ici comme député du tribunal.

MARIE.

Lord Burleigh aura consenti volontiers à être l'organe d'un tribunal qu'il avait déjà animé de son esprit.

PAULET.

Vous parlez comme si déjà vous connaissiez la sentence.

MARIE.

C'est lord Burleigh qui l'apporte, je puis la prévoir.... Au fait, milord.

BURLEIGH.

Vous vous êtes soumise, madame, au tribunal des quarante-deux.

MARIE.

Pardon, milord, si dès le commencement de votre discours, je suis forcée de vous interrompre; je me suis soumise, dites-vous, à la sentence des quarante-deux? je ne m'y suis aucunement soumise. Comment l'aurais-je pu faire? Pouvais-je oublier à ce point mon rang, l'honneur de mon peuple, de mon fils, de tous les princes? Les lois anglaises ordonnent que tout accusé sera jugé par un jury, composé de ses pairs. Quels sont mes pairs dans votre comité? Les rois seuls sont mes pairs.

BURLEIGH.

L'acte d'accusation vous a été lu devant le tribunal; vous avez répondu à l'interrogatoire.

MARIE.

Oui, je suis tombée dans le piége artificieux que me tendait Hatton; dans la seule vue de venger mon honneur, me confiant à la force victorieuse de mes raisons, j'ai prêté l'oreille à chaque chef d'accusation, et j'ai fait voir leur peu de fondement. C'était une marque de considération pour la personne des nobles lords, et non pas une reconnaissance de leur juridiction, que je récuse.

BURLEIGH.

Que vous la reconnaissiez ou non, madame, c'est une vaine formalité, et qui ne peut point arrêter le cours de la justice. Vous respirez l'air de l'Angle-

terre, vous jouissez du bienfait de ses lois, vous vivez sous leur protection, ainsi, vous devez être soumise à leur empire.

MARIE.

Je respire l'air dans une prison anglaise. Appelez-vous cela vivre en Angleterre, et jouir du bienfait de ses lois? Je les connais à peine, jamais de mon plein gré je ne m'y suis soumise. Je ne suis pas une citoyenne de ce royaume, je suis une libre reine d'une contrée étrangère.

BURLEIGH.

Et, pensez-vous que le nom royal puisse donner le privilége de semer impunément la discorde dans un royaume étranger? Et que deviendrait la sûreté des états, si le juste glaive de Thémis ne pouvait pas atteindre la tête coupable d'un hôte royal, aussi-bien que celle du dernier citoyen!

MARIE.

Je ne prétends pas être au-dessus de la justice; c'est seulement les juges que je récuse.

BURLEIGH.

Les juges! Comment, madame! Sont-ils donc des misérables tirés de la populace, ou d'infâmes faussaires dont la foi et la conscience soient vénales, qui soient capables de prêter volontairement leur ministère à l'oppression? Ne sont-ce pas les premiers du royaume, des hommes qui ont assez d'indépendance pour oser être justes, qui sont au-dessus de l'influence du pouvoir et de la vile corruption? Ne sont-ce pas les mêmes qui gouvernent un noble

peuple avec liberté et justice, et ne suffit-il pas de les nommer pour rendre aussitôt muets le soupçon ou le doute? A leur tête, on distingue le pieux archevêque de Cantorbery, ce respectable pasteur; le sage Talbot, à qui les sceaux de l'état sont confiés; et Howard, qui a commandé les flottes du royaume. Dites, pensez-vous que la reine d'Angleterre pût faire plus, que de choisir, pour les juges de ce royal procès, les plus nobles hommes de la monarchie? Si l'on pouvait croire qu'un seul d'entre eux a été entraîné par l'esprit de parti, quarante juges ainsi choisis pourraient-ils être tous déterminés à la fois par un motif de passion?

MARIE, après un moment de silence.

Certes, j'admire l'éloquence de cette bouche qui me fut toujours funeste. Comment une femme dépourvue de science pourrait-elle se mesurer avec un aussi habile orateur? Oui, si ces lords étaient tels que vous les dépeignez, je devrais garder le silence; et ma cause serait perdue sans recours, du moment qu'ils m'auraient déclarée coupable. Cependant, ceux que vous avez nommés avec tant de louanges, ceux dont le jugement doit me confondre, on les a vus, milord, tenir une toute autre conduite dans les révolutions de ce royaume. Je vois cette noblesse altière de l'Angleterre, ce majestueux sénat de l'empire se prêter, comme les esclaves du sérail, aux fantaisies despotiques de Henri VIII, mon grand-oncle. Je vois cette noble chambre des pairs rivalisant de vénalité avec la chambre des communes, sanctionner, puis abroger des lois, rompre et nouer

les liens du mariage suivant que l'exige le pouvoir; aujourd'hui déshériter une fille du roi d'Angleterre, et flétrir sa naissance comme illégitime; le lendemain, la couronner comme reine. Je vois ces dignes sénateurs, avec une conviction complaisante et prompte, changer, sous quatre rois, quatre fois de croyance.

BURLEIGH.

Vous vous disiez étrangère à nos lois, pourtant les malheurs de l'Angleterre vous sont familiers.

MARIE.

Et ce sont là mes juges! Lord trésorier, je ne veux point être injuste envers vous, ne le soyez point envers moi; on dit que vos intentions sont bonnes, que vous êtes, pour le service de ce royaume et de votre reine, incorruptible, dévoué, infatigable: je veux le croire, que ce n'est pas votre intérêt privé qui vous gouverne, mais l'intérêt du souverain et de la patrie. Cependant ce sentiment même ne peut-il pas, milord, vous faire craindre d'être inspiré plutôt par l'intérêt de l'état, que par la justice? je ne doute pas que, parmi mes juges, de nobles seigneurs ne soient assis près de vous. Cependant ils sont protestans, ils sont pleins de zèle pour la prospérité de l'Angleterre, et c'est sur la reine d'Écosse, sur une princesse catholique qu'ils ont à prononcer. Un Anglais ne peut être juste envers un Écossais, ainsi le dit un antique adage. Aussi, d'après une coutume observée depuis des siècles par nos aïeux, un Anglais ne peut, devant un tribunal, témoigner contre un Écossais, ni un Écossais contre

un Anglais; c'est de la force des choses que naquit cette loi bizarre. Une profonde raison se retrouve toujours dans les antiques usages; on doit les respecter, milord. La nature jeta ces deux nations altières au milieu de l'Océan sur un même sol qu'elle divisa inégalement entre elles, et les appela à se le disputer sans cesse; le lit étroit de la Twède sépare seulement ces peuples irritables, et le sang des combattans s'est souvent mêlé à ses flots; depuis mille ans, placés sur chaque rive, ils se regardent en se menaçant, la main sur leur épée; aucun ennemi n'a combattu l'Angleterre sans avoir l'Écosse pour auxiliaire; aucune guerre civile n'a consumé les villes d'Écosse, sans que les Anglais ne soient venus exciter l'incendie, et cette haine ne pourra s'éteindre que lorsqu'enfin un seul parlement rassemblera comme frères les deux peuples, lorsque l'île sera soumise à un seul sceptre.

BURLEIGH.

Et c'était une Stuart qui devait assurer ce bonheur à l'empire?

MARIE.

Pourquoi le nierais-je? Oui, je l'avoue, j'ai nourri l'espoir de réunir librement et heureusement deux nobles nations sous l'ombrage de l'olivier; je ne me croyais pas destinée à devenir la victime de cette haine nationale; j'espérais étouffer pour toujours cette antique rivalité, cette discorde ardente et déplorable; et de même qu'après des guerres sanglantes, mon aïeul Richemond avait réuni les deux roses, je souhaitais de joindre paisiblement les couronnes d'Écosse et d'Angleterre.

BURLEIGH.

Vous avez poursuivi ce but par une voie coupable, en embrasant le royaume ; vous vouliez monter sur le trône à travers les flammes de la guerre civile.

MARIE.

Non je n'ai pas voulu cela. Au nom du Dieu tout-puissant, quand ai-je eu ce projet? où en sont les preuves?

BURLEIGH.

Je ne suis pas venu ici pour engager de pareils débats; votre cause n'est plus soumise à aucune discussion. Il a été reconnu par quarante voix contre deux, que vous avez violé le bill de l'année dernière, que vous avez encouru les peines portées par la loi. Il fut statué l'an dernier : «Que, s'il s'élevait dans le » royaume quelque tumulte au nom et pour l'avan- » tage d'une personne qui prétendrait avoir des » droits au trône, cette personne serait traduite en » justice et poursuivie pour crime capital; » et comme il est prouvé...

MARIE.

Milord Burleigh, je ne doute pas qu'une loi expressément dirigée contre moi, et destinée à me détruire, ne puisse s'appliquer à moi. Malheur à la faible victime lorsque la même bouche d'où la loi est émanée, prononce aussi la sentence. Pouvez-vous nier, milord, que ce bill ait été rendu pour me perdre?

BURLEIGH.

Il devait vous servir d'avertissement, vous seule en avez fait un piége; vous avez vu l'abîme ouvert

devant vous, et vous vous y êtes précipitée, quoique bien avertie; vous étiez d'intelligence avec le traître Babington et les meurtriers ses complices; vous aviez connaissance du complot, et vous le dirigiez du fond de votre prison.

MARIE.

Quand ai-je fait cela? qu'on m'en donne les preuves?

BURLEIGH.

Elle vous ont déjà été montrées récemment devant le tribunal.

MARIE.

Des copies écrites d'une main étrangère! Mais que l'on prouve que j'ai dicté ces lettres, telles absolument qu'elles ont été lues.

BURLEIGH.

Babington, avant de mourir, a reconnu que c'étaient les mêmes qu'il avait reçues.

MARIE.

Et pourquoi, pendant qu'il vivait encore, ne l'a-t-on pas amené devant moi? pourquoi s'est-on hâté de l'envoyer à la mort avant de l'avoir confronté avec moi?

BURLEIGH.

Vos deux secrétaires, Kurl et Nau ont aussi affirmé par serment que c'étaient là les lettres que votre bouche leur a dictées.

MARIE.

Et l'on me condamne sur le témoignage de mes domestiques? On donne foi et confiance à ceux qui me trahissent, moi, leur reine, et qui ne peuvent

témoigner contre moi qu'en violant un devoir de fidélité?

BURLEIGH.

Vous-même reconnaissiez autrefois l'écossais Kurl pour un homme rempli de conscience et de vertu.

MARIE.

Je l'ai connu tel. Cependant les instans du péril sont la véritable épreuve de la vertu humaine : les angoisses de la torture ont pu lui faire avouer et raconter ce qu'il ne savait pas. Il a cru, par un faux témoignage, se délivrer de la souffrance sans nuire beaucoup à sa reine.

BURLEIGH.

Il a librement attesté ce fait par serment.

MARIE.

Non pas devant moi. Comment, milord, il existe deux témoins, ils vivent encore, et on ne les amène pas en ma présence, on ne leur fait pas renouveler leur témoignage devant mes yeux? Pourquoi me refuser une faveur, un droit que l'on accorde à un assassin? J'ai su, de la bouche de Talbot, mon ancien gardien, que sous ce règne il avait été rendu un bill qui ordonnait de faire toujours comparaître l'accusateur devant l'accusé. Cela est-il ainsi, ou bien ai-je mal entendu? Sir Paulet, je vous ai toujours trouvé honnête homme; donnez-m'en une preuve, répondez avec conscience; cela n'est-il pas ainsi? N'existe-t-il pas une telle loi en Angleterre?

PAULET.

Cela est ainsi, madame; cela est de droit en Angleterre : la chose est vraie, je dois le dire.

MARIE.

Eh bien, milord, puisqu'on m'applique avec tant de sévérité les lois anglaises, lorsqu'elles me sont contraires, pourquoi leur bienfait me serait-il refusé? répondez. Pourquoi Babington n'a-t-il pas été confronté avec moi, comme la loi l'ordonnait? pourquoi en est-il de même pour mes deux secrétaires, eux qui vivent encore?

BURLEIGH.

Ne vous emportez pas, madame; votre intelligence avec Babington n'est pas le seul motif qui....

MARIE.

C'est le seul qui puisse me rendre sujette au glaive de la justice, le seul dont je puisse avoir à me justifier. Milord, demeurez dans la question, ne vous en détournez pas.

BURLEIGH.

Il est prouvé que vous avez négocié avec Mendoce, l'envoyé d'Espagne.

MARIE, vivement.

Ne détournez pas la question, milord.

BURLEIGH.

Que vous avez formé des complots pour renverser la religion du royaume, que vous avez provoqué tous les souverains de l'Europe à la guerre contre l'Angleterre.

MARIE.

Quand ai-je fait cela? Je ne l'ai point fait. Et d'ailleurs, quand cela serait ainsi? Milord, on me retient prisonnière contre tout droit des gens: je ne

suis point venue dans ce royaume les armes à la main; j'y vins comme une suppliante, me jeter entre les bras d'une reine unie par le sang avec moi, réclamant les saints droits de l'hospitalité. Ce fut ainsi que je tombai en son pouvoir, et que je trouvai des chaînes où j'avais espéré des secours. Répondez, ma conscience est-elle engagée envers ce royaume? ai-je quelque devoir envers l'Angleterre? Et si je m'efforçais de rompre les murs de ma prison, d'opposer la force à la force, si je tâchais d'émouvoir et d'appeler à mon secours tous les souverains du continent, n'userai-je pas du droit sacré des opprimés? Tout ce qui, dans une guerre légitime, est juste et loyal, j'aurais pu l'employer; l'assassinat seul, et les complots obscurs et meurtriers me sont interdits par la fierté et la conscience. Un meurtre flétrirait mon honneur; mon honneur, dis-je, car il n'y a rien de condamnable aux yeux de l'équité; entre l'Angleterre et moi, il n'est point question de la justice, mais de la violence seulement.

BURLEIGH.

N'en appelez pas, madame, au redoutable droit du plus fort; il n'est pas favorable aux prisonniers.

MARIE.

Je suis faible et elle est puissante. Qu'elle use de la force; qu'elle m'envoie à la mort; qu'elle me sacrifie à son repos, soit; mais qu'alors elle avoue que c'est de la force seulement qu'elle tient ces droits, et non de la justice; qu'elle n'emprunte pas le glaive des lois pour frapper une ennemie qu'elle hait; qu'elle ne

revête pas d'une sainte apparence la violence sanglante, et l'audace déhontée : une pareille comédie n'abusera pas les yeux du monde; qu'elle me fasse périr, et non pas juger. Elle veut unir les profits du crime au saint éclat de la vertu; et ce qu'elle est, elle n'ose pas le paraître.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

BURLEIGH, PAULET.

BURLEIGH.

Elle nous brave, et elle continuera à nous braver, chevalier Paulet, jusque sur les marches de l'échafaud. On ne peut abattre ce cœur altier. La sentence l'a-t-elle seulement étonnée? L'avez-vous vu répandre une larme? A-t-elle changé de visage? Elle n'a pas cherché à émouvoir notre pitié; elle sait les hésitations de notre reine, et ce sont nos craintes qui lui inspirent du courage.

PAULET.

Lord grand trésorier, cette vaine arrogance s'évanouira quand on ne lui donnera plus de prétexte. Si j'ose le dire, il s'est passsé dans ce procès des choses irrégulières. On aurait dû la confronter avec Babington et Tichburn, et faire comparaître ses secrétaires devant elle.

BURLEIGH, vivement.

Non, non, chevalier Paulet, on ne pouvait risquer cela. Elle exerce un trop grand pouvoir sur les

esprits; ses larmes ont trop de puissance. Son secrétaire Kurl, si on l'amenait devant elle, voudrait-il prononcer des paroles d'où dépend la vie de sa reine? il se rétracterait timidement, il retirerait son témoignage.

PAULET.

Ainsi les ennemis de l'Angleterre rempliront le monde entier de bruits odieux, et l'éclat solennel de ce procès ne semblera qu'une imprudente audace.

BURLEIGH.

Et c'est là ce qui afflige notre reine. Ah! pourquoi cette femme, artisan de nos maux, n'a-t-elle pas trouvé la mort avant de mettre le pied sur le sol de l'Angleterre!

PAULET.

Ah! plût à Dieu!

BURLEIGH.

Si elle avait succombé en prison à la maladie?

PAULET.

Que de malheurs cela eût épargnés à notre pays?

BURLEIGH.

Et pourtant, si elle périssait par le cours ordinaire de la nature, nous passerions néanmoins pour ses meurtriers.

PAULET.

Cela est vrai. On ne peut empêcher les hommes de penser ce qu'ils veulent.

BURLEIGH.

La chose ne pourrait pas être prouvée, et il en résulterait moins de bruit.

PAULET.

Qu'importe le bruit? C'est la justice, et non pas l'éclat du blâme qui peut blesser.

BURLEIGH.

Aussi la justice sacrée ne peut-elle point éviter le blâme. L'opinion se range toujours du parti des malheureux, et l'envie s'attache à la prospérité triomphante. Le glaive de la justice qu'un homme porte dignement est haï dans les mains d'une femme. Le monde ne croit jamais à l'équité d'une femme, lorsqu'une autre femme en est la victime. C'est vainement que nous autres juges avons prononcé d'après notre conscience. La Reine a le droit souverain de faire grâce, il faut qu'elle en use; on ne souffrirait pas qu'elle laissât un libre cours à la rigueur des lois.

PAULET.

Et ainsi?

BURLEIGH.

Ainsi elle vivrait.... Non, il ne faut pas qu'elle vive; jamais. C'est là ce qui jette notre reine dans l'anxiété; c'est là ce qui chasse le sommeil de sa couche. Je lis dans ses yeux les combats de son âme : sa bouche n'ose proférer aucun souhait, mais son regard muet et expressif semble demander : n'est-il pas parmi tous mes serviteurs quelqu'un qui veuille m'épargner une délibération odieuse, et m'arracher à l'alternative terrible soit de nuire à la sûreté de mon royaume, soit de livrer cruellement à la hache une reine unie à moi par les liens du sang?

PAULET.

On ne peut rien changer à cette situation, elle est nécessaire.

BURLEIGH.

Elle pourrait être changée, à ce que pense la reine, si elle avait seulement des serviteurs attentifs.

PAULET.

Attentifs !

BURLEIGH.

Qui sussent comprendre un ordre tacite.

PAULET.

Un ordre tacite !

BURLEIGH.

Qui, lorsqu'on leur donne en garde un serpent empoisonné, ne conservassent pas comme un trésor précieux et sacré l'ennemi confié à leurs soins.

PAULET comprend tout ce qu'on veut lui dire.

La bonne renommée, la gloire sans tache de la Reine est un précieux trésor auquel on ne saurait trop veiller.

BURLEIGH.

Lorsqu'on ôta la garde de la reine d'Écosse à Schrewsbury, pour la confier au chevalier Paulet, on pensait que....

PAULET.

On pensa, j'espère, milord, que l'on ne pouvait placer une charge plus difficile dans des mains plus pures. Je jure Dieu, que si j'ai accepté cette place de geôlier, c'est que je ne crois pas qu'on pût la confier à un plus honnête homme en Angleterre ! Laissez-moi croire que je n'en ai pas été redevable à un autre motif que ma bonne réputation.

BURLEIGH.

On répandrait qu'elle s'affaiblit, sa santé deviendrait de plus en plus mauvaise, et enfin elle succomberait; sa mémoire s'évanouirait ainsi dans l'esprit du public, et votre réputation resterait pure.

PAULET.

Mais non pas ma conscience.

BURLEIGH.

Si vous ne voulez pas prêter votre propre main, vous n'empêcherez pas du moins qu'une main étrangère....

PAULET, l'interrompant.

Tant que Dieu protégera ma demeure, aucun meurtrier n'approchera du seuil de sa porte; sa vie m'est sacrée, aussi sacrée que celle de la reine d'Angleterre. Vous êtes ses juges, eh bien, jugez-la; prononcez son arrêt de mort: et quand il en sera temps, qu'on vienne avec la hache et la scie dresser l'échafaud. La porte de mon château ne s'ouvrira que pour le schérif et le bourreau. Maintenant elle est confiée à ma garde, et soyez assuré que je la garderai de façon qu'elle ne pourra ni faire, ni redouter le moindre mal.

(Ils s'en vont.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La scène est au palais de Westminster.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le comte de KENT, et sir GUILLAUME DAVISON se rencontrent.

DAVISON.

Est-ce vous, milord? Déjà de retour du tournois? La fête est donc finie?

KENT.

Comment? n'étiez-vous pas à cette cérémonie?

DAVISON.

Les devoirs de ma place m'ont retenu.

KENT.

Vous avez perdu, milord, le plus beau spectacle; il ne pouvait être imaginé avec plus de goût, ni exécuté avec plus de dignité. On avait représenté la chaste forteresse de la Beauté investie par les Désirs. Milord maréchal, le grand juge, le sénéchal avec dix autres chevaliers, défendaient la forteresse de la reine, et les chevaliers Français l'attaquaient. D'abord a paru un héraut d'armes, qui a, par un madrigal, sommé le château de se rendre; et du

haut des murailles le chancelier a repondu, puis l'artillerie a commencé à tirer : les canons étaient ornés d'une manière charmante ; on les chargeait avec des essences exquises et embaumées, et ils lançaient des bouquets de fleurs, mais vainement ; tous les assauts ont été repoussés, et les Désirs ont été forcés de se retirer.

DAVISON.

Comte, c'est l'augure d'un mauvais succès pour les prières de mariage de la France.

KENT.

Ah ! cela n'était qu'un jeu. Et pour parler sérieusement, je crois que la forteresse finira par se rendre.

DAVISON.

Le croyez-vous ? Je pense que cela n'arrivera jamais.

KENT.

Les articles les plus délicats sont déjà réglés et accordés par la France. Monsieur se contente d'exercer son culte dans une chapelle domestique, et il s'engage à honorer publiquement, et à protéger la religion du royaume. Que n'avez-vous vu la joie du peuple lorsque cette nouvelle a été répandue ? Car la crainte de l'Angleterre a toujours été que la Reine mourant sans postérité, l'Écossaise lui succédât sur le trône, et que le royaume retombât sous le joug du papisme.

DAVISON.

On doit bien être délivré de cette crainte : quand la Reine marchera à l'autel, l'Écossaise marchera à l'échafaud.

KENT.

La Reine vient.

SCÈNE II.

Les précédens; ÉLISABETH, conduite par LEICESTER; le comte de l'AUBESPINE, BELLIÈVRE; le comte de SCHREWSBURY, LORD BURLEIGH, et plusieurs autres seigneurs français et anglais.

ÉLISABETH, à l'Aubespine.

Comte, je plains ces nobles seigneurs qu'un galant empressement a portés à traverser la mer pour venir ici. Ils n'auront pas retrouvé chez moi la magnificence de la cour de Saint-Germain. Je ne saurais inventer des fêtes aussi éclatantes que la reine-mère. Un peuple joyeux, dès que je me montre en public, se presse autour de ma litière en me bénissant; c'est là le spectacle que je puis, avec quelque orgueil, offrir aux regards des étrangers. L'éclat des nobles dames qui ornent des fleurs de la beauté la cour de Catherine, éclipserait et moi et mon cortége modeste.

L'AUBESPINE.

La cour de Westminster présente, aux yeux des étrangers surpris, une femme qui rassemble en elle seule tous les attraits séducteurs de son sexe.

BELLIÈVRE.

Madame, votre majesté permettra que nous prenions congé d'elle pour aller porter à Monsieur, notre royal seigneur, l'heureuse espérance qui le comblera de joie. Sa vive impatience ne lui a pas permis de demeurer à Paris, il attend à Amiens la

nouvelle de son bonheur; et tout est disposé jusqu'à Calais pour que le consentement que prononcera votre bouche royale soit apporté à son avide empressement avec toute la rapidité possible.

ÉLISABETH.

Comte de Bellièvre, ne me pressez pas davantage. Ce n'est pas le moment, je vous le répète, d'allumer maintenant les joyeux flambeaux de l'hymen. De sombres nuages s'élèvent sur ce royaume, et il me conviendrait mieux de me revêtir des vêtemens de deuil, que de l'éclat d'une parure nuptiale; car un coup déplorable est prêt à atteindre et mon cœur et ma maison.

BELLIÈVRE.

Donnez-nous seulement votre promesse, reine; des jours plus heureux en amèneront l'accomplissement.

ÉLISABETH.

Les rois ne sont que des esclaves de leur condition; ils ne peuvent suivre le vœu de leur propre cœur. Mon désir fut toujours de mourir sans avoir eu d'époux; et j'aurais mis ma gloire à ce qu'on lût sur mon tombeau : « Ici repose une vierge reine. » Cependant, mes sujets ne le veulent pas ainsi; ils songent déjà avec prévoyance au temps où je ne serai plus. Ce n'est pas assez de répandre maintenant sur cette terre une heureuse bénédiction, il faut encore que je m'immole à leur bonheur à venir; que je sacrifie à mon peuple mon bien le plus précieux, ma liberté virginale, et que je me soumette à un maître. Le peuple me montre par-là qu'il ne voit en moi qu'une femme seulement, et je croyais

cependant avoir gouverné comme un homme, comme un roi. Ce n'est pas que je pense que se dérober au vœu de la nature, soit un hommage agréable à Dieu; etc eux qui m'ont précédée sur le trône méritent des louanges pour avoir ouvert les cloîtres, et rendu aux devoirs de la nature mille victimes d'une piété mal entendue. Mais il semblerait qu'une reine dont les jours ne se sont pas écoulés dans une oisive et inutile contemplation, qui, sans relâche et sans découragement, a su pratiquer les plus difficiles de tous les devoirs, pourrait être exceptée de ce joug que la nature impose à la moitié de la race humaine, la soumettant à l'autre moitié.

L'AUBESPINE.

Reine, vous avez fait briller toutes les vertus sur le trône, il ne vous reste plus qu'à présenter à votre sexe un exemple éclatant de l'accomplissement de ses propres devoirs. Je conviens qu'il n'est aucun homme sur la terre digne que vous lui fassiez le sacrifice de votre liberté; cependant, si la naissance, la grandeur, l'héroïque vertu, la mâle beauté peuvent rendre un mortel digne de cet honneur...

ÉLISABETH.

Sans nul doute, monsieur l'ambassadeur, une alliance avec un royal fils de la France doit m'honorer; oui, je l'avoue hautement, s'il faut que cela soit ainsi, si je ne puis faire autrement que d'obéir aux instances de mon peuple, si, comme je le crains, elles l'emportent sur mes désirs, je ne connais aucun prince dans l'Europe, auquel je fisse avec

moins de regret le sacrifice de ma liberté, mon plus cher trésor; que cet aveu vous suffise.

BELLIÈVRE.

C'est la plus belle des espérances; cependant ce n'est qu'une espérance, et mon maître souhaite davantage.

ÉLISABETH.

Que souhaite-t-il? (*Elle tire un anneau de sa main et le regarde en réfléchissant*). Eh quoi! une reine n'a donc rien au-dessus d'une simple citoyenne. Le même symbole exprime pour elle les mêmes devoirs, le même esclavage. L'anneau est le signe du mariage, et en effet c'est avec des anneaux qu'on forme les chaînes. Portez ce don à son altesse. Ce n'est pas encore un lien qui m'enchaîne, mais celui-là pourrait amener à un autre qui m'enchaînerait tout-à-fait.

BELLIÈVRE reçoit la bague en mettant un genou en terre.

Grande reine, je reçois en son nom, à genoux, ce don précieux, et en signe d'hommage je baise la main de ma princesse.

ÉLISABETH, au comte de Leicester, qu'elle a regardé attentivement pendant les dernières paroles qu'elle a prononcées.

Permettez, milord. (*Elle lui prend son cordon bleu et en orne le comte de Bellièvre.*) Remettez à son altesse cette décoration dont je viens de vous revêtir, en vous admettant parmi les chevaliers de mon ordre. — Honny soit qui mal y pense : — Tout nuage doit se dissiper entre les deux nations, et un lien de confiance réciproque doit joindre les couronnes de France et d'Angleterre.

L'AUBESPINE.

Grande reine, ce jour est un jour d'allégresse; puisse-t-elle s'étendre à tous, et puisse aucun infortuné n'avoir à gémir dans cette île! La bonté brille sur votre visage. Ah! qu'un rayon de ce doux éclat tombe sur une malheureuse princesse, qui touche d'aussi près la France et l'Angleterre.

ÉLISABETH.

C'est assez, comte; ne mêlons point deux affaires importantes, et qui n'ont point de rapport entre elles; si la France recherche sérieusement mon alliance, elle doit partager tous mes soucis, et ne pas avoir mes ennemis pour amis.

L'AUBESPINE.

Si la France, en concluant cette alliance, oubliait une infortunée qui lui est unie par la religion, qui est la veuve de son roi, ce serait une indignité même à vos propres yeux. Non-seulement l'honneur, mais l'humanité exigent....

ÉLISABETH.

En ce sens, je saurai prendre en considération votre intercession. La France remplit un devoir d'amitié, ce sera à moi à remplir mon devoir de reine.

(Elle salue les seigneurs français, qui sont reconduits en cérémonie par les seigneurs anglais.)

SCÈNE III.

ÉLISABETH, LEICESTER, BURLEIGH, TALBOT.

(La reine s'assied.)

BURLEIGH.

Glorieuse reine, vous couronnez aujourd'hui les souhaits les plus ardens de votre peuple; pour la première fois, nous pouvons jouir entièrement des jours heureux que nous vous devons, car nous n'avons plus à considérer en frémissant un avenir orageux. Cependant la nation a encore un regret qui l'afflige. Il est une victime que toutes les voix demandent. Accomplissez aussi ce vœu, et que ce jour fonde à jamais le bonheur de l'Angleterre.

ÉLISABETH.

Que désire encore mon peuple? Parlez, milord.

BURLEIGH.

Il demande la tête de Marie Stuart. Si vous voulez assurer à votre peuple le précieux trésor de la liberté, et la lumière si chèrement achetée de la vraie religion, il faut que Marie n'existe plus. Pour que nous cessions de trembler sans cesse pour votre vie adorée, il faut que votre ennemie périsse. Vous savez que tout votre royaume n'est pas soumis à la même opinion, et que l'idolâtrie romaine compte encore dans cette île beaucoup d'adorateurs secrets. Tous nourrissent des pensées hostiles, leurs cœurs se tournent vers cette fille des Stuarts, et ils ont des intelligences avec les Lorrains, ces irréconciliables ennemis de votre nom. Ce parti vous a juré, dans sa fu-

reur, une guerre implacable, et ils combattent avec des armes perfides et infernales. C'est à Rheims, siége de l'archevêque de Lorraine, que sont forgés ces traits. C'est là qu'on enseigne le régicide; c'est de là que sont envoyés sans cesse dans cette île des émissaires, enthousiastes dévoués qui se cachent sous toute sorte de déguisemens. Voici déjà le troisième assassin qui est parti de là, et ce gouffre vomira sans fin de nouveaux ennemis secrets. C'est dans le château de Fotheringay qu'habite la furie qui anime cette éternelle guerre; c'est elle qui embrase ce royaume avec le flambeau de l'amour. C'est pour elle, c'est à cause des espérances flatteuses qu'elle sait donner, que la jeunesse se dévoue à une mort assurée. La délivrer, tel est le prétexte; la placer sur votre trône, tel est le but de ces complots. Car cette maison de Lorraine ne reconnaît pas vos droits sacrés; ils vous traitent d'usurpatrice, couronnée par la fortune seulement. C'étaient eux qui avaient persuadé à cette insensée de prendre le titre de reine d'Angleterre. Aucune paix n'est à espérer avec cette maison. Vous devez, ou frapper le coup ou le recevoir. Sa vie est votre mort, et sa mort votre vie.

ÉLISABETH.

Milord, vous vous acquittez d'un devoir cruel. Je connais la pureté de votre zèle empressé; je sais qu'une sagesse sincère parle par votre bouche. Cependant cette prudence, qui exige de verser du sang, m'est odieuse au fond du cœur. Proposez des conseils plus doux; milord Schrewsbury! Dites-nous votre opinion.

TALBOT.

Vous donnez de justes louanges au zèle qui anime le cœur de Burleigh. Et moi aussi, bien que ma bouche s'exprime avec moins d'éloquence, un cœur non moins fidèle bat dans ma poitrine. Puissiez-vous vivre long-temps, reine; faire la joie de votre peuple et lui assurer long-temps le bonheur de la paix. Jamais, depuis qu'elle est soumise à ses rois, cette île n'a vu des jours aussi heureux. Mais s'il lui fallait jamais acheter son bonheur aux dépens de sa gloire, ah! puissent les yeux de Talbot se fermer le jour où il en serait ainsi.

ÉLISABETH.

Dieu nous préserve de souiller notre gloire.

TALBOT.

En ce cas, il vous faudra chercher un autre moyen pour sauver le royaume; car l'exécution de Marie Stuart est un moyen injuste. Vous ne pouvez prononcer la sentence de celle qui n'est pas votre sujette.

ÉLISABETH.

Ainsi mon conseil d'état et mon parlement se sont trompés; ainsi toutes les cours de justice du royaume sont dans l'erreur, quand unanimement elles me reconnaissent ce droit.

TALBOT.

La pluralité des voix n'est pas une preuve de la justice; l'Angleterre n'est pas le monde; votre parlement ne représente pas toutes les générations humaines. L'Angleterre d'aujourd'hui n'est pas plus l'Angleterre de l'avenir qu'elle n'est celle des temps

passés; les affections changent de cours, et les flots mobiles de l'opinion s'élèvent et s'abaissent tour à tour. Ne dites pas qu'il vous faut obéir à la nécessité et aux instances de votre peuple. Dès que vous le voudrez, à chaque instant vous pourrez éprouver que votre volonté est libre. Tentez, déclarez que vous avez horreur du sang, que vous voulez sauver la vie de votre sœur; montrez à ceux qui vous ont donné d'autres conseils une véritable indignation, et bientôt vous verrez cette nécessité s'évanouir et cette justice devenir une injustice. Vous-même devez prononcer, vous seule. Vous ne pouvez vous appuyer sur ce roseau mobile et flexible. Livrez-vous avec confiance à votre bonté. Dieu n'a pas placé la sévérité dans le sensible cœur des femmes; et les fondateurs de cet empire, en permettant que les rênes de l'état fussent confiées aux mains des femmes, ont fait voir que les rois de cette contrée ne devaient point mettre leur vertu dans la sévérité.

ÉLISABETH.

Le comte de Schrewsbury est un zélé défenseur de l'ennemie du royaume et de moi; je préfère les conseils dictés par le dévouement à mes intérêts.

TALBOT.

Peut-on lui envier un défenseur, quand personne n'ose parler pour elle, et s'exposer au poids de votre colère? Ah! permettez à un vieillard qui, sur le bord de la tombe, ne peut plus être guidé par aucun motif terrestre, de secourir celle qui est abandonnée; qu'il ne soit pas dit que dans votre conseil

d'état la passion et l'intérêt personnel seuls ont élevé la voix, et que la pitié est restée muette. Tout s'est conjuré contre elle. Vous-même n'avez jamais vu son visage, et rien dans votre cœur ne parle pour une étrangère. Je ne prétends pas la justifier de ses fautes. On dit qu'elle a consenti au meurtre de son époux. Il est vrai du moins qu'elle a épousé le meurtrier : c'est un grand crime; mais cela s'est passé au milieu d'un temps sinistre et déplorable, parmi les cruels déchiremens d'une guerre civile. Elle se voyait, dans sa faiblesse, pressée vivement par des vassaux insoumis, elle s'est jetée dans les bras de celui qui montrait le plus de force et de caractère. Qui sait par quels artifices on a triomphé d'elle; car la femme est un être fragile.

ÉLISABETH.

La femme n'est point un être faible. Le sexe a produit des âmes fortes. Je ne veux pas qu'en ma présence on parle de la faiblesse des femmes.

TALBOT.

Le malheur a été pour vous une école sévère. La vie ne se montra pas à vous d'abord sous un aspect riant. Vous ne portiez pas vos regards sur la perspective d'un trône, mais sur un tombeau ouvert devant vos pas. C'est à Woodstock, dans l'obscurité d'une prison, que Dieu protecteur de cette terre a formé votre âme par l'adversité. Là, aucun flatteur ne s'empressait vers vous; loin du vain tumulte du monde, votre esprit apprit de bonne heure à se recueillir, à rentrer en lui-même par la méditation, et à apprécier les véritables biens de cette vie. Dieu

n'a pas donné cet avantage à l'infortunée; encore enfant, elle fut transplantée en France dans une cour où régnaient la légèreté et les plaisirs frivoles. Là, dans l'ivresse continuelle des fêtes, elle ne put entendre la voix sérieuse de la vérité; elle se laissa éblouir par des vices brillans, et elle fut entraînée dans le torrent du désordre. Elle avait en partage les vains dons de la beauté. Par ses attraits elle brillait par-dessus toutes les femmes, et ses charmes non moins que sa naissance....

ELISABETH.

Revenez à vous, milord Schrewsbury; pensez que nous siégeons ici pour des affaires sérieuses : les charmes qui inspirent une telle chaleur à un vieillard doivent être incomparables. Milord Leicester, vous seul gardez le silence; ce qui excite l'éloquence de milord Schrewsbury, vous ferme-t-il la bouche?

LEICESTER.

Je demeure muet d'étonnement, en voyant de quelles terreurs on vient vous entretenir, en voyant les chimères qui agitent le peuple crédule dans les rues de Londres, troubler le calme dans votre conseil, et occuper sérieusement des hommes sages. Je reste saisi de surprise, je l'avouerai, de ce que la souveraine dépouillée de l'Écosse, qui n'a pas su se maintenir sur son propre trône, qui est la fable de ses vassaux, que son royaume a rejetée, est, du fond de sa prison, un objet d'épouvante pour vous. Au nom du ciel! qui peut la rendre redoutable? seraient-ce les prétentions qu'elle a sur ce royaume, et le refus que font les Guises de vous reconnaître

pour reine? Et que peut faire l'opposition des Guises contre les droits que la naissance vous a donnés, que la volonté du parlement a confirmés? N'a-t-elle pas été tacitement exclue par les dernières volontés de Henri; et l'Angleterre, qui a le bonheur de jouir des lumières de la réforme, ira-t-elle se jeter dans les bras d'une reine papiste? Abandonnera-t-elle vous, sa souveraine adorée, pour la meurtrière de Darnley? Que prétendent ces hommes inquiets qui, pendant que vous vivez encore, vous alarment sur votre héritier? Il semble qu'ils ne puissent pas vous donner un époux assez vite, tant ils craignent pour l'état et pour l'église? Et n'êtes-vous donc pas dans la force et dans la fleur de la jeunesse, tandis qu'elle chaque jour la flétrit et l'entraîne au tombeau? Par le ciel! vous pourrez pendant bien des années encore passer sur son tombeau, sans qu'il vous soit nécessaire de l'y précipiter.

BURLEIGH.

Lord Leicester n'a pas toujours été de cette opinion.

LEICEISTER.

Il est vrai, j'ai donné ma voix pour sa mort au tribunal; dans le conseil d'état je parle d'autre sorte. Il ne s'agit pas ici de discuter ce qui est juste, mais ce qui est avantageux. Est-ce maintenant le moment de la regarder comme dangereuse, quand son seul appui, quand la France l'abandonne, quand vous allez accorder au fils de ses rois l'heureux don de votre main, quand l'espoir de voir naître une nouvelle race royale réjouit l'Angleterre? Pourquoi lui donner la mort? N'est-elle pas déjà morte? C'est l'oubli

des hommes qui est la vraie mort. Gardez-vous de la rappeler à la vie en excitant la compassion. Mon avis est donc qu'on laisse subsister dans toute sa force la sentence qui condamne sa tête : qu'elle vive, mais qu'elle vive sous la hache du bourreau ; et si un seul bras s'arme en sa faveur, qu'aussitôt sa tête tombe.

ÉLISABETH se lève.

Milords, j'ai écouté vos avis, et je vous remercie de votre zèle. Avec l'aide de Dieu, qui éclaire l'esprit des rois, j'examinerai vos motifs, et me déciderai pour ce qui me semblera plus sage.

SCÈNE IV.

Les précédens; le chevalier PAULET avec MORTIMER.

ÉLISABETH.

Voici le chevalier Paulet. Sir Paulet, qui vous amène vers nous?

PAULET.

Glorieuse reine, mon neveu qui naguère est de retour de voyages lointains, se prosterne à vos pieds et vous présente ses jeunes hommages. Recevez-le avec bonté, je vous prie; laissez tomber sur lui un rayon de votre faveur.

MORTIMER met un genou en terre.

Puissiez-vous vivre long-temps, madame et souveraine; et puissent le bonheur et la gloire orner votre couronne!

ÉLISABETH.

Levez-vous ; soyez le bienvenu en Angleterre, sir Mortimer. Vous avez fait un long voyage, vous avez vu Rome et la France, vous avez habité Rheims, dites-moi ce que trament nos ennemis.

MORTIMER.

Puisse Dieu les confondre et tourner contre leur propre sein les traits qu'ils veulent lancer à ma reine !

ÉLISABETH.

Avez-vous vu Morgan et l'archevêque de Ross, ce grand artisan de complots ?

MORTIMER.

J'ai pu connaître tous les Écossais bannis qui forgent à Rheims des complots contre cette île; j'ai gagné leur confiance, afin de découvrir quelque chose de leurs trames.

PAULET.

On lui a confié une lettre en chiffres pour la reine d'Écosse, et d'une main fidèle il nous l'a remise.

ÉLISABETH.

Dites, quels sont leurs derniers projets ?

MORTIMER.

Ils ont été frappés comme d'un coup de foudre en voyant la France les abandonner, et conclure une étroite alliance avec l'Angleterre; maintenant leur espoir se porte sur l'Espagne.

ÉLISABETH.

Walsingham me l'écrit ainsi.

MORTIMER.

Le pape Sixte-Quint vient de lancer du Vatican une bulle contre vous : elle était parvenue à Rheims comme j'en partais, et le premier paquebot l'apportera dans cette île.

LEICESTER.

De pareilles armes ne font plus trembler l'Angleterre.

BURLEIGH.

Elles peuvent devenir dangereuses dans la main des enthousiastes.

ÉLISABETH, examinant Mortimer avec pénétration.

On vous accusait d'avoir suivi les écoles de Rheims, et d'avoir abjuré votre croyance.

MORTIMER.

J'en ai fait le semblant; je ne le nie point, tant était grande mon ardeur à vous servir.

ÉLISABETH, à Paulet, qui tire un papier.

Que tenez-vous là ?

PAULET.

C'est un écrit que la reine d'Écosse vous adresse.

BURLEIGH veut le saisir avec empressement.

Donnez-moi cette lettre.

PAULET donne le papier à la reine.

Pardon, milord trésorier; elle m'a recommandé de remettre la lettre aux propres mains de la reine. Elle dit toujours que je suis son ennemi; je suis l'ennemi de ses crimes seulement : tout ce qui s'accorde avec mon devoir, je le fais volontiers pour elle.

(La reine a pris la lettre. Pendant qu'elle la lit, Mortimer et Leicester se disent quelques mots à voix basse.)

BURLEIGH, à Paulet.

Que peut contenir cette lettre? de vaines plaintes, que l'on aurait dû épargner au cœur sensible de la Reine.

PAULET.

Elle ne m'a point caché ce que contient la lettre; elle sollicite la faveur d'être admise en présence de la Reine.

BURLEIGH vivement.

Jamais.

TALBOT.

Pourquoi pas? Sa demande n'a rien que de juste.

BURLEIGH.

Celle qui a comploté la mort de la Reine, qui avait soif de son sang, n'a pas mérité de jouir de son auguste aspect; quiconque est fidèle à sa souveraine ne peut lui donner ce mauvais, ce perfide conseil.

TALBOT.

Si la Reine veut la sauver, devez-vous arrêter ce mouvement généreux de clémence?

BURLEIGH.

Elle est condamnée, sa tête est sous la hache. Il est indigne de la majesté royale d'admettre en sa présence celle qui est dévouée à la mort. La sentence ne pourrait plus s'accomplir, si une fois elle avait vu la Reine; l'aspect du roi porte grâce.

ÉLISABETH essuyant ses larmes après avoir lu la lettre.

Qu'est-ce que l'homme? qu'est-ce que le bonheur sur cette terre? Où en est-elle réduite, cette reine qui commença sa carrière avec des espérances si

orgueilleuses, qui fut appelée sur le trône le plus ancien de la chrétienté, qui dans sa pensée croyait déjà réunir trois couronnes sur sa tête? Quel autre langage elle tient aujourd'hui, que lorsqu'elle prenait l'écusson d'Angleterre, et lorsqu'elle se laissait appeler par les flatteurs de sa cour, reine des îles britanniques! Pardon, milords, mais mon âme est déchirée, mon cœur saigne, et je suis saisie de trouble quand je vois la fragilité des choses terrestres, et les terribles coups du destin tomber si près de ma tête.

TALBOT.

O reine! Dieu a touché votre cœur; écoutez cette émotion céleste : certes elle a expié cruellement ses cruelles fautes. Tendez-lui la main au fond de l'abîme où elle est tombée; paraissez comme un ange de lumière dans la nuit funèbre de sa prison.

BURLEIGH.

Grande reine, montrez de la fermeté; ne vous laissez pas égarer par un généreux sentiment d'humanité; ne vous privez pas du pouvoir de faire ce qu'exige la nécessité. Vous ne pouvez ni lui faire grâce, ni la sauver; ainsi ne méritez point l'odieux reproche d'avoir, avec une joie cruelle et triomphante, rassasié vos regards de la vue de votre victime.

LEICESTER.

Demeurons dans les bornes de notre devoir, milords; la Reine n'a pas besoin de nos conseils, elle saura dans sa sagesse choisir le meilleur parti : l'entrevue de deux reines n'a rien de commun avec le cours ordinaire de la justice; les lois d'Angleterre,

et non pas la volonté de la Reine, ont condamné Marie. Il est digne de la grande âme d'Élisabeth de suivre les nobles impulsions de son cœur, tandis que la loi conserve son inflexible rigueur.

ÉLISABETH.

Allez, milords; nous trouverons moyen d'unir convenablement ce qu'exige la clémence et ce qu'ordonne la nécessité. Maintenant, allez. (*Ils sortent. Elle rappelle Mortimer.*) Sir Mortimer, un mot.

SCÈNE V.

ÉLISABETH, MORTIMER.

ÉLISABETH, après avoir, pendant quelques momens, fixé sur lui des regards pénétrans.

Vous avez montré un courage déterminé et un empire sur vous-même rares à votre âge. Celui qui sait déjà sitôt pratiquer l'art difficile de la dissimulation mérite d'être récompensé avant le temps, et abrège ses années d'épreuve. Le destin vous appelle à parcourir une belle carrière, je vous le prédis; et cet oracle, je puis, pour votre bonheur, l'accomplir moi-même.

MORTIMER.

Grande reine, ce que je suis, ce que je puis être, est consacré à votre service.

ÉLISABETH.

Vous avez connu les ennemis de l'Angleterre; leur haine contre moi est irréconciliable, et leurs san-

glans desseins se renouvellent toujours. Jusqu'à ce jour, il est vrai, le Tout-Puissant m'a préservée. Cependant la couronne ne sera jamais affermie sur ma tête, tant que vivra celle qui sert de prétexte à leur zèle enthousiaste et qui nourrit leurs espérances.

MORTIMER.

Dès que vous l'ordonnerez elle ne vivra plus.

ÉLISABETH.

Hélas! sir Mortimer, je croyais déjà me voir au but, et je ne suis pas plus avancée que le premier jour. Je voulais laisser agir les lois et conserver ma main pure de son sang : la sentence est prononcée, qu'ai-je gagné à cela? Il faut qu'elle s'accomplisse, Mortimer, et c'est moi qui dois ordonner son exécution. C'est toujours sur moi que retombe l'odieux; je suis contrainte à y donner mon aveu, et je ne puis sauver l'apparence. Voilà ce qui est le plus rude.

MORTIMER.

Que vous importe une fâcheuse apparence quand la chose est juste?

ÉLISABETH.

Vous ne connaissez pas le monde, jeune homme; chacun vous juge sur ce que vous paraissez, personne sur ce que vous êtes. Je ne puis persuader que la justice est pour moi; ainsi je dois apporter mes soins à cacher dans un doute éternel la part que j'aurai à sa mort. Dans de telles affaires, qui peuvent offrir deux aspects différens, la seule ressource c'est de s'envelopper dans une ombre mystérieuse. Ce qui est fâcheux, c'est d'avouer publiquement les

choses; tant qu'on se tient à l'écart il n'y a rien de perdu.

MORTIMER la pénétrant.

Ainsi, le mieux serait....

ÉLISABETH vivement.

Assurément, ce serait le mieux. Oh! c'est mon bon ange qui vous fait parler; poursuivez, achevez, cher Mortimer. Votre esprit est ferme, vous pénétrez au fond; vous êtes un tout autre homme que votre oncle.

MORTIMER interdit.

Avez-vous montré au chevalier Paulet quel était votre désir?

ÉLISABETH.

Je le regrette, mais je l'ai fait ainsi.

MORTIMER.

Pardonnez à ce vieillard, les ans l'ont rendu scrupuleux. De tels coups exigent la force d'esprit de la jeunesse.

ÉLISABETH vivement.

Puis-je compter sur vous?

MORTIMER.

Je vous prêterai mon bras. Tâchez de sauver votre renommée.

ÉLISABETH.

Ah! Mortimer, si un matin vous veniez me réveiller avec cette nouvelle : Marie Stuart, votre sanglante ennemie, cette nuit a cessé de vivre.

MORTIMER.

Comptez sur moi.

ÉLISABETH.

Et quand pourrai-je enfin reposer d'un sommeil tranquille?

MORTIMER.

A la prochaine lune vos craintes seront finies.

ÉLISABETH.

Adieu, sir Mortiner. Ne prenez aucun chagrin de ce que ma reconnaissance sera forcée d'emprunter le voile de la nuit. Le silence est un dieu qui protége le bonheur. Les liens les plus étroits et les plus délicats sont ceux qui sont fondés sur le mystère.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MORTIMER seul.

Va, reine fausse et hypocrite; je te trompe, comme tu trompes le monde. C'est une chose juste, c'est une bonne action que de te trahir. T'ai-je donc paru ressembler à un assassin? As-tu donc lu sur mon front la vocation du crime? Fie-toi seulement à mon bras, et suspens tes coups; donne-toi aux yeux du monde la pieuse et mensongère apparence de la clémence, tandis que tu comptes en secret sur le succès de mon crime; va, et pendant ce temps là nous gagnons des délais pour travailler à sa délivrance. Tu veux me porter à un rang élevé. Tu affectes de me montrer dans le lointain une précieuse récompense. Et quand toi-même et tes faveurs seraient cette récompense, que possèdes-tu, et que peux-tu donner? L'ambition et son vain éclat

ne me séduisent pas. C'est elle seulement qui possède ce qui peut charmer la vie. Autour d'elle voltigent en chœur les heureuses et éternelles divinités de la jeunesse et de la grâce; c'est sur son sein qu'est le bonheur céleste, et toi, tu ne peux accorder que des faveurs glacées. Jamais tu n'as joui du plus grand des biens, du plus bel ornement de la vie, de la vraie couronne de ton sexe. Tu ignores ce que c'est qu'un cœur à la fois entraîné et entraînant, qui, dans un doux oubli de lui-même, se donne à un autre cœur. Jamais ton amour n'a fait le bonheur de personne.

Il faut que j'attende ce lord pour lui remettre la lettre. Odieuse commission! Mon cœur sent de l'éloignement pour ce courtisan. Je puis la délivrer moi-même, moi seul, et retenir pour moi le danger, la gloire et la récompense.

(Il veut sortir, et rencontre Paulet.)

SCÈNE VII.

MORTIMER, PAULET.

PAULET.

Que t'a dit la Reine?

MORTIMER.

Rien, sir Paulet, rien d'important.

PAULET le regarde fixement et d'un œil sévère.

Écoute, Mortimer, tu marches sur un chemin dangereux et glissant. La faveur des rois est attrayante,

et la jeunesse est avide des honneurs. Ne te laisse point égarer par l'ambition.

MORTIMER.

Et n'est-ce pas vous-même qui m'avez conduit à la cour?

PAULET.

Je regrette de l'avoir fait. Ce n'est pas à la cour que l'honneur de notre maison a été gagné. Sois ferme, Mortimer. N'achète pas la faveur trop cher; écoute la voix de ta conscience.

MORTIMER.

Quelle est votre pensée? quel soin vous agite?

PAULET.

Quelle que soit la grandeur où la Reine a promis de t'élever, ne te fie point à ses flatteuses paroles. Quand tu lui auras obéi, elle te désavouera. Elle voudra assurer l'honneur de son nom, et elle vengera le meurtre qu'elle-même aura ordonné.

MORTIMER.

Le meurtre, dites-vous!

PAULET.

Trêve à toute dissimulation. Je sais ce que la Reine a exigé de toi! Elle espère que ta jeunesse ambitieuse sera plus complaisante que mon inflexible vieillesse. Lui as-tu promis? As-tu....

MORTIMER.

Mon oncle....

PAULET.

Si tu l'as fait, je te maudis, et rejette de....

LEICESTER entre.

Sir Paulet, permettez. J'ai un mot à dire à votre neveu. La Reine est favorablement disposée pour lui. Elle veut que la garde de lady Stuart lui soit entièrement confiée. Elle se repose sur sa fidélité.

PAULET.

Elle s'y repose?.... bien.

LEICESTER.

Que dites-vous, chevalier Paulet?

PAULET.

La Reine s'en repose sur lui; et moi, milord, je m'en repose sur moi-même, et j'ai les yeux ouverts.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LEICESTER, MORTIMER.

LEICESTER étonné.

Que voulait dire le chevalier?

MORTIMER.

Je l'ignore. La confiance inattendue que m'accorde la Reine.....

LEICESTER le regardant avec pénétration.

Et méritez-vous, sir Mortimer, que l'on se confie à vous?

MORTIMER, sur-le-champ.

Je vous ferai la même question, milord Leicester.

LEICESTER.

Vous avez à me parler en secret.

MORTIMER.

Assurez-moi d'abord que je puis l'oser.

LEICESTER.

Et qui me donnera cette assurance pour vous? Ne vous offensez pas de ma méfiance. Vous vous montrez ici sous deux faces différentes. Il en est une qui nécessairement est fausse; mais quelle est la véritable?

MORTIMER.

J'en puis dire autant de vous, comte de Leicester.

LEICESTER.

Lequel doit le premier abjurer la réserve?

MORTIMER.

Celui qui court le moins de danger.

LEICESTER.

Eh bien! c'est vous.

MORTIMER.

C'est vous au contraire. Le témoignage d'un lord puissant et considérable pourrait me perdre, et le mien ne pourrait rien contre votre rang et votre faveur.

LEICESTER.

Vous vous trompez, sir Mortimer; en toute autre affaire, je suis puissant ici, mais sur le point délicat où il faut que je me livre à votre bonne foi, je suis dans cette cour le moindre des hommes, et le plus méprisable témoignage pourrait me perdre.

MORTIMER.

Le tout-puissant lord Leicester s'abaisse devant moi, au point de me faire un tel aveu. J'ose pré-

sumer de moi davantage, et je lui donnerai un exemple de grandeur d'âme.

LEICESTER.

Montrez-moi de la franchise, je vous imiterai.

MORTIMER, présentant avec promptitude la lettre.

La reine d'Écosse vous envoie cette lettre.

LEICESTER effrayé, saisit la lettre précipitamment.

Parlez bas, sir Mortimer. Ah ! que vois-je ? Hélas ! c'est son portrait.

MORTIMER, qui pendant la lecture l'a regardé attentivement.

Milord, maintenant je me fie à vous.

LEICESTER, après avoir parcouru rapidement la lettre.

Sir Mortimer, vous savez ce que contient cette lettre ?

MORTIMER.

Je ne sais rien.

LEICESTER.

Elle vous a sans doute confié....

MORTIMER.

Elle ne m'a rien confié : Vous devez, a-t-elle dit, m'éclaircir cette énigme. C'est en effet une énigme pour moi que de voir le comte de Leicester, le favori d'Élisabeth, un des juges de Marie, et compté parmi ses ennemis, être l'homme en qui la reine a placé l'espoir d'une heureuse délivrance. Cependant, cela doit être ainsi, car vos yeux expriment avec trop de vérité ce que vous éprouvez pour elle.

LEICESTER.

Découvrez-moi d'abord comment il se fait que

vous preniez à son sort un intérêt aussi passionné, et comment vous avez gagné sa confiance.

MORTIMER.

C'est ce dont je puis, milord, vous éclaircir en peu de mots. J'ai abjuré ma croyance à Rome, et je suis attaché aux Guises. Une lettre de l'archevêque de Rheims m'a accrédité auprès de la reine d'Écosse.

LEICESTER.

Je savais votre changement de religion, et c'est ce qui vous a acquis ma confiance. Donnez-moi la main, pardonnez-moi mes doutes; je ne saurais user de trop de précautions. Walshingham et Burleigh me haïssent, je le sais, et me tendent des embûches secrètes. Vous pouviez être leur créature, leur instrument, pour m'attirer dans le piége.

MORTIMER.

Ah ! qu'un si grand seigneur marche timidement dans cette cour! Je vous plains, comte.

LEICESTER.

Je me jette avec joie dans le sein d'un ami fidèle, et je me soulage enfin d'une longue contrainte. Vous êtes surpris, Mortimer, que mes sentimens pour Marie aient si rapidement changé; jamais, dans le fait, je n'avais eu de haine pour elle. La nécessité des temps m'avait fait son ennemi. Vous savez qu'il y a déjà bien des années qu'elle m'avait été destinée; avant qu'elle eût donné sa main à Darnley, lorsqu'elle brillait encore de tout l'éclat de sa grandeur. Je repoussai alors froidement ce bonheur, et main-

tenant qu'elle est en prison, aux portes de la mort, je cherche à l'obtenir au péril de ma vie.

MORTIMER.

Voilà une conduite généreuse.

LEICESTER.

Depuis, les choses ont bien changé de face. C'était l'ambition qui me rendait insensible à la jeunesse et à la beauté. Je ne trouvais pas alors l'hymen de Marie assez grand pour moi, j'espérais posséder la reine d'Angleterre.

MORTIMER.

On sait qu'elle vous a préféré au reste des hommes.

LEICESTER.

Cela semblait ainsi, sir Mortimer; et maintenant, après dix années perdues d'une infatigable assiduité, d'une détestable contrainte.... Ah! Mortimer! il faut que je vous ouvre mon cœur; il faut que je me soulage d'une longue oppression. On me croit heureux! ah! si l'on savait ce que sont ces chaînes que l'on m'envie!... Quand j'ai sacrifié à l'idole de la vanité dix années amères et éternelles; quand, avec la complaisance d'un esclave, je me suis soumis aux variations de ses caprices despotiques; quand j'ai été le jouet de sa bizarrerie et de ses moindres fantaisies; tantôt caressé par sa tendresse, tantôt repoussé avec une réserve orgueilleuse; également vexé par sa faveur ou par sa sévérité; gardé comme un prisonnier par l'œil perçant de la jalousie; interrogé sur mes actions comme un

enfant; outragé comme un valet... Oh! il n'est pas de parole pour peindre un tel enfer!

MORTIMER.

Je vous plains, comte.

LEICESTER.

Et quand je touche au but, on me ravit la récompense. Un autre vient m'enlever les fruits d'une constance qui m'a tant coûté; je perds des droits établis depuis si long-temps; un époux, dans la fleur de la jeunesse, me les enlève. il faut que je descende de ce théâtre où si long-temps j'ai brillé le premier. Ce n'est pas sa main seule, c'est sa faveur que je suis menacé de voir passer à ce nouveau venu. Elle est femme, et il est fait pour plaire.

MORTIMER.

Il est fils de Catherine; il a dû apprendre à une bonne école l'art de la séduction.

LEICESTER.

Ainsi croulent mes espérances. Dans ce naufrage de ma fortune, je cherche une planche où me sauver; et mes regards, se reportent vers de premières et belles espérances. L'image de Marie, dans tout l'éclat de ses charmes, est venue se représenter à moi. La jeunesse et la beauté rentrèrent alors dans tous leurs droits; ce ne fut plus une froide ambition, c'est le cœur qui compara, et je sentis quel trésor j'avais perdu. Je la vis avec terreur précipitée dans l'abîme du malheur, et précipitée par ma faute. Alors s'éveilla en moi l'espérance de la délivrer, et de la posséder. J'ai pu, au moyen d'une main fidèle,

lui révéler le changement de mon cœur. Cette lettre que vous m'apportez m'assure qu'elle me pardonne, et que si je la délivre, elle se donnera à moi pour récompense.

MORTIMER.

Vous n'avez rien fait pour la délivrer. Vous l'avez laissé condamner, vous avez donné votre propre voix pour sa mort! Il a fallu un miracle; il a fallu que la lumière de la vérité touchât le neveu de son geôlier; il a fallu que le ciel lui préparât au Vatican, à Rome, un libérateur inattendu, seulement pour qu'elle pût trouver un chemin jusqu'à vous.

LEICESTER.

Hélas, sir Mortimer, j'en ai ressenti assez de douleur. Vers ce temps-là, elle fut transférée du château de Talbot à Fotheringay, et confiée à la surveillance sévère de votre oncle. Toute voie pour arriver à elle fut interdite. Il me fallut continuer, aux yeux du monde, à la persécuter. Cependant ne pensez pas que j'eusse jamais pu souffrir qu'elle allât à la mort. J'espérais, et j'espère encore prévenir de telles extrémités, jusqu'au moment où un moyen s'offrira de la délivrer.

MORTIMER.

Le moyen est trouvé. Leicester, votre noble confiance mérite un juste retour; je veux la délivrer, c'est pour cela que je suis ici : les mesures sont déjà prises; votre puissante assistance nous assure d'une heureuse réussite.

LEICESTER.

Que dites-vous? vous m'effrayez! Quoi! vous voulez....

MORTIMER.

L'arracher de vive force de sa prison. J'ai des compagnons; tout est prêt.

LEICESTER.

Vous avez des confidens de votre dessein? Malheur à moi! dans quel hasard vous m'entraînez! Ils savent aussi mon secret?

[illegible]R.

N'ayez point de souci; le projet a été formé sans vous, il sera accompli sans vous: mais elle a voulu vous devoir sa délivrance.

LEICESTER.

Ainsi vous pouvez m'assurer avec toute certitude que mon nom n'a pas été prononcé dans votre conjuration?

MORTIMER.

Soyez tranquille. Eh quoi, tant de scrupules inquiets sur une nouvelle qui vous est favorable! Vous voulez délivrer Marie et la posséder, vous trouvez tout à coup des amis sur lesquels vous ne comptiez point, un moyen subit vous tombe du ciel! cependant vous montrez plus de trouble que de joie.

LEICESTER.

Il ne faut point de violence; une entreprise téméraire est trop dangereuse.

MORTIMER.

La lenteur l'est ausssi.

LEICESTER.

Je vous le dis, Mortimer, cela ne peut pas être essayé.

MORTIMER, avec amertume.

Oui, par vous, qui voulez la posséder; mais nous, qui ne voulons que la délivrer, nous n'avons point tant d'hésitation.

LEICESTER.

Jeune homme, vous vous montrez trop passionné dans une affaire difficile et dangereuse.

MORTIMER.

Et vous trop prudent, quand il y va de l'honneur.

LEICESTER.

Je vois les filets qui nous environnent de toutes parts.

MORTIMER.

Je me sens le courage de les rompre tous.

LEICESTER.

Ce courage est un délire, une folle témérité.

MORTIMER.

Cette prudence n'est pas courageuse, milord.

LEICESTER.

Souhaitez-vous donc de finir comme Babington?

MORTIMER.

Et vous, vous ne voulez point imiter la grandeur d'âme de Norfolk?

LEICESTER.

Norfolk a-t-il réussi à conduire Marie à l'autel?

MORTIMER.

Il a du moins montré qu'il en était digne.

LEICESTER.

Ce n'est pas en mourant que nous la sauverons.

MORTIMER.

Ce n'est pas en ménageant notre vie que nous la délivrerons.

LEICESTER.

Vous ne réfléchissez point, vous n'écoutez point; votre aveugle et impétueuse vivacité va détruire tout ce qui était en si bon chemin.

MORTIMER.

Et quel est ce si bon chemin que vous aviez tracé? qu'avez-vous fait pour la délivrer? Eh quoi! si j'eusse été assez misérable pour l'assassiner comme la Reine me l'a ordonné, et comme à l'heure même elle espère encore que je le ferai, dites-moi, quel moyen aviez-vous préparé pour préserver sa vie?

LEICESTER, surpris.

La Reine vous a donné cet ordre sanglant?

MORTIMER.

Elle s'est méprise sur moi, comme Marie s'est méprise sur vous.

LEICESTER.

Et vous avez promis, vous avez....

MORTIMER.

Pour qu'elle ne fît pas choix d'une autre main j'ai offert la mienne.

LEICESTER.

Vous avez bien fait; ceci nous met à l'aise. Elle se

repose sur votre sanglante promesse; la sentence demeure sans exécution, et nous gagnons du temps.

MORTIMER, avec impatience.

Nous perdons du temps.

LEICESTER.

Comptant sur vous, elle renoncera d'autant moins à se donner aux yeux du monde l'honneur apparent de la clémence.... Peut-être pourrai-je adroitement lui persuader d'avoir une entrevue avec sa rivale, et alors elle aura les mains liées. Burleigh a raison; la sentence ne pourra plus être exécutée du moment qu'elles se seront vues. Voilà à quoi je veux réussir, et je disposerai tout pour cela.

MORTIMER.

Et qu'obtiendrez-vous par-là? lorsque voyant la vie de Marie se prolonger, la Reine reconnaîtra qu'elle s'est trompée sur moi, tout ne sera-t-il pas comme auparavant? Elle ne serait jamais libre; et ce qui pourrait lui arriver de plus heureux, ce serait une éternelle captivité. Il vous faudrait cependant finir par une tentative hardie: pourquoi ne voulez-vous pas commencer par-là? Vous en avez la puissance entre les mains; vous pouvez rassembler une armée, ne fût-ce qu'en armant la noblesse de vos nombreux domaines. Marie a encore beaucoup d'amis secrets. Les nobles maisons des Percy et des Howard, bien que leurs chefs aient été abattus, sont encore riches en héros; elles attendent seulement que quelque seigneur puissant leur donne l'exemple. Plus de dissimulation; agissez ouvertement, défendez en chevalier celle que vous aimez.

Livrez un noble combat pour elle. Vous serez maître de la personne de la reine d'Angleterre quand vous le voudrez; attirez-la dans un de vos châteaux : souvent elle vous y a suivi. Là, montrez-vous homme, parlez en maître, assurez-vous d'elle, et retenez-la jusqu'à ce qu'elle ait délivré Marie.

LEICESTER.

Je m'étonne et je frémis. Où vous entraîne le délire? Connaissez-vous cette contrée? savez-vous ce que c'est que cette cour? savez-vous dans quels liens étroits une reine sait contenir tous les esprits? Cherchez cet héroïsme qui jadis animait cette terre? il a succombé sous le joug d'une femme. Le courage de toutes les âmes est abattu; suivez ma direction, n'entreprenez rien légèrement. J'entends venir, sortez.

MORTIMER.

Marie espère, et je ne lui rapporterai que de vaines consolations.

LEICESTER.

Rapportez-lui le serment de mon éternel amour.

MORTIMER.

Portez-le lui vous-même. Je veux bien servir d'instrument pour sa délivrance, mais non pas de messager à votre amour.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ÉLISABETH, LEICESTER.

ÉLISABETH.

Avec qui étiez-vous? j'ai entendu parler.

LEICESTER se retourne rapidement en entendant la voix de la reine, et paraît troublé.

C'était sir Mortimer.

ÉLISABETH.

Qu'avez-vous, milord, vous êtes troublé?

LEICESTER reprend contenance.

Votre aspect.... Jamais je ne vous vis si charmante; j'ai demeuré ébloui de votre beauté. Hélas!

ÉLISABETH.

Pourquoi soupirer?

LEICESTER.

Et n'ai-je pas sujet de soupirer? lorsque je contemple vos attraits, je renouvelle l'idée de la perte qui me menace, et j'accrois une douleur si amère!

ÉLISABETH.

Que perdez-vous?

LEICESTER.

Je perds votre cœur; je vous perds, vous qui êtes si adorable: bientôt vous trouverez le bonheur dans les bras d'un jeune et ardent époux, et il possédera votre cœur sans partage. Il est d'un sang royal, et je n'ai point cet honneur, mais je défie le monde en-

tier d'offrir un seul homme qui ressente pour vous une adoration plus vive que la mienne. Le duc d'Anjou ne vous a jamais vue, il ne peut aimer que votre gloire et votre splendeur; moi, c'est vous que j'aime. Vous seriez la plus pauvre bergère, et moi le plus grand prince de la terre, que je m'empresserais de descendre de mon rang pour mettre mon diadème à vos pieds.

ÉLISABETH.

Plaignez moi, Dudley, ne me reprochez rien. Je n'ose interroger mon cœur. Hélas! il eût fait un autre choix. Ah! combien j'envie les autres femmes, qui peuvent à leur gré élever l'objet de leur amour. Je n'ai pas eu assez de bonheur pour pouvoir placer la couronne sur le front de l'homme que je préfère à tous les autres. Il a été accordé à Marie Stuart de donner sa main d'après ses penchans; elle s'est tout permis, elle s'est enivrée dans la coupe de tous les plaisirs.

LEICESTER.

Et, maintenant, elle épuise le calice amer de la douleur.

ÉLISABETH.

Elle n'a jamais respecté en rien l'opinion des hommes; elle a vécu légèrement, jamais elle ne s'est imposé le joug auquel je me soumets. Je pouvais bien aussi prétendre au droit de jouir de la vie, de respirer librement; mais j'ai préféré les devoirs sévères de la royauté. Et pourtant elle s'est concilié la faveur de tous les hommes; elle ne s'est point efforcée d'être plus qu'une femme, et la jeunesse et la vieillesse l'entourent de leurs hommages. Ainsi

sont les hommes. Le plaisir les attire tous. Ils s'empressent vers la frivolité et la volupté, et ne connaissent point le prix de ce qu'ils devraient respecter. Ce Talbot lui-même ne semblait-il pas se rajeunir, en parlant de ses attraits.

LEICESTER.

Excusez-le : il a été son gardien, et par d'adroites flatteries elle a égaré son esprit.

ÉLISABETH.

Est-il vrai en effet qu'elle soit si belle? Si souvent j'ai entendu célébrer sa figure, que je voudrais savoir ce qu'on en doit penser. Les peintures sont flatteuses, les récits mensongers; je ne m'en rapporterais qu'au jugement de mes propres yeux. Mais pourquoi me regardez-vous ainsi?

LEICESTER.

Je vous place dans ma pensée à côté de Marie. Je désirerais, je ne m'en cache pas, avoir le plaisir, si cela pouvait se faire secrètement, de vous voir en regard de Marie. Alors, pour la première fois, vous jouiriez de tout votre triomphe; je me réjouirais de contempler son humiliation, lorsque par ses propres yeux, car l'envie a les yeux pénétrans, elle se verrait convaincue que vous l'emportez sur elle par la noblesse de vos traits, aussi-bien que par toutes les vertus de l'âme.

ÉLISABETH.

Elle est plus jeune.

LEICESTER.

Plus jeune! à la voir on ne le croirait pas. Ses

douleurs, il est vrai, ont pu la vieillir avant le temps. Ce qui rendrait son chagrin plus amer, ce serait de voir en vous une nouvelle fiancée. Les belles espérances de la vie sont maintenant loin derrière elle, et elle vous verrait au contraire marcher vers le bonheur; elle, qui jadis se prévalait et se montrait si orgueilleuse de l'alliance de la France, dont elle implore encore maintenant l'appui, elle vous verrait fiancée avec un royal fils de la France.

ÉLISABETH, avec abandon et négligence.

On me persécute pour que je la voie.

LEICESTER, vivement.

Elle le demande comme une faveur, accordez-le comme une punition. Vous l'enverriez sur un sanglant échafaud, qu'elle en souffrirait moins que de se voir effacer par vos attraits. Par-là vous lui donnerez le coup mortel, comme elle voulut vous le donner. Quand elle apercevra votre beauté, conservée par la sagesse, illustrée par une gloire vertueuse et sans tache que dans ses ardeurs frivoles elle a dédaignée, rehaussée de l'éclat d'une couronne, et maintenant ornée de l'aimable parure d'une fiancée; ah! c'est alors que l'heure de sa ruine aura sonné! Oui, quand je jette les yeux sur vous, il me semble que jamais vous n'avez eu autant d'avantage pour disputer le prix de la beauté. Quand vous êtes entrée, j'ai été frappé de l'éclat de vos charmes. Pourquoi, telle que vous voici, telle que vous êtes maintenant, ne pouvez-vous vous montrer à elle; vous ne trouverez jamais une heure plus favorable.

ÉLISABETH.

Maintenant. Non, non, Leicester, non pas maintenant. Il faut que je réfléchisse, et qu'avec Burleigh.....

LEICESTER, vivement.

Burleigh. Il ne pense qu'au bien de votre royaume. Mais comme femme, vous avez aussi d'autres droits, et ce point délicat doit être réglé par vous, et non par un homme d'état. Hé, la politique ne conseille-t-elle pas aussi de voir Marie, et de se concilier l'opinion publique par une démarche généreuse ? vous pourrez après vous délivrer d'une ennemie détestée de la manière qui vous conviendra.

ÉLISABETH.

Il ne serait pas convenable que je visse ma parente dans le dénûment et l'humiliation. On dit qu'elle n'est environnée d'aucun éclat royal; et l'aspect de ce dénûment serait un reproche pour moi.

LEICESTER.

Il est inutile que vous approchiez de sa demeure. Écoutez mon conseil. L'occasion est telle qu'on la peut souhaiter. On fait aujourd'hui une grande chasse, elle vous conduira devant Fotheringay, Marie sera dans le parc, vous entrerez comme par hasard. Il faut que rien ne semble préparé d'avance. S'il ne vous convient pas de lui parler, vous pourrez ne pas lui adresser la parole.

ÉLISABETH.

Si ce que je fais n'est point raisonnable, la faute en est à vous, Leicester, et non à moi. Je veux au-

jourd'hui ne vous rien refuser, car vous êtes, de tous mes sujets, celui que j'ai le plus affligé. (*Elle le regarde tendrement.*) Et quand ce ne serait qu'une fantaisie de vous... c'est une preuve d'affection que d'accorder de son plein gré ce qu'on n'approuve pas.

(Leicester se jette à genoux devant elle. La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène représente un paysage dans un parc; des arbres sont sur le devant; au fond, une perspective lointaine.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE marche d'un pas rapide à travers les arbres, KENNEDY la suit plus lentement.

KENNEDI.

Il semble que vous ayez des ailes; vous marchez d'un pas si rapide, que je ne puis vous suivre. Attendez-moi.

MARIE.

Ah! laisse-moi jouir du plaisir nouveau de la liberté. Laisse-m'en jouir comme un enfant, imite-moi. Laisse-moi sur le vert gazon de la prairie courir, voler d'un pas précipité. Suis-je en effet sortie de mon obscur cachot? Ce triste tombeau ne me tient-il plus renfermée. Laisse-moi m'abreuver à longs traits dans la libre atmosphère des cieux.

KENNEDI.

O ma chère maîtresse, votre prison est seulement un peu moins resserrée. — Vous ne voyez pas les murs qui nous renferment, parce que l'épais feuillage des arbres les cache à vos yeux.

MARIE.

Eh bien! grâces, grâces soient rendues à la verdure de ces arbres bienfaisans qui cachent les murs de ma prison. Je veux rêver que je suis libre et heureuse. Pourquoi me tirer de ma douce illusion? Ne suis-je pas sous la vaste voûte des cieux? Les regards libres et sans obstacles s'étendent sur un espace sans bornes. Là, où s'élèvent ces antiques montagnes nuageuses, commence la frontière de mon royaume; et ces nuages qui courent vers le midi, ils vont chercher l'Océan et la France.

Nuages rapides dont le vent semble enfler les voiles, ah! qui pourrait voyager, voguer avec vous! Saluez pour moi la terre de ma jeunesse. Je suis prisonnière, je suis dans les fers, hélas! je n'ai point d'autres ambassadeurs; vous traversez librement les airs, vous n'êtes point soumis au pouvoir de cette reine.

KENNEDI.

Hélas! ma chère maîtresse, vous êtes hors de vous; ce retour à la liberté, qui vous fut si longtemps ravie, vous égare.

MARIE.

Là un pêcheur conduit sa barque. Ce misérable esquif pourrait servir à ma délivrance, et me transporter rapidement dans quelque ville amie. Il sert à procurer une subsistance modique à ce malheureux. Ah! s'il me prenait dans son canot, je le chargerais de trésors. Jamais il n'aurait fait une aussi bonne journée; il devrait à ses filets le bonheur du reste de sa vie.

KENNEDI.

Inutiles souhaits. Et ne voyez-vous pas que des

espions surveillent de loin tous nos pas. De sinistres et cruels ordres écartent de nous toute créature compatissante.

MARIE.

Non, chère Anna, crois-moi, ce n'est pas en vain que la porte de ma prison s'est ouverte. Cette faveur légère présage un bonheur plus grand. Je ne me trompe pas. C'est la main empressée de l'amour à qui j'en dois rendre grâce. Je reconnais ici la puissante protection de lord Leicester; ma captivité deviendra de moins en moins étroite. Par un peu de liberté, on m'accoutumera à une liberté plus grande, jusqu'à ce qu'enfin je puisse voir celui qui doit rompre mes chaînes pour toujours.

KENNEDI.

Hélas! je ne puis m'expliquer cette contradiction. Hier encore on vous annonça la mort, et aujourd'hui, tout à coup, une telle liberté! J'ai entendu dire qu'on ôtait les chaînes à ceux qui attendent l'éternelle délivrance.

MARIE.

Entends-tu les sons de la trompe? Entends-tu retentir ces cris à travers la forêt et les campagnes? Que ne puis-je m'élancer sur un cheval rapide parmi cette troupe joyeuse! Ah! ces sons me rappellent des souvenirs à la fois douloureux et doux; souvent ils frappèrent mon oreille, quand la chasse bruyante retentissait sur les bruyères élevées des montagnes.

SCÈNE II.

Les précédens; PAULET.

PAULET.

Hé bien, madame, êtes-vous enfin contente de moi! Ai-je une fois mérité votre reconnaissance?

MARIE.

Quoi, chevalier, serait-ce vous qui m'auriez obtenu cette faveur? Serait-ce vous?

PAULET.

Pourquoi ne serait-ce pas moi? Je suis allé à la cour, et j'ai remis votre lettre.

MARIE.

Vous l'avez remise? Réellement vous l'auriez fait ainsi? Et cette liberté dont je jouis maintenant est un fruit de ma lettre?

PAULET.

Et ce ne sera pas le seul; préparez-vous à en recueillir un plus grand.

MARIE.

Un plus grand, sir Paulet! que voulez-vous dire?

PAULET.

Vous entendez les sons du cor.

MARIE recule avec pressentiment.

Vous m'effrayez.

PAULET.

La Reine chasse près de ce lieu.

MARIE.

Eh bien !

PAULET.

Dans peu d'instans, elle paraîtra devant vous.

KENNEDI courant vers Marie, qui, toute tremblante, semble prête à s'évanouir.

Qu'avez-vous, ma chère maîtresse ? Vous pâlissez.

PAULET.

Eh quoi ! ai-je donc eu tort ? N'était-ce pas votre désir ? il a été satisfait plus tôt que vous ne le pensiez. Vous, dont la bouche s'exprime si facilement, c'est maintenant que les discours sont de saison, c'est maintenant qu'il convient de parler.

MARIE.

Ah ! pourquoi ne m'a-t-on pas préparée ! maintenant, je suis mal rassurée, je ne suis point disposée. Ce que j'ai sollicité comme une suprême faveur me semble maintenant effrayant et terrible. Viens, Anna, reconduis-moi que je reprenne des forces et de l'assurance.

PAULET.

Demeurez ; il faut l'attendre ici. Je conçois bien que vous ressentiez quelque angoisse de paraître ainsi devant votre juge.

SCÈNE III.

Les précédens; TALBOT.

MARIE.

Ah! ce n'est pas là ce qui m'agite. Dieu! j'ai un tout autre souci. Hélas! noble Schrewsbury, vous venez à moi comme un ange envoyé du ciel. Je ne puis la voir, délivrez-moi, délivrez-moi de son odieuse vue.

TALBOT.

Revenez à vous, reine; rappelez votre courage, voici l'heure décisive.

MARIE.

Je l'ai attendue long-temps. Depuis bien des années, je m'y suis préparée; je me suis dit souvent, et j'ai gravé dans ma pensée, comment je voulais la toucher et l'émouvoir. Tout est oublié, tout est effacé soudainement, et en ce moment je ne retrouve en moi d'autre sentiment que le souvenir cuisant de ce que j'ai souffert. Tout mon cœur se soulève d'une haine sanglante contre elle. Toutes mes bonnes pensées m'échappent, et il semble que les sinistres furies m'entourent en secouant leurs serpens.

TALBOT.

Commandez à cet emportement farouche et furieux. Renfermez l'amertume de votre cœur; le combat de la haine contre la haine ne peut produire rien de bon. Quelque révolte intérieure que vous éprouviez, obéissez à la nécessité des circonstances; elle est la plus forte. Humiliez-vous.

MARIE.

Devant elle? non, jamais.

TALBOT.

Il le faut cependant. Parlez avec respect, avec résignation : appelez-en à sa générosité, ne la bravez pas. Il ne s'agit pas maintenant de vos droits, ce n'est pas le moment.

MARIE.

Ah! c'est l'arrêt de ma perte que j'ai sollicité, et ma prière a été exaucée pour mon malheur. Nous n'aurions dû jamais nous voir, jamais; rien, rien de bon n'en saurait advenir : le feu et l'eau s'accorderaient plutôt ensemble, l'agneau jouerait plutôt avec le tigre. Je suis trop profondément blessée; j'ai trop souffert par elle : jamais, jamais il n'y aura de pardon entre nous.

TALBOT.

Voyez-la seulement d'abord. J'ai aperçu qu'elle était émue par votre lettre, ses yeux ont versé des larmes; non, elle n'est pas insensible : prenez une meilleure confiance. C'est pour cela que je me suis hâté au-devant d'elle pour vous donner de l'assurance et vous avertir.

MARIE, lui prenant la main.

Hélas! Talbot, vous avez toujours été mon ami; que ne suis-je demeurée sous votre garde bienfaisante! On m'a traitée bien durement, Schrewsbury.

TALBOT.

Oubliez tout en ce moment; pensez seulement avec combien de soumission vous devez l'aborder.

MARIE.

Burleigh mon mauvais génie est-il aussi avec elle?

TALBOT.

Elle n'est accompagnée que du comte de Leicester.

MARIE.

Lord Leicester!

TALBOT.

Ne craignez rien de lui, il ne veut point votre perte; et si la Reine a consenti à cette entrevue, c'est son ouvrage.

MARIE.

Ah! je le savais bien.

TALBOT.

Que dites-vous?

PAULET.

Voici la Reine!

(Tous se retirent. Marie demeure seule appuyée sur Kennedi.)

SCÈNE IV.

Les précédens; ÉLISABETH, le comte de LEICESTER. Suite.

ÉLISABETH, à Leicester.

Comment se nomme ce lieu?

LEICESTER.

Le château de Fotheringay.

ÉLISABETH, à Talbot.

Que ma suite parte, et me devance à Londres. Le peuple se porte avec trop d'empressement sur ma

route, cherchons le repos dans ce parc solitaire. (*Talbot fait éloigner la suite; elle adresse la parole à Paulet, et pendant ce temps-là elle fixe les yeux sur Marie.*) L'amour de mon bon peuple est trop vif; il témoigne sa joie d'une manière démesurée et idolâtre : c'est ainsi qu'on honore Dieu et non pas les hommes.

MARIE, qui pendant ce temps là était appuyée à demi évanouie sur sa nourrice, se relève, et ses regards rencontrent le regard fixe d'Élisabeth; elle tressaille épouvantée, et se rejette sur le sein d'Anna.

O Dieu! l'expression de ces traits n'annonce point de cœur.

ÉLISABETH.

Quelle est cette dame?

(Tout le monde garde le silence.)

LEICESTER.

Vous êtes à Fotheringay, reine.

ÉLISABETH se montre surprise et irritée. Elle lance un regard sinistre sur Leicester.

Qui a disposé cela, lord Leicester?

LEICESTER.

La chose est faite, reine; et puisque le ciel a dirigé ici vos pas, laissez triompher la générosité et la miséricorde.

TALBOT.

Laissez-vous fléchir, reine; tournez vos regards sur cette infortunée, qui s'évanouit à votre aspect.

(Marie rassemble ses forces pour marcher vers Élisabeth. Elle s'arrête toute tremblante à moitié du chemin. L'expression de ses traits laisse voir un combat violent.)

ÉLISABETH.

Eh quoi! milords, qui m'avait donc annoncé une profonde soumission? je vois une orgueilleuse que le malheur n'a nullement fléchie.

MARIE.

Eh bien, soit; je vais encore m'abaisser devant elle. Fuis, vain orgueil d'une âme fière; je veux oublier qui je suis et ce que j'ai souffert, et me prosterner devant celle qui me plonge dans cet opprobre! (*Elle se tourne vers la reine.*) Le ciel a prononcé pour vous, ma sœur; votre heureuse tête a été couronnée par la victoire : j'adore la Divinité qui fait votre grandeur; (*Elle met le genou en terre devant la reine.*) Cependant, soyez maintenant généreuse, ma sœur : ne me laissez pas dans l'humiliation; tendez-moi votre main, et montrez-vous reine en me relevant de cette chute profonde.

ÉLISABETH se retirant.

Vous êtes à votre place, lady Marie; et je remercie la bonté de Dieu, qui n'a pas voulu que je fusse contrainte d'être à vos pieds comme maintenant vous êtes aux miens.

MARIE, avec une émotion croissante.

Songez à la vicissitude des choses humaines. Il y a un Dieu qui punit l'arrogance; honorez-le, redoutez-le, ce Dieu qui me précipite à vos pieds, devant ces témoins qui nous entourent : honorez-vous vous-même en moi; ne profanez pas, n'outragez pas le sang des Tudor, qui coule dans mes veines comme dans les vôtres. O Dieu du ciel! ne soyez pas ainsi âpre et inaccessible, telle que ces roches escarpées que le malheureux naufragé s'efforce vainement de saisir et d'embrasser! Tout mon être, ma vie, mon sort dépend en ce moment du pouvoir de mes pa-

roles, de mes larmes ; soulagez mon cœur, que je puisse toucher le vôtre : tant que vous jetterez sur moi ce regard glacé, mon cœur sera tremblant et resserré, mes larmes ne pourront couler, et une froide horreur tiendra mes supplications enchaînées dans mon sein.

ÉLISABETH, avec froideur et sévérité.

Qu'avez-vous à me dire, lady Stuart? vous avez voulu me parler ? J'oublie que je suis reine, que je suis cruellement offensée, pour remplir le pieux devoir d'une sœur, et vous accorder la consolation de me voir : je cède aux inspirations de la générosité, et je m'expose à un juste blâme pour m'être tant abaissée... car vous savez qu'il n'a pas dépendu de vous que je périsse.

MARIE.

Par où dois-je commencer, et comment pourrai-je parler avec assez de prudence pour vous toucher le cœur et ne point vous offenser? O mon Dieu, donne de la force à mon discours, émousse tous les traits qui pourraient blesser. Je ne puis cependant parler pour moi sans me plaindre amèrement de vous, et c'est ce que je ne voudrais point faire. Vous en avez agi injustement envers moi ; je suis reine comme vous, et vous m'avez retenue prisonnière ; je suis venue à vous comme une suppliante; et vous, méprisant en moi les saintes lois de l'hospitalité et les droits sacrés des nations, vous m'avez enfermée dans les murs d'un cachot ; mes amis, mes serviteurs ont été cruellement séparés de moi ; j'ai été laissée en proie à un indigne dénûment. On m'a traduite devant un

injurieux tribunal... N'en parlons plus ; que ce que j'ai souffert soit plongé dans un éternel oubli : voyez, je veux tout attribuer à la destinée. Vous n'êtes pas coupable, je ne suis point coupable non plus : un mauvais esprit sorti de l'abîme est venu allumer cette haine qui nous a divisées dès notre tendre jeunesse ; elle a crû avec nous ; des hommes méchans ont attisé et soufflé cette malheureuse flamme ; des enthousiastes insensés ont armé du glaive et du poignard des mains dont on n'avait pas invoqué le secours. Tel est le déplorable sort des rois ; dès qu'ils sont divisés, leur haine partage le monde, et toutes les furies de la discorde sont déchaînées. Maintenant il n'y a plus entre nous aucun tiers étranger. (*Elle se rapproche d'elle avec confiance, et parle d'un ton caressant.*) Nous sommes près l'une de l'autre ; maintenant parlez, ma sœur ; dites-moi mes torts, je veux vous donner une pleine satisfaction. Hélas ! que ne m'avez-vous plus tôt accordé de m'entendre, quand je demandais si instamment à paraître devant vous ; les choses ne seraient pas allées si loin, et maintenant nous n'aurions pas cette triste entrevue dans ce lieu cruel et déplorable.

ÉLISABETH.

Ma bonne étoile m'a préservée de réchauffer un serpent dans mon sein ; n'accusez pas la destinée, mais la noirceur de votre âme et l'ambition féroce de votre maison. Rien d'hostile n'avait encore éclaté entre nous, quand votre oncle, ce prêtre orgueilleux et avide de domination, qui, d'une main audacieuse, attente à toutes les couronnes, me dé-

clara inimitié, et vous persuada follement de prendre mes armes, de vous attribuer mon titre royal, et d'engager avec moi un combat à la vie et à la mort; que n'a-t-il pas excité contre moi? La langue des prêtres, les glaives des peuples, et les redoutables armes des pieux insensés; ici même, au milieu du séjour paisible de mon royaume, il a soufflé le feu de la sédition. Cependant Dieu est pour moi, et cet orgueilleux prêtre n'a pas eu la victoire : ma tête fut menacée du coup fatal, et c'est la vôtre qui tombe.

MARIE.

Je suis dans la main de Dieu; vous n'abuserez pas de votre puissance avec tant de cruauté.

ÉLISABETH.

Qui peut m'en empêcher? Votre oncle a enseigné par son exemple à tous les rois de la terre quelle paix ils doivent faire avec leurs ennemis. Que la Saint-Barthélemi me serve de leçon! Que me sont les liens du sang, les droits des peuples? l'église ne rompt-elle pas le lien de tous les devoirs, ne consacre-t-elle pas le parjure, le régicide? Je pratique seulement ce que vos prêtres enseignent. Dites, quel gage pourrait m'assurer contre vous, si ma générosité détachait vos fers? quels liens pourraient me garantir votre sincérité, s'il n'en est point que les clefs de saint Pierre ne puissent délier? la violence seule fait ma sûreté : point d'alliance avec une race de serpens.

MARIE.

O que ces soupçons sont cruels et sinistres! Vous m'avez toujours regardée comme une ennemie et

une étrangère. Si vous m'aviez déclarée votre héritière, suivant les droits de ma naissance, vous auriez eu de moi reconnaissance et amour, et vous auriez trouvé une fidèle amie et une sœur.

ÉLISABETH.

Lady Stuart, vos amis sont des étrangers ; votre famille ce sont les papistes ; vos frères ce sont les prêtres. Vous déclarer mon héritière, vous ! Piége perfide ! Afin que dès mon vivant vous égariez mon peuple, afin qu'artificieuse Armide vous enlaciez adroitement dans vos filets séducteurs la noble jeunesse de mon royaume, afin que tous les regards se tournent vers l'aurore d'un nouveau règne et que moi...

MARIE.

Gouvernez en paix ; j'abjure toute prétention à ce royaume. Hélas ! l'essor de mon âme est abattu, la grandeur ne m'attire plus ; vous avez réussi, je ne suis plus que l'ombre de Marie ; la fierté de mon courage a été brisée par les longs outrages de la captivité, vous m'avez réduite aux dernières extrémités, vous m'avez flétrie dans ma fleur ; maintenant, finissez, ma sœur, prononcez cette parole pour laquelle vous êtes ici, car je ne puis croire que vous soyez venue pour insulter cruellement votre victime. Prononcez cette parole ; dites-moi : « Soyez » libre, Marie, vous avez éprouvé ma puissance, » maintenant apprenez à honorer ma générosité. » Dites cela et je recevrai ma liberté, ma vie, comme un présent de votre main ; un mot effacera tout le passé, je l'attends. Ah ! ne me le laissez pas trop long-

temps attendre; malheur à vous si vous ne finissez point par cette parole! car si vous ne vous séparez pas de moi comme une divinité souveraine et bienfaisante, ma sœur, je ne voudrais pas pour tout ce riche royaume, pour tous les pays qu'environne la mer, paraître à vos yeux telle que vous paraissez aux miens.

ÉLISABETH.

Vous reconnaissez-vous enfin vaincue? êtes-vous à bout de vos complots? n'y a-t-il plus aucun meurtrier en route? n'est-il aucun aventurier qui ose encore se faire votre malheureux chevalier? C'en est fait, lady Marie, vous n'en abuserez plus aucun; le monde a d'autres soins. Aucun ne cherchera plus à devenir votre... quatrième mari, car vous donnez la mort à vos amans comme à vos époux.

MARIE, se contenant.

Ma sœur, ma sœur! O mon Dieu, mon Dieu! donne-moi de la modération.

ÉLISABETH la regarde long-temps avec un orgueilleux dédain.

Lord Leicester, ce sont donc là les attraits qu'aucun homme ne regarda jamais impunément, dont aucune femme n'osa braver la comparaison? Certes cette renommée fut acquise à bon marché. Il est facile de paraître belle aux yeux de tous, quand on veut bien appartenir à tous.

MARIE.

C'en est trop.

ÉLISABETH, souriant avec raillerie.

Maintenant vous montrez votre véritable visage; jusqu'ici nous n'avions vu que le masque.

MARIE, enflammée de colère, mais cependant avec une noble dignité.

J'ai pu faire des fautes; la jeunesse, la fragilité humaine, la puissance, ont pu m'égarer; mais je ne me suis point cachée dans l'ombre; j'ai dédaigné avec une fierté royale des apparences hypocrites; mes plus grandes fautes, le monde ne les ignore pas, et je puis me dire meilleure que ma renommée. Malheur à vous, si on vient à arracher ce manteau de l'honneur, que votre dissimulation a jeté sur l'ardeur effrénée de vos désordres secrets; vous avez dû hériter des vertus de votre mère; on sait assez pour quelle cause Anne de Boulen monta sur l'échafaud.

TALBOT s'avance entre les deux reines.

O Dieu du ciel! cela devait-il en venir là? Est-ce-là de l'humilité, de la modération, lady Marie?

MARIE.

De la modération! J'ai supporté tout ce qui peut être humainement supporté. Loin de moi cette résignation au cœur d'agneau; reprends ton vol vers le ciel, douloureuse patience; que la colère long-temps retenue rompe enfin ses liens et sorte de sa retraite; et toi qui donnas au basilic irrité un regard mortel, fais que mes paroles lancent des traits empoisonnés.

TALBOT.

Oh! elle est hors d'elle-même, pardonnez à son emportement; elle a été cruellement excitée.

(Élisabeth, muette de colère, lance des regards furieux à Marie.)

LEICESTER, dans une agitation extrême, tâche d'éloigner Élisabeth.

N'écoutez point ses fureurs; quittez, quittez ce déplorable lieu.

MARIE.

Le trône d'Angleterre est profané par le fruit de l'adultère; le noble peuple de l'Angleterre est abusé par une artificieuse hypocrite. Si le sort eût suivi la justice, vous seriez maintenant dans la poussière devant moi, car je suis votre reine.

(Élisabeth s'éloigne rapidement; les lords la suivent, et montrent le plus grand trouble.)

SCÈNE V.

MARIE, KENNEDI.

KENNEDI.

Ah! qu'avez-vous fait? Elle part furieuse; maintenant c'en est fait, toute espérance s'évanouit.

MARIE, encore hors d'elle-même.

Elle part furieuse, et emporte le trait mortel dans son cœur. (*Se jetant dans les bras d'Anna.*) Ah! quelle douceur, Anna! Enfin, enfin, après tant d'années d'abaissement et de souffrance, un instant de vengeance et de triomphe! De quel énorme poids mon cœur a été soulagé! J'ai porté le poignard dans le sein de mon ennemie.

KENNEDI.

Ah! malheureuse, quel transport vous égare. Vous avez blessé l'implacable; elle tient la foudre, elle est reine. Vous l'avez outragée aux yeux de son amant.

MARIE.

Je l'ai humiliée devant Leicester. Je le voyais, son

maintien attestait mon triomphe. Quand j'abaissais l'orgueilleuse, il était là, sa présence me donnait des forces.

SCÈNE VI.

Les précédens, MORTIMER.

KENNEDI.

Ah! sir Mortimer, quel dénoûment!

MORTIMER.

J'ai tout entendu. (*Il fait signe à la nourrice de se placer en sentinelle et il s'approche; toute sa contenance exprime une disposition violente et passionnée.*) Vous avez vaincu; vous l'avez foulée dans la poussière. C'était vous qui étiez la reine, et elle la coupable. Votre courage m'a transporté d'admiration. Je vous adore comme une divinité, et vous me paraissez grande et souveraine en cet instant.

MARIE.

Avez-vous parlé à Leicester? lui avez-vous remis ma lettre et mon portrait? Parlez, sir Mortimer.

MORTIMER, la regardant d'un œil enflammé.

Ah! de quel éclat vous embellissait cette royale indignation! Que vos attraits brillaient à mes yeux! Nulle femme sur la terre n'est aussi belle.

MARIE.

Je vous en conjure, calmez mon impatience. Qu'a dit milord? Ah! dites, que puis-je espérer?

MORTIMER.

Qui, lui? C'est un lâche, un misérable. N'espérez rien de lui, méprisez-le, oubliez-le.

MARIE.

Que dites-vous?

MORTIMER.

Lui, vous délivrer et vous posséder! Lui, qu'il l'ose seulement! lui, il faudrait qu'il combattît avec moi à la vie ou à la mort.

MARIE.

N'auriez-vous point remis ma lettre? Ah! c'en est donc fait!

MORTIMER.

Le lâche aime la vie. Celui qui veut vous délivrer et vous obtenir, celui-là doit sans hésiter se dévouer à la mort.

MARIE.

Il ne veut rien faire pour moi.

MORTIMER.

Ne parlons plus de lui. Que peut-il faire? Qu'a-t-on besoin de lui? Je vous délivrerai moi seul.

MARIE.

Hélas! que pouvez-vous?

MORTIMER.

Ne vous abusez plus, comme hier encore vous le faisiez. De la manière dont la Reine vous a quittée, et dont cette entrevue s'est terminée, tout est perdu; il ne reste aucun moyen de grâce. Maintenant il faut agir, et l'audace doit en décider. Il faut risquer tout, pour tout obtenir; il faut que vous soyez libre demain avant que le jour paraisse.

MARIE.

Que dites-vous? Cette nuit! Comment serait-il possible?

MORTIMER.

Écoutez ce qui est résolu. J'ai rassemblé mes compagnons dans une secrète chapelle. Un prêtre a entendu notre confession; il nous a absous de toutes les fautes que nous avons commises, et nous a donné aussi l'absolution de toutes celles que nous pourrions encore commettre. Nous avons reçu les derniers sacremens, et nous sommes prêts pour le dernier, pour l'éternel voyage.

MARIE.

Ah! quels terribles apprêts!

MORTIMER.

Nous pénétrerons cette nuit dans le château; les clefs sont en mon pouvoir; nous tuerons les gardiens, et nous vous arracherons de votre prison. Et, pour qu'il ne reste personne qui puisse avertir de cet enlèvement, nous n'épargnerons pas une créature vivante. Tous périront d'une mort violente.

MARIE.

Mais Drury, mais Paulet, mes gardiens? Ils verseront plutôt la dernière goutte de leur sang.

MORTIMER.

Ils tomberont les premiers sous mes coups.

MARIE.

Quoi! votre oncle, votre second père?

MORTIMER.

Il périra de ma main. Je lui donnerai la mort.

MARIE.

O crime sanglant!

MORTIMER.

Je suis absous de tous mes crimes futurs; je puis en venir à tout, et je le veux ainsi.

MARIE.

O terreur, terreur!

MORTIMER.

Et dussé-je frapper la Reine elle-même, je l'ai juré sur l'hostie.

MARIE.

Non, Mortimer, plutôt que de voir pour moi couler tant de sang...

MORTIMER.

Et que m'importe la vie de tous les hommes et la mienne auprès de la vôtre et de mon amour? puissent se rompre tous les ressorts qui meuvent l'univers, puisse un second déluge engloutir dans ses flots tout ce qui respire, je ne respecte plus rien; plutôt que je renonce à toi, puisse le monde s'anéantir.

MARIE, reculant.

Dieu! quels discours, sir Mortimer! quels regards! ils me troublent, ils m'épouvantent.

MORTIMER, avec un regard égaré, et l'impression d'un délire calme.

La vie n'est qu'un instant, la mort non plus n'est qu'un instant. Qu'on m'entraîne à Tyburn, qu'on m'arrache chaque membre avec des tenailles brûlantes! (*Il s'approche d'elle avec un mouvement pas-*

sionné pour la saisir dans ses bras.) Mais que je te tienne dans mes bras, toi que j'idolâtre.

MARIE, se retirant.

Arrêtez, insensé.

MORTIMER.

Que je te presse sur mon sein, sur ma bouche qui respire l'amour.

MARIE.

Au nom de Dieu, sir Mortimer, laissez-moi m'éloigner.

MORTIMER.

Ne serait-il pas bien insensé, celui qui ne retiendrait pas par un lien indissoluble le bonheur que Dieu place sous sa main? Je te délivrerai, m'en coûta-t-il mille morts ; je te délivrerai, je le veux ; mais aussi vrai que Dieu nous entend, je le jure, je veux aussi te posséder.

MARIE.

Aucun Dieu, aucun ange ne viendra-t-il me secourir? Redoutable destinée, tu me précipites cruellement d'une terreur dans une autre. Ne suis-je donc née que pour inspirer la fureur? La haine et l'amour sont conjurés pour me glacer d'effroi.

MORTIMER.

Oui, je t'aime comme ils te haïssent! Ils veulent trancher cette tête charmante; ils veulent que la hache partage ce cou d'une éblouissante blancheur. Ah! consacre au dieu du plaisir et de la vie ce qu'il te faudrait sacrifier en offrande sanglante à la haine. Que tes attraits, qui appartiendraient au trépas, enivrent ton heureux amant. Que cette chevelure ondoyante, que ces boucles si belles, qui déjà sont

échues au sombre empire de la mort, servent à enchaîner ton esclave pour toujours.

MARIE.

Ah ! quels discours me faut-il entendre! Sir Mortimer, si le front d'une reine ne vous inspire pas le respect, mes malheurs et mes souffrances devraient vous être sacrés.

MORTIMER.

Ta couronne est tombée; tu n'as plus rien de ta puissance royale. En vain tu voudrais commander; pas un ami, pas un libérateur ne viendrait à ton commandement. Il ne te reste plus rien que ta beauté ravissante, que la puissance divine de tes attraits. C'est elle qui me fait tout hasarder et tout faire; c'est elle qui m'a fait braver la hache des bourreaux.

MARIE.

Ah ! qui me délivrera de sa rage?

MORTIMER.

Celui qui rend un service audacieux a le droit d'exiger une récompense audacieuse. Et pourquoi le brave répandrait-il son sang? car la vie est le plus précieux des biens. Il est insensé, celui qui la prodigue sans motif. Je veux auparavant m'enivrer de ce qu'elle offre de plus doux.

(Il la presse dans ses bras.)

MARIE.

Ah! faut-il donc que je demande du secours contre qui veut me délivrer?

MORTIMER.

Tu n'es point insensible; le monde ne t'accuse

point d'une froide austérité. Les ardentes instances de l'amour peuvent te toucher. Le chanteur Riccio t'a dû le bonheur, et Bothwell a su t'entraîner.

MARIE.

Votre audace....

MORTIMER.

Il était ton tyran; tu tremblais devant lui lorsque tu l'aimais. Si la terreur seule peut te vaincre, eh bien, par les divinités infernales....

MARIE.

Laissez-moi.... la fureur vous égare.

MORTIMER.

Non, tremble devant moi.

KENNEDY, arrivant précipitamment.

On approche, on vient, le jardin est rempli de gens armés.

MORTIMER transporté, et saisissant son épée.

Je te secourrai.

MARIE.

Oh! Anna, délivre-moi de ses mains. Ah! malheureuse, où trouverais-je un asile? A quelle divinité aurai-je recours? Ici est la violence, là est la mort.

(Elle fuit vers le château. Anna la suit.)

SCÈNE VII.

MORTIMER, PAULET et DRURY arrivent avec précipitation. Leur suite s'empresse sur la scène.

PAULET.

Fermez les portes.... Levez le pont.

MORTIMER.

Qu'est-ce?

PAULET.

Où est la coupable? Qu'on la renferme dans un sombre cachot.

MORTIMER.

Qu'y a-t-il? Qu'est-il arrivé?

PAULET.

La Reine.... Une main furieuse, une audace infernale.

MORTIMER.

La Reine.... Quelle reine?

PAULET.

La Reine d'Angleterre, elle a été assassinée sur la route de Londres.

(Il rentre au château avec hâte.)

SCÈNE VIII.

MORTIMER, un instant après OKELLY.

MORTIMER.

Suis-je dans le délire? Quelqu'un ne vient-il pas de s'écrier : « La Reine est assassinée? » Non, non, c'est une vision. Mon égarement me fait voir comme réel ce qui occupe mes sombres pensées. Qui vient? c'est Okelly.... Pourquoi si épouvanté?

OKELLY, accourant avec précipitation.

Fuyez, Mortimer; fuyez, tout est perdu.

MORTIMER.

Quoi, perdu?

OKELLY.

N'en demandez pas plus. Songez à une prompte fuite.

MORTIMER.

Qu'y a-t-il donc?

OKELLY.

Souvage a fait le coup, le frénétique!

MORTIMER.

Ainsi il est vrai...?

OKELLY.

Vrai, vrai. Sauvez-vous.

MORTIMER.

Elle a péri, et Marie va monter sur le trône d'Angleterre.

OKELLY.

Elle a péri! qui dit cela?

MORTIMER.

Vous-même.

OKELLY.

Elle vit, et vous et moi nous sommes tous en proie à la mort.

MORTIMER.

Elle vit!

OKELLY.

Le coup a porté à faux, a percé son manteau, et Talbot a désarmé l'assassin.

MORTIMER.

Elle vit!

OKELLY.

Oui, pour nous perdre tous; venez, le parc est déjà entouré.

MORTIMER.

Et qui a fait ce coup insensé?

OKELLY.

C'est ce barnabite de Toulon que vous avez vu assis dans la chapelle et qui semblait si profondément pensif, quand le prêtre a parlé de l'anathème que le pape a lancé avec malédiction sur la Reine. Il voulait saisir l'occasion la plus prompte et la plus prochaine pour délivrer, par un coup audacieux, l'église du Seigneur et gagner la couronne du martyre; il n'a confié son dessein qu'au prêtre, et il l'a exécuté sur la route de Londres.

MORTIMER, après un moment de silence.

Ah! malheureuse! un destin cruel et impitoyable te poursuit. Maintenant, oui maintenant il faut que tu périsses. Ce qui devait faire ton salut fait ta perte.

O'KELLY.

Dites, où dirigez-vous votre fuite? Je vais me cacher dans les forêts de l'Écosse.

MORTIMER.

Fuyez, Dieu protége votre retraite. Moi, je demeure, j'essaierai encore de la délivrer, et si je ne le puis, je mourrai sur son cercueil.

(Ils s'en vont par deux côtés différens.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le comte de L'AUBESPINE, KENT et LEICESTER.

L'AUBESPINE.

Comment va sa majesté? Milords, vous me voyez encore tout troublé de terreur. Comment cela est-il arrivé? Comment, au milieu d'un peuple si fidèle..?

LEICESTER.

Ce n'est point de ce peuple qu'est parti le coup; le coupable est un sujet de votre roi, un Français.

L'AUBESPINE.

Quelque furieux assurément.

KENT.

C'est un papiste, comte.

SCÈNE II.

Les précédens ; BURLEIGH entre en parlant à DAVISON.

BURLEIGH.

Qu'on rédige sur-le-champ l'ordre de l'exécution et qu'il soit revêtu du sceau ; quand il sera prêt, il sera présenté à la signature de la Reine. Allez, il n'y a pas de temps à perdre.

DAVISON.

Cela sera fait.

(Il sort.)

L'AUBESPINE, allant à la rencontre de Burleigh.

Milord, je partage d'un cœur sincère la joie si juste de toute l'Angleterre ; grâces soient rendues au ciel qui a préservé du coup de l'assassin la tête de la Reine.

BURLEIGH.

Grâces lui soient rendues, pour avoir confondu la scélératesse de nos ennemis.

L'AUBESPINE.

Puisse Dieu maudire les auteurs de cet exécrable attentat.

BURLEIGH.

Leurs auteurs et leurs indignes instigateurs.

L'AUBESPINE, à Kent.

Quand il plaira à votre seigneurie, milord maréchal, de m'introduire chez sa majesté, je mettrai à

L'AUBESPINE.

Je pars, j'abandonne ce royaume, où le droit des gens est foulé aux pieds, où l'on se joue des traités. Cependant, mon maître en tirera une sanglante vengeance.

BURLEIGH.

Qu'il vienne la demander.

(Kent et l'Aubespine sortent.)

SCÈNE III.

LEICESTER, BURLEIGH.

LEICESTER.

Ainsi vous-même brisez l'alliance que vous aviez conclue sans nécessité avec tant d'empressement. L'Angleterre vous a peu d'obligation, et vous auriez pu vous épargner de la peine.

BURLEIGH.

Mon dessein était bon. Dieu en a ordonné autrement. Heureux ceux qui n'ont pas de plus grands reproches à se faire!

LEICESTER.

On reconnaît Cecil à son maintien ténébreux quand il est à la poursuite de quelque crime d'état. — Maintenant, milord, voici un heureux moment pour vous; un grand crime vient d'éclater et ses auteurs sont encore enveloppés dans le mystère. Un tribunal d'inquisition va s'ouvrir; des paroles et les regards vont être pesés dans la balance, et les pensées elles-mêmes seront soumises au jugement.

Vous voici tout-puissant dans l'état, l'Atlas de l'Angleterre, vous soutenez tout le poids du royaume.

BURLEIGH.

Je vous reconnais pour mon maître, milord; votre éloquence a remporté une victoire telle que je n'en ai jamais obtenu.

LEICESTER.

Que voulez-vous dire, milord?

BURLEIGH.

N'est-ce pas vous qui, à mon insu, avez attiré la Reine au château de Fotheringay?

LEICESTER.

A votre insu! quand ai-je été contraint de vous cacher mes actions?

BURLEIGH.

Comment, vous avez conduit la Reine à Fotheringay? Mais non, vous n'y avez pas conduit la Reine; c'est la Reine qui a eu la complaisance de vous y amener.

LEICESTER.

Qu'entendez-vous par-là, milord?

BURLEIGH.

Le noble personnage que vous avez fait là jouer à la Reine! quel triomphe éclatant vous avez su lui préparer, à elle, qui se confiait à vous sans méfiance! Pauvre princesse, comme on s'est effrontément joué de toi, comme on t'a livrée sans pitié! Voilà donc pourquoi vous avez soudainement tant parlé de magnanimité, de clémence dans le conseil d'état; voilà pourquoi Marie était une ennemie si faible et

si méprisable, que ce n'était pas la peine de se souiller de son sang. Un plan habile, adroitement conçu! mais le trait était si finement aiguisé, que la pointe s'est brisée.

LEICESTER.

Misérable! suivez-moi sur-le-champ; venez au pied du trône, devant la Reine, me rendre raison de ceci.

BURLEIGH.

Vous m'y trouverez; et tâchez, milord, à ne point manquer d'éloquence, quand vous y paraîtrez.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LEICESTER seul, puis MORTIMER.

LEICESTER.

Je suis découvert, on m'a pénétré! Comment ce malheureux a-t-il découvert ma trace? Malheur à moi s'il a des preuves! Si la Reine apprend qu'il existait des intelligences entre Marie et moi, Dieu! combien je lui paraîtrais coupable, combien sembleraient artificieux et perfides mes conseils et mes efforts pour la conduire à Fotheringay! elle se verrait cruellement jouée par moi et trahie pour une odieuse ennemie. Oh! jamais, jamais elle ne pourrait me le pardonner; tout lui paraîtrait concerté d'avance, et la tournure amère qu'a prise l'entrevue et le triomphe de sa rivale, et ses outrages orgueilleux... Et même ce terrible et affreux assassinat qu'un destin sanglant et inattendu a mêlé dans tout ceci,

c'est moi qui l'aurai provoqué. Je ne vois pas de salut, je n'en vois aucun. Mais qui vient ici?

MORTIMER arrive avec une vive inquiétude et regarde avec crainte autour de lui.

Comte Leicester, est-ce vous? sommes-nous sans témoins?

LEICESTER.

Malheureux, retirez-vous! que cherchez-vous ici?

MORTIMER.

On est sur nos traces, sur les vôtres aussi. Songez à vous.

LEICESTER.

Retirez-vous! retirez-vous!

MORTIMER.

On sait que le mystérieux rassemblement a eu lieu chez le comte de l'Aubespine.

LEICESTER.

Que m'importe?

MORTIMER.

Que le meurtrier s'y est trouvé.

LEICESTER.

C'est votre affaire. Malheureux, comment osez-vous me mêler à votre sanglant attentat? Tâchez vous-même de vous tirer de votre mauvaise situation.

MORTIMER.

Écoutez-moi seulement.

LEICESTER dans un vif transport.

Fuyez aux enfers! Pourquoi vous attachez-vous à mes pas comme un mauvais esprit? Je ne vous con-

nais point; je n'ai rien de commun avec des assassins.

MORTIMER.

Vous ne voulez point m'entendre? J'étais venu vous avertir que vos démarches sont aussi découvertes.

LEICESTER.

Ah!

MORTIMER.

Le grand trésorier est allé à Fotheringay aussitôt après cette malheureuse tentative. La chambre de la reine a été sévèrement fouillée, et l'on y a trouvé....

LEICESTER.

Quoi?

MORTIMER.

Une lettre commencée de la reine à vous.

LEICESTER.

L'infortunée!

MORTIMER.

Où elle vous demande de tenir votre parole, vous renouvelle la promesse de sa main, rappelle le don du portrait.

LEICESTER.

Mort et damnation!

MORTIMER.

Lord Burleigh a la lettre.

LEICESTER.

Je suis perdu!

(Il se promène çà et là avec désespoir, pendant que Mortimer lui parle.)

MORTIMER.

Saisissez le moment, prévenez le coup; sauvez-

vous, sauvez-la; dites-vous innocent, jurez que vous l'êtes, détournez le plus grand danger. Moi-même je ne puis plus rien faire; mes compagnons sont dispersés de tous côtés, notre conjuration est dissoute; je cours en Écosse pour y rassembler de nouveaux amis. Pour vous, maintenant, essayez ce que pourra faire votre crédit, l'assurance de votre maintien.

LEICESTER s'arrête, puis avec une inspiration soudaine.

C'est ce que je veux faire. (*Il va à la porte, l'ouvre et crie.*) Holà, gardes! (*A un officier qui entre avec des gens armés.*) Assurez-vous de ce criminel d'état, et gardez-le bien. Le plus infâme complot vient d'être découvert, et je vais moi-même en porter la nouvelle à la Reine.

MORTIMER, demeure d'abord immobile d'étonnement; bientôt il se remet et lance à Leicester un regard du plus profond mépris.

Ah, infâme! Mais je le mérite : qui a pu faire que je me confiasse à ce misérable? Il m'écrase, me foule aux pieds, et fait de ma ruine l'instrument de son salut! Va, sauve-toi, ma bouche restera fermée: je ne veux pas t'entraîner dans ma perte. Même dans la mort, je ne veux rien avoir de commun avec toi; garde la vie, c'est l'unique bien des méchans. (*A l'officier qui s'avance pour le saisir.*) Que veux-tu, lâche esclave de la tyrannie? je te méprise; je suis libre.

(Il tire un poignard.)

L'OFFICIER.

Il est armé; arrachez-lui son poignard.

(Les soldats l'entourent; il se dégage de leurs mains.)

MORTIMER.

Dans ce dernier moment je veux ouvrir mon cœur et parler sans contrainte. Ruine et malédiction sur vous, qui avez trahi Dieu et votre véritable reine; qui avez trahi Marie, de même que vous aviez abandonné sa céleste patronne, qui vous êtes vendus à une reine illégitime!

L'OFFICIER.

Entendez-vous ses blasphèmes? Saisissez-le.

MORTIMER.

Reine adorée, si je n'ai pu te délivrer, du moins je vais te donner un exemple de courage! Mère de Dieu, céleste Marie, prie pour moi, et appelle-moi à toi dans les cieux!

(Il se frappe de son poignard, et tombe dans les bras des gardes.)

SCÈNE V.

Le théâtre représente l'appartement de la Reine.

ÉLISABETH une lettre à la main, BURLEIGH.

ÉLISABETH.

Me conduire là! m'exposer à un tel affront! Le traître! m amener en triomphe devant son amante! O Burleigh, jamais une femme ne fut ainsi trahie!

BURLEIGH.

Je ne puis concevoir par quel charme, par quel pouvoir il a su tellement égarer la prudence de ma souveraine.

ÉLISABETH.

J'en meurs de honte. Combien il devait se railler de ma faiblesse! Je croyais qu'elle serait humiliée, et c'est moi qui ai été l'objet de ses outrages.

BURLEIGH.

Vous voyez maintenant combien mes conseils étaient sincères.

ÉLISABETH.

Ah! je suis durement punie de m'être écartée de vos sages avis. Et comment ne l'aurais-je pas cru? Pouvais-je soupçonner un piége dans les sermens du plus fidèle amour? A qui puis-je me fier s'il m'a trahie? lui que j'ai fait grand, parmi les grands de ma cour! lui qui toujours a été le plus près de mon cœur! lui que j'ai comme autorisé à agir dans ce palais en maître, en roi!

BURLEIGH.

Et dans le même temps il vous trahissait pour cette perfide reine d'Écosse.

ÉLISABETH.

Oh! elle le payera de son sang! Dites, la sentence est-elle rédigée?

BURLEIGH.

Elle est prête ainsi que vous l'avez ordonné.

ÉLISABETH.

Qu'elle meure! qu'il la voie périr et périsse après elle. Je l'ai chassé de mon cœur. Je ne sens plus d'amour et ne respire que la vengeance. Que sa chute soit aussi honteuse et aussi profonde que son élévation avait été grande. Qu'il soit un monument

de ma sévérité, comme il a été un exemple de ma faiblesse. Qu'on le conduise à la Tour, je vais désigner des pairs pour le juger; qu'il soit livré à toute la rigueur des lois.

BURLEIGH.

Il s'introduira près de vous, il se justifiera.

ÉLISABETH.

Comment peut-il se justifier? La lettre ne le convaincra-t-elle pas? Ah! son crime est plus clair que le jour.

BURLEIGH.

Mais vous avez tant de douceur et d'indulgence; son aspect, le pouvoir de sa présence....

ÉLISABETH.

Je ne veux pas le voir. Jamais, jamais. Avez-vous donné l'ordre de ne le point recevoir, s'il vient.

BURLEIGH.

Cela est ainsi ordonné.

UN PAGE entre.

Milord Leicester.

ÉLISABETH.

Le traître.... Je ne veux pas le voir; dites que je ne veux pas le voir.

LE PAGE.

Je n'oserai point dire cela à milord; il ne voudrait pas me croire.

ÉLISABETH.

Ainsi je l'ai élevé si haut que mes serviteurs tremblent plus devant lui que devant moi.

BURLEIGH, au page.

La Reine lui défend d'approcher.

(Le Page sort en montrant de l'hésitation.)

ÉLISABETH, après un instant de silence.

Si cependant il était possible.... S'il pouvait se justifier.... Dites ne pourrait-ce pas être un piége que me tend Marie pour me priver de mon plus fidèle ami; elle a tant de ruse et de perversité. Si elle n'avait écrit cette lettre que pour répandre dans mon cœur un soupçon empoisonné, et pour précipiter dans le malheur Leicester qu'elle hait.

BURLEIGH.

Mais, madame, songez....

SCÈNE VI.

Les précédens; LEICESTER.

LEICESTER ouvre la porte avec violence, et entre d'un air audacieux.

Je veux voir l'insolent qui m'interdit l'appartement de la Reine.

ÉLISABETH.

Téméraire!...

LEICESTER.

N'être point reçu! Quand elle est visible pour un Burleigh, elle l'est aussi pour moi.

BURLEIGH.

Vous êtes bien audacieux, milord, d'entrer de force ici malgré la défense.

LEICESTER.

Et vous, bien hardi de prendre la parole ici. La défense! Eh quoi! est-il quelqu'un dans cette cour de la bouche duquel le comte de Leicester ait à re-

cevoir une permission ou une défense. (*Il s'approche humblement d'Élisabeth.*) Je veux recevoir de la propre bouche de ma souveraine....

ÉLISABETH, sans le regarder.

Fuyez de mes yeux, indigne!

LEICESTER.

Ce n'est pas mon aimable souveraine, mais ce lord, mon ennemi, que je reconnais dans ces dures paroles..... Je m'adresse à ma reine chérie. Vous avez prêté l'oreille à ses discours; je réclame le même droit.

ÉLISABETH.

Parlez, infâme.... Ajoutez encore à votre crime, niez-le.

LEICESTER.

Éloignez d'abord cet importun.... Sortez, milord : ce dont je veux entretenir la reine doit être sans témoin, allez.

ÉLISABETH, à Burleigh.

Demeurez, je vous l'ordonne.

LEICESTER.

Doit-il y avoir un tiers entre vous et moi.... J'ai à m'entretenir avec ma souveraine adorée.... Je réclame les droits de ma place, ce sont des droits sacrés, et j'exige encore que milord s'éloigne.

ÉLISABETH.

Il vous sied bien de tenir cet orgueilleux langage!

LEICESTER.

Oui, ce langage sied à l'heureux mortel à qui vous avez donné le sublime privilége de votre faveur,

que vous avez élevé au-dessus de ce lord, et au-dessus de tous. Votre cœur m'a conféré ce rang illustre; et ce que votre amour m'a donné, je jure que je saurai le conserver aux dépens de la vie.... Qu'il sorte, et il ne sera besoin que de deux instans pour que je me fasse entendre de vous.

ÉLISABETH.

Vous espérez en vain me séduire par votre adresse.

LEICESTER.

Cet orateur aura pu vous séduire, mais moi je ne veux parler qu'à votre cœur. Et ce que j'ai osé, me confiant en votre faveur, je ne veux le justifier que devant votre cœur.... Je ne reconnais d'autre tribunal pour me juger, que votre sentiment.

ÉLISABETH.

Indigne! et c'est ce sentiment même qui vous rend plus coupable.... Montrez-lui la lettre, milord.

BURLEIGH.

La voici.

LEICESTER parcourt la lettre sans changer de maintien.

C'est l'écriture de lady Stuart.

ÉLISABETH.

Lisez, et soyez confondu.

LEICESTER tranquillement, après avoir lu.

L'apparence est contre moi. J'ose espérer toutefois que je ne serai pas jugé d'après l'apparence.

ÉLISABETH.

Pouvez-vous nier que vous ayez eu un commerce secret avec lady Stuart, que vous ayez reçu son portrait, que vous ayez travaillé à la délivrer?

LEICESTER.

Il me serait facile, si je me sentais coupable de récuser le témoignage d'une ennemie; mais comme je n'ai rien à me reprocher, je confesse qu'elle n'a rien écrit que de vrai.

ÉLISABETH.

Ainsi donc, malheureux....

BURLEIGH.

Sa propre bouche le condamne.

ÉLISABETH.

Sortez de ma vue, traître.... Qu'on le conduise à la Tour.

LEICESTER.

Je ne suis point un traître. J'ai eu tort de vous faire un secret de mes démarches; mais mon dessein était pur. Je voulais pénétrer votre ennemie et la perdre.

ÉLISABETH.

Misérable défaite!

BURLEIGH.

Quoi, milord, vous croyez....

LEICESTER.

J'ai joué un jeu hasardeux, je le sais; et le comte de Leicester pouvait seul dans cette cour risquer une telle chose : la haine que je porte à lady Stuart est assez connue. Le rang dont je suis revêtu, la confiance dont m'honore la Reine ne pouvaient laisser aucun doute sur la fidélité de mes sentimens; l'homme que dans votre faveur vous avez distingué de tous, pouvait bien s'acquitter de son devoir d'une manière plus particulière et plus audacieuse.

BURLEIGH.

Mais si votre dessein était bon, pourquoi gardiez-vous le silence?

LEICESTER.

Milord, vous avez coutume de pérorer avant d'agir : vous êtes la trompette de vos actions, c'est là votre méthode; la mienne est d'agir avant de parler.

BURLEIGH.

Vous ne parlez maintenant que parce que vous y êtes contraint.

LEICESTER le mesure d'un regard orgueilleux et méprisant.

Et vous, vantez-vous d'avoir merveilleusement conduit une si grande affaire, d'avoir sauvé la reine, d'avoir démasqué la trahison! Rien n'échappe à votre œil pénétrant, croyez-vous? Quelle pauvre vanité! En dépit de votre sagacité, Marie était cependant libre aujourd'hui, si je ne l'eusse empêché.

BURLEIGH.

Vous auriez....

LEICESTER.

Oui, milord, la Reine s'est confiée à Mortimer; elle lui a ouvert son âme; elle est allée jusqu'à lui donner des ordres sanglans contre Marie, après que Paulet eut refusé avec horreur de se charger d'une telle commission. Dites, cela n'est-il pas ainsi?

(La reine et Burleigh se regardent avec surprise.)

BURLEIGH.

Comment cela est-il venu à votre connaissance?

LEICESTER.

Cela n'est-il pas ainsi? Eh bien, milord, où

étaient donc vos regards pénétrans, pour n'avoir pas vu que ce Mortimer vous trahissait? qu'il était un papiste fanatique, un instrument des Guises, une créature de lady Stuart, un enthousiaste audacieux venu pour la délivrer et assassiner la Reine?

ÉLISABETH, avec un extrême étonnement.

Quoi! Mortimer?

LEICESTER.

C'est par lui que Marie entretenait commerce avec moi, et c'est ainsi que j'ai appris à le connaître. Elle devait être aujourd'hui arrachée de sa prison; c'est ce que je viens d'apprendre à l'instant de la bouche de Mortimer. Je l'ai fait sur-le-champ arrêter; et dans le désespoir de voir son entreprise inutile et d'être démasqué, il s'est donné la mort.

ÉLISABETH.

Ah! j'ai été indignement trompée. Ce Mortimer...

BURLEIGH.

Et cela vient d'arriver maintenant, depuis que je vous ai quitté?

LEICESTER.

Il est fâcheux pour moi qu'il ait ainsi terminé son sort; s'il vivait, son témoignage me justifierait pleinement, et dissiperait tous les doutes. Je l'aurais livré à la main de la justice, et un jugement rendu dans toute la rigueur des formes aurait attesté et scellé mon innocence aux yeux de tout le monde.

BURLEIGH.

Il s'est tué, dites-vous, lui-même; et ce n'est pas vous...

LEICESTER.

Infâme soupçon! On peut entendre les gardes à qui je l'avais remis. (*Il va à la porte et appelle; l'officier des gardes entre.*) Rendez compte à sa majesté de ce qui vient de se passer au sujet de Mortimer.

L'OFFICIER.

J'étais à mon poste dans la salle des gardes, lorsque milord a ouvert tout à coup la porte, et m'a ordonné de m'assurer du chevalier Mortimer comme d'un criminel d'état. Nous l'avons vu sur-le-champ entrer en fureur; et, se répandant en imprécations contre la Reine, tirer un poignard, et, sans que nous ayons pu l'arrêter, se percer le cœur.

LEICESTER.

C'est assez. Vous pouvez vous retirer, la Reine est satisfaite.

(L'officier sort.)

ÉLISABETH.

Ah! quel abîme d'horreur!

LEICESTER.

Maintenant, Reine, qui vous a sauvée? est-ce milord Burleigh? Connaissait-il les dangers qui vous environnaient? est-ce lui qui les a écartés? Votre fidèle Leicester veillait sur vous comme votre bon génie.

BURLEIGH.

Comte, ce Mortimer est mort bien à propos pour vous.

ÉLISABETH.

J'ignore ce que je dois penser; je crois vos dis-

cours, puis je ne les crois plus; je pense que vous êtes innocent, puis j'en doute. Ah! odieuse, qui me cause tous ces tourmens!

LEICESTER.

Il faut qu'elle périsse; moi-même maintenant j'opine pour sa mort. Je vous avais conseillé de laisser la sentence sans exécution, jusqu'au moment où un nouveau bras se lèverait pour sa défense. Cela est ainsi arrivé, et j'insiste pour que la sentence soit accomplie sans délai.

BURLEIGH.

Vous le conseillez ainsi, vous?

LEICESTER.

Bien qu'il m'en coûte d'en venir à de telles extrémités, je vois maintenant et je pense que le salut de la Reine exige ce sanglant sacrifice. Ainsi je propose que l'ordre de l'exécution soit donné sur-le-champ.

BURLEIGH, à la reine.

Puisque milord montre une opinion si ferme et si fidèle, je propose que l'exécution de la sentence soit confiée à ses soins.

LEICESTER.

A moi?

BURLEIGH.

A vous. Vous n'avez pas de plus sûr moyen de dissiper les soupçons qui pèsent encore sur vous; vous avez été accusé d'aimer Marie, vous présiderez à son supplice.

ÉLISABETH, regardant fixement Leicester.

Le conseil est sage; qu'il en soit ainsi, cela est arrêté.

LEICESTER.

Bien que l'élévation de mon rang dût m'affranchir de cette cruelle commission, qui de toute façon conviendrait mieux à un Burleigh; bien que celui qui a l'avantage d'être placé si près de la Reine ne dût pas être un instrument de rigueur; cependant, pour marquer mon zèle et satisfaire la Reine, je dérogerai aux priviléges de ma dignité, et j'accepterai cet odieux devoir.

ÉLISABETH.

Lord Burleigh le partagera avec vous. (*A Burleigh.*) Prenez soin que l'ordre soit prêt sur-le-champ.

(Burleigh sort. On entend du tumulte au dehors.)

SCÈNE VII.

ÉLISABETH, LEICESTER et KENT.

ÉLISABETH.

Qu'est-ce, mylord Kent, quel mouvement trouble la ville? qu'y a-t-il?

KENT.

Reine, c'est le peuple qui entoure le palais et demande instamment à vous voir.

ÉLISABETH.

Que veut mon peuple?

KENT.

La terreur est répandue dans Londres; on croit

votre vie menacée, on dit que des meurtriers envoyés par le pape sont répandus partout, que les catholiques sont conjurés pour arracher, à force ouverte, lady Stuart de sa prison et la proclamer reine. Le peuple croit ces bruits et se soulève; et l'on ne pourrait le calmer qu'en faisant tomber aujourd'hui la tête de lady Stuart.

ÉLISABETH.

Quoi! l'on voudrait me contraindre?

KENT.

Ils sont résolus à ne point se retirer que vous n'ayez signé la sentence.

SCÈNE VIII.

Les précédens; BURLEIGH, DAVISON un papier à la main.

ÉLISABETH.

Qu'apportez-vous, Davison?

DAVISON s'approche gravement.

Reine, ce que vous avez demandé.

ÉLISABETH.

Qu'est-ce? (*Elle veut prendre le papier, tressaille et recule.*) O Dieu!

BURLEIGH.

Obéissez à la voix du peuple, c'est la voix de Dieu.

ÉLISABETH, irrésolue et combattue.

Ah! milords, qui me dira si j'entends en effet la voix de tout mon peuple, la voix de l'univers?

Hélas! si j'obéis maintenant au désir de cette populace, je crains que bientôt elle ne fasse entendre un tout autre langage, et que ceux-mêmes qui me poussent avec violence à cette résolution, ne me blâment sévèrement dès qu'elle sera accomplie.

SCÈNE IX.

Les précédens; TALBOT.

TALBOT entre avec agitation.

On veut vous contraindre, reine; soyez ferme, soyez inébranlable. (*Il aperçoit Davison qui tient la sentence.*) Ou bien en est-ce fait? Cela est-il réel? J'aperçois dans cette main un écrit funeste qui ne devrait pas en ce moment être mis sous les yeux de la Reine.

ÉLISABETH.

Noble Schrewsbury, on me contraint.

TALBOT.

Et qui peut vous contraindre? Vous êtes souveraine; c'est ici le moment de montrer votre puissance. Imposez silence à ces voix séditieuses qui osent vous prescrire une opinion et commander à votre volonté royale. La terreur, une rage aveugle agitent ce peuple; vous-même êtes hors de vous, cruellement offensée, en proie aux faiblesses de l'humanité, vous ne pouvez maintenant porter un jugement.

BURLEIGH.

Tout est jugé depuis long-temps. Il ne s'agit pas de prononcer une sentence, mais de l'exécuter.

KENT, qui s'était éloigné lorsque Talbot est entré, revient.

La sédition s'accroît : on ne pourra plus longtemps contenir le peuple.

ÉLISABETH, à Talbot.

Vous voyez si l'on me presse.

TALBOT.

Je vous demande seulement un délai. Ce trait de plume privera votre vie de la paix et du bonheur. Vous y avez réfléchi pendant de longues années; voulez-vous donc vous décider en un instant, au milieu de l'orage. Seulement un court délai : rappelez vos esprits, attendez un moment plus calme.

BURLEIGH, vivement

Attendez, hésitez, différez jusqu'à ce que le royaume soit embrasé, jusqu'à ce que votre ennemie ait enfin réussi à accomplir ses desseins homicides! Trois fois Dieu a éloigné de vous le poignard : aujourd'hui encore, il s'est approché de votre sein; espérer encore un miracle, c'est vouloir tenter la Providence.

TALBOT.

Le Dieu qui quatre fois de sa main miraculeuse vous a préservée, qui aujourd'hui a donné au bras débile d'un vieillard la force d'arrêter un furieux, ce Dieu mérite qu'on mette sa confiance en lui. Ce n'est pas la voix de la justice que je veux faire entendre, ce n'est pas le moment; au milieu de ce trouble elle ne serait point écoutée. Je vous dirai une seule chose. Vous craignez maintenant Marie pendant qu'elle est vivante : ce n'est pas vivante que vous

avez à la redouter; tremblez devant elle quand elle ne sera plus, quand sa tête sera tombée. Elle se relèvera de son tombeau comme une déesse de discorde, elle parcourra vôtre royaume comme le fantôme de la vengeance, et elle détournera de vous le cœur de vos peuples. Maintenant l'Anglais la craint et la déteste : il voudra la venger quand elle aura péri; il ne verra plus dans celle qu'il pleurera l'ennemie de la religion, mais la fille de ses rois, mais la victime de la haine et de l'envie. Bientôt vous pourrez éprouver ce changement. Après cette sanglante exécution traversez Londres, montrez-vous à ce peuple, qui jadis se pressait avec allégresse autour de vous, vous verrez alors un autre peuple, une autre Angleterre. Vous ne marcherez plus environnée de la divine justice qui vous avait enchaîné tous les cœurs; la terreur, seule compagne de la tyrannie, marchera devant vous, et rendra déserts les chemins où vous passerez; car vous aurez fait le dernier, le plus terrible pas, et nulle tête ne sera en sûreté, quand cette tête sacrée sera tombée.

ÉLISABETH.

Hélas, Schrewsbury! vous m'avez aujourd'hui sauvé la vie; vous avez détourné de moi le poignard de l'assassin. Pourquoi avez-vous arrêté le coup? toute incertitude serait finie, il n'y aurait plus de combats à livrer; et, pure de tout reproche, je reposerais tranquillement dans le tombeau. Ah! certes, je suis lasse de la vie et de la royauté; et s'il faut qu'une des deux reines succombe pour que l'autre vive, et je sais bien que cela ne peut être autrement,

ne puis-je donc être celle qui cède la place? Mon peuple peut choisir, je lui remets sa souveraineté. Dieu m'est témoin que ce n'est pas pour moi, mais pour le bien de mon peuple que j'ai vécu. S'il espère devoir à cette séduisante Marie des jours heureux et prolongés, car elle est la plus jeune, je descendrai volontiers du trône; j'irai retrouver cette tranquille solitude de Woodstock, où j'ai passé mon innocente jeunesse; où, loin des frivoles grandeurs de la terre, je trouvais en mon âme toute ma grandeur. Je ne suis point née pour être souveraine : le souverain doit avoir une âme ferme, et mon cœur est faible. J'ai gouverné heureusement cette île pendant long-temps, parce que je n'avais que des bienfaits à répandre. Pour la première fois il faut que je remplisse un devoir de rigueur, et je sens toute ma faiblesse.

BURLEIGH.

Au nom du ciel! quand il me faut entendre des paroles si peu royales sortir de la bouche de la Reine, je trahirais mon devoir, je trahirais ma patrie, si je gardais plus long-temps le silence. Vous dites que vous aimez votre peuple plus que vous-même; c'est maintenant qu'il faut le prouver. Vous ne devez pas chercher le repos pour vous en livrant le royaume aux tempêtes; songez à la religion. Faut-il voir revenir avec Marie l'antique superstition? Les moines doivent-ils encore revenir régner ici? Un légat, parti de Rome, doit-il encore fermer nos églises, détrôner nos rois? Je vous rends comptable du salut de vos sujets; d'après ce que vous déciderez maintenant, ils sont ou sauvés ou perdus. Ce n'est

pas ici le moment de montrer une pitié de femme; le bien du peuple est votre suprême devoir. Schrewsbury a sauvé votre vie; moi, je veux faire plus, je veux sauver l'Angleterre.

ÉLISABETH.

Qu'on me laisse à moi-même. Dans cette grande affaire il ne peut me venir des hommes ni conseils, ni consolations. J'en réfère au suprême juge; ce qu'il m'inspirera, je le ferai. Éloignez-vous, milords. (*A Davison.*) Vous, Davison, demeurez près d'ici.

(Les lords se retirent. Talbot seul demeure un instant de plus devant la Reine, et la regarde d'un air expressif; puis il s'éloigne lentement en laissant voir une profonde affliction.)

SCÈNE X.

ÉLISABETH seule.

Ah! tyrannie des volontés du peuple, honteux esclavage! Combien je suis lasse de flatter cette idole, que dans mon cœur je méprise! Quand pourrai-je librement régner sur ce trône? il me faut respecter l'opinion, courtiser l'estime du vulgaire; il me faut agir au gré de cette populace qui se paie de vaines comédies. Ah! ce n'est pas être roi qu'être forcé de complaire au monde entier; celui-là seul règne qui n'est point obligé d'obtenir le suffrage des hommes.

Parce que j'ai pratiqué la justice, parce que j'ai toute ma vie détesté l'arbitraire, je me suis lié les mains, et je ne puis en venir à une première et inévitable violence; l'exemple que moi-même j'ai donné me condamne. Si j'avais régné tyranni-

quement comme l'espagnole Marie, qui m'a précédée sur le trône, je pourrais aujourd'hui verser un sang royal sans encourir de blâme. Cependant est-ce de mon propre choix que j'ai toujours ainsi respecté la justice? La nécessité toute-puissante qui dompte les libres volontés des rois, la nécessité m'a prescrit la vertu.

La seule faveur du peuple me maintient sur un trône contesté et de toutes parts entouré d'ennemis; toutes les puissances du continent s'efforcent de m'anéantir. Le pape implacable lance de Rome l'anathème sur ma tête; la France veut me trahir sous des apparences de fraternité et d'alliance; les Espagnols plus ouvertement se préparent à me faire avec fureur une guerre d'extermination. Ainsi j'ai à combattre contre tout l'univers, moi, faible femme; il faut que par une vertu sublime je cache la faiblesse de mes droits, et la tache dont mon propre père a flétri ma naissance. Mais mes efforts sont vains; la haine de mes ennemis en réveille sans cesse le souvenir, et me présente cette Marie comme un fantôme éternellement menaçant.

Oui, il faut que cette crainte finisse; il faut que sa tête tombe. Je veux obtenir la paix. Elle est la furie qui trouble ma vie; c'est un esprit que le destin a déchaîné contre moi pour m'obséder. Je ne forme pas une espérance, je ne promets pas une joie que ce serpent infernal ne se présente sur mon passage. Elle m'enlève mon amant, elle me fait perdre mon époux; tous les malheurs qui m'ont frappée portent le nom de Marie. Qu'elle soit retranchée du nombre des vivans, alors je suis libre

comme l'air sur la montagne. (*Elle se tait un moment.*) Avec quel dédain elle m'a regardée; il semblait que son regard dût me terrasser. Impuissante! j'ai de plus fortes armes; elles portent la mort, et c'en est fait de toi. (*Elle marche d'un pas rapide vers la table et prend la plume.*) Je suis le fruit de l'adultère; malheureuse, je ne le suis que parce que tu vis, que parce que tu respires; dès que je t'aurai anéantie, tous les doutes sur ma royale naissance seront anéantis; dès que l'Angleterre n'aura plus un autre choix à faire, alors je suis la fille légitime du lit de l'hyménée.

(Elle signe avec un mouvement rapide et ferme, puis elle laisse tomber la plume et recule comme épouvantée. Après un instant, elle sonne.)

SCÈNE XI.

ÉLISABETH, DAVISON.

ÉLISABETH.

Où sont les autres lords?

DAVISON.

Ils sont allés calmer le peuple déchaîné; le tumulte s'est en un instant apaisé dès que le comte Schrewsbury s'est montré : « C'est lui, se sont écriées » cent voix, c'est lui qui a sauvé la Reine, écoutons-» le, il est le plus digne homme de l'Angleterre. » Alors le noble Talbot a commencé à reprocher au peuple, par de douces paroles, sa conduite séditieuse; et il a parlé avec tant de force et de persuasion, que tout s'est calmé et que la foule s'est tranquillement dispersée.

ÉLISABETH.

Ah! peuple variable que le moindre vent fait changer! Malheur à celui qui s'appuie sur ce roseau! C'est assez, sir Davison, vous pouvez maintenant vous retirer (*il se retire vers la porte*); et cet écrit, reprenez-le, je le mets entre vos mains.

DAVISON jette un regard sur le papier, et semble effrayé.

Reine, vous avez signé votre nom?

ÉLISABETH.

Je devais signer; je l'ai fait. Cela ne décide point encore. Une signature n'est pas la mort.

DAVISON.

Votre nom, Reine, au bas de cet écrit, décide tout. C'est le coup mortel. C'est un trait de la foudre, un trait inévitable. Cet écrit ordonne aux commissaires et au shérif de se transporter sur-le-champ au château de Fotheringay, auprès de la reine d'Écosse, de lui annoncer sa mort, et de la faire exécuter demain avant la pointe du jour. Il n'y a aucun délai, et si cet ordre sort de mes mains, elle a vécu.

ÉLISABETH.

Il est vrai, sir Davison, Dieu remet en vos faibles mains une grande et importante décision. Suppliez-le de vous éclairer de sa sagesse. Je vous laisse; acquittez-vous de votre devoir.

(Elle veut sortir.)

DAVISON se place devant elle.

Non, Reine, vous ne me laisserez pas avant d'avoir manifesté votre volonté; il ne me faut point ici

d'autre sagesse que de suivre littéralement vos commandemens. Vous laissez cet ordre entre mes mains; est-ce pour que j'en procure la prompte exécution?

ÉLISABETH.

Je m'en remets à votre prudence.

DAVISON, avec frayeur et empressement.

Non pas à ma prudence; Dieu m'en préserve. Obéir est toute ma prudence. Rien en ceci ne doit demeurer à la décision de votre serviteur; la moindre erreur serait un régicide, amènerait un malheur horrible, irréparable. Permettez que, dans cette grande affaire, je sois seulement votre instrument aveugle et sans volonté. Exprimez clairement votre volonté; que doit-on faire de cet ordre sanglant?

ÉLISABETH.

Il s'explique assez de lui-même.

DAVISON.

Ainsi, vous voulez qu'il soit exécuté sur-le-champ?

ÉLISABETH.

Je ne dis point cela, et je tremble à le penser.

DAVISON.

Ou bien, dois-je encore le tenir secret?

ÉLISABETH, précipitamment.

A vos risques et périls? Vous répondez des suites.

DAVISON.

Moi, grand Dieu! Parlez, Reine, que voulez-vous?

ÉLISABETH, avec impatience.

Je veux qu'il ne soit plus question de cette malheureuse affaire; je veux enfin qu'elle ne trouble plus mon repos.

DAVISON.

Il ne vous coûtera qu'un seul mot. Ah! parlez, ordonnez, que faut-il faire de cet ordre?

ÉLISABETH.

Je vous l'ai dit. Ne me persécutez pas davantage.

DAVISON.

Vous, me l'avoir dit! Non, vous ne m'avez rien dit. Je supplie votre majesté de vouloir bien songer....

ÉLISABETH, frappant du pied.

Quelle contrainte!

DAVISON.

Ayez quelque indulgence pour moi. J'occupe depuis peu de mois cette charge; je ne connais pas le langage de la cour et des rois. J'ai vécu dans des mœurs simples et franches. Supportez patiemment votre serviteur; daignez lui dire une parole qui l'éclaircisse, qui lui apprenne son devoir. (*Il s'approche d'elle d'un air suppliant; elle lui tourne le dos; il laisse voir son désespoir, puis parlant d'un ton plus ferme:*) Reprenez cet écrit. Reprenez-le, il me semble que je porte dans mes mains un feu dévorant. Ne me choisissez pas pour vous servir dans cette circonstance terrible.

ÉLISABETH.

Faites le devoir de votre charge.

SCÈNE XII.

DAVISON seul; puis BURLEIGH.

DAVISON.

Elle sort. Elle me laisse sans décision, hésitant sur cet ordre cruel. Que ferai-je? Dois-je le garder? Dois-je en user? (*A Burleigh qui entre.*) Ah! heureusement, heureusement vous arrivez, milord. C'est vous qui m'avez placé dans la charge que j'occupe, délivrez-m'en. J'y renonce, j'en ignore les devoirs. Laissez-moi retourner dans l'obscurité dont vous m'avez tiré : je ne conviens pas à cette place.

BURLEIGH.

Qu'est-ce donc, sir Davison? remettez-vous! où est la sentence? La Reine vous a fait appeler.

DAVISON.

Elle vient de me laisser. Elle était fort irritée. Ah! conseillez-moi, venez à mon secours; arrachez-moi à ce doute infernal.... Voici la sentence.

BURLEIGH empressé.

Vous l'avez, donnez-la moi.... Donnez.

DAVISON.

Je n'ose point.

BURLEIGH.

Pourquoi?

DAVISON.

Elle ne m'a point positivement expliqué sa volonté.

BURLEIGH.

Quoi, positivement? Elle a signé.... Donnez.

DAVISON.

Dois-je la faire exécuter? Ne le dois-je pas? Grand Dieu! sais-je quel est mon devoir?

BURLEIGH, le pressant.

Vous devez sur-le-champ, à l'instant, la faire exécuter.... Donnez.... Vous êtes perdu, si vous différez.

DAVISON.

Je suis perdu, si je hâte l'exécution.

BURLEIGH.

Vous êtes insensé.... Vous êtes hors de vous.... Donnez.

(Il lui arrache la sentence, et s'en va en l'emportant.)

DAVISON le suivant.

Que faites-vous? Arrêtez.... Ah! vous me précipitez dans ma ruine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la prison, comme au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA KENNEDI, vêtue en grand deuil, les yeux humides de larmes, et accablée d'une douleur profonde, mais calme; elle est occupée à cacheter des papiers et des lettres. Souvent sa douleur la force à s'interrompre, et elle se met à prier. PAULET et DRURY, vêtus aussi en noir. Ils sont suivis de plusieurs domestiques qui portent des vases d'or et d'argent, des tableaux et autres objets précieux, dont ils remplissent le fond du théâtre. Paulet remet à la nourrice un écrin avec un papier, et lui fait signe que c'est la liste de ce qu'il contient. La vue de toutes ces richesses renouvelle le chagrin de la nourrice, elle retombe dans un profond désespoir; pendant ce temps, chacun se retire en silence. MELVIL entre.

KENNEDI s'écrie dès qu'elle l'aperçoit.

MELVIL.... C'est vous!... Je vous revois.

MELVILLE.

Oui, chère Anna, nous nous revoyons.

KENNEDI.

Après une longue, longue et douloureuse séparation!

MELVIL.

Quelle malheureuse et déplorable réunion!

KENNEDI.

O Dieu!... Vous venez....

MELVIL.

Recevoir de ma souveraine le dernier, l'éternel adieu.

KENNEDI.

Enfin aujourd'hui, le jour de sa mort, on lui accorde la présence long-temps interdite de tous ses serviteurs. Ah! cher Melvil, je ne vous demande pas quel a été votre sort, je ne vous raconte pas les souffrances que nous avons endurées depuis qu'on vous arracha d'auprès de nous. Hélas! il viendra un moment pour en parler.... Ah! Melvil! Melvil!.... nous fallait-il vivre pour voir l'aurore de ce jour?

MELVIL.

Ne nous attendrissons pas l'un l'autre.... Je pleurerai tant que durera ma vie; jamais un sourire ne sera sur mes lèvres, jamais je ne quitterai ces sombres vêtemens. Toujours ma douleur durera; mais aujourd'hui, je veux avoir de la fermeté. Promettez-moi de modérer aussi votre douleur, et quand tous les autres s'abandonneront sans contrainte à leur désespoir, nous, d'une contenance ferme et mâle, nous la précéderons, et dans le chemin de la mort nous lui servirons d'appui.

KENNEDI.

Melvil, vous êtes dans l'erreur, si vous pensez que pour marcher à la mort avec fermeté, la reine a besoin de notre secours. Elle-même nous donnera l'exemple d'une noble assurance, soyez sans crainte. Marie Stuart mourra en reine et en héros.

MELVIL.

A-t-elle appris avec fermeté la nouvelle de sa mort? On dit qu'elle n'y était pas préparée.

KENNEDI.

Non, elle ne l'était point. Une toute autre crainte agitait ma chère maîtresse; ce n'était pas la mort qui l'épouvantait, c'étaient ses propres libérateurs. Notre délivrance nous était promise. Mortimer avait assuré que cette nuit même il nous tirerait d'ici; et flottant entre la crainte et l'espérance, incertaine si elle confierait son honneur et sa royale personne à cet audacieux jeune homme, la reine a ainsi attendu jusqu'au matin.... A ce moment, nous avons entendu du tumulte dans le château, et le bruit de plusieurs coups de marteau a frappé notre oreille. Nous pensions que c'étaient nos libérateurs; l'espérance entrait dans notre cœur, l'amour invincible et involontaire de la vie s'emparait doucement de nous.... La porte s'est alors ouverte. C'était sir Paulet.... Il nous annonce que des ouvriers construisaient l'échafaud au-dessous de nos pas.

(Elle se détourne saisie d'une vive douleur.)

MELVIL.

Juste Dieu!... Ah! dites-moi.... Et comment Marie a-t-elle supporté cette terrible révolution?

KENNEDI, après un instant de silence, où elle a tâché de reprendre quelque force.

On ne se détache pas peu à peu de la vie. C'est un coup subit, un instant rapide qui fait passer sur-le-champ des choses terrestres aux choses éternelles, et Dieu a fait la grâce à ma chère maîtresse qu'elle a pu en ce moment rejeter d'une âme ferme toute espérance humaine, et s'attacher au ciel avec une foi ardente; aucun symptôme de terreur, aucune pâleur, aucune plainte n'a abaissé notre reine.... Quand ensuite elle a appris l'infâme trahison de lord Leicester, et le sort déplorable de ce courageux jeune homme qui s'est sacrifié pour elle; quand elle a vu la profonde douleur de ce vieux chevalier, à qui elle coûte le dernier espoir de sa famille, alors ses larmes ont coulé. Ce n'était pas son propre sort, mais la douleur d'autrui qui les lui arrachait.

MELVIL.

Où est-elle maintenant? Pouvez-vous me conduire vers elle?

KENNEDI.

Elle a passé le reste de la nuit en prières. Elle a dit adieu par des lettres à ses plus chers amis. Elle a écrit son testament de sa propre main. Maintenant elle prend un instant de repos, et ranime ses forces par un dernier sommeil.

MELVIL.

Qui est auprès d'elle?

KENNEDI.

Le docteur Burgoyn et ses femmes.

SCÈNE II.

Les précédens; MARGUERITE KURL.

KENNEDI.

Eh bien! madame, la reine est-elle éveillée?

MARGUERITE, essuyant ses larmes.

Elle est déjà habillée.... Elle vous demande.

KENNEDI.

J'y vais. (*A Melvil qui veut la suivre*). Ne me suivez pas, je veux préparer ma maîtresse à vous revoir.

(Elle entre chez la Reine.)

MARGUERITE.

Melvil, le vieux gouverneur de sa maison!

MELVIL.

Oui, c'est moi.

MARGUERITE.

Hélas! cette maison n'a plus besoin de gouverneur.... Melvil, vous venez de Londres: ne pourrez-vous m'apprendre des nouvelles de mon mari?

MELVIL.

Il sera mis en liberté, dit-on, aussitôt que...

MARGUERITE.

Aussitôt que la Reine ne sera plus!.. Oh! l'indigne! l'infâme traître! Il est le meurtrier de notre chère maîtresse; c'est sur son témoignage, dit-on, qu'elle a été condamnée.

MELVIL.

Il est vrai.

MARGUERITE.

Ah! que son âme en soit punie aux enfers! il a fait un faux témoignage.

MELVIL.

Milady Kurl, songez à ce que vous dites.

MARGUERITE.

Oui, j'en jurerais devant un tribunal, je le répèterais en sa présence; je veux remplir le monde de ce cri : Elle meurt innocente!

MELVIL.

Dieu le veuille.

SCÈNE III.

Les précédens, BURGOYN, puis KENNEDI.

BURGOYN, apercevant Melvil.

Melvil!

MELVIL, l'embrassant.

Burgoyn!

BURGOYN, à Marguerite.

Faites apprêter pour la Reine une coupe de vin. Hâtez-vous.

(Marguerite sort.)

MELVIL.

Et quoi! la Reine n'est-elle pas bien?

BURGOYN.

Elle se sent de la force; son courage héroïque l'abuse, et elle ne croit pas avoir besoin de nourriture. Cependant elle a encore de rudes combats à

éprouver, et il ne faut pas que ses ennemis se glorifient en attribuant à la crainte de la mort une pâleur que l'abattement de ses forces pourrait répandre sur son visage.

MELVIL, à Kennedi, qui rentre.

Veut-elle me voir?

KÊNNEDI.

Elle-même sera bientôt ici. Vous me regardez avec étonnement, et votre regard me demande pourquoi tant de pompe dans ce séjour de la mort? Ah! Melvil, nous avons été dans le dénûment pendant la vie, et l'abondance nous revient au jour de la mort.

SCÈNE IV.

Les précédens, DEUX FEMMES de Marie, aussi vêtues de deuil; elles éclatent en sanglots à la vue de Melvil.

MELVIL.

Quel spectacle, quelle réunion! Gertrude, Rosamonde!

LA SECONDE FEMME.

Elle nous a fait retirer; elle veut pour la dernière fois s'entretenir seule avec Dieu.

(Deux autres femmes arrivent encore, habillées de même en noir. Leur contenance exprime le désespoir.)

SCÈNE V.

Les précédens; MARGUERITE KURL, elle porte une coupe d'or remplie de vin; elle la pose sur une table, et pâle et tremblante elle s'appuie sur un fauteuil.

MELVIL.

Qu'est-ce, madame, d'où vient ce trouble?

MARGUERITE.

O Dieu!

BURGOYN.

Qu'avez-vous?

MARGUERITE.

Ah! qu'ai-je été obligée de voir!

MELVIL.

Revenez à vous; dites-nous ce que c'est.

MARGUERITE.

Comme pour apporter cette coupe, je montais le grand escalier qui descend dans la salle d'en bas, la porte s'est ouverte; et j'y ai vu... j'ai vu... ô mon Dieu!

MELVIL.

Qu'avez-vous vu? remettez-vous.

MARGUERITE.

Tous les murs sont tendus en noir, un grand échafaud recouvert d'un drap noir est dressé; au milieu un bloc noir, un coussin, et près de là une hache récemment aiguisée. La salle est pleine de gens qui se pressent autour de l'échafaud, et qui, les yeux avides de sang, demandent la victime.

LES FEMMES.

Que Dieu accorde sa grâce à notre chère maîtresse.

MELVIL.

Remettez-vous, elle vient.

SCÈNE VI.

Les précédens; MARIE. Elle est vêtue de blanc et parée; un *agnus Dei* est suspendu à son cou par un collier; un rosaire est attaché à sa ceinture; elle tient un crucifix dans sa main; un diadème orne ses cheveux, et son grand voile noir est rejeté derrière elle. Quand elle entre, tous se rangent des deux côtés de la scène, en montrant la plus vive douleur; Melvil, avec une émotion involontaire, tombe à genoux devant elle.

MARIE, avec une dignité tranquille, jette les yeux autour d'elle.

Pourquoi gémissez-vous? pourquoi ces pleurs? Ne devez-vous pas plutôt vous réjouir avec moi de ce que le terme de mes souffrances approche, de ce que mes liens sont brisés, de ce que ma prison est ouverte, de ce que mon âme affranchie va s'envoler sur les ailes des anges vers l'éternelle liberté? Quand j'étais en la puissance d'une orgueilleuse ennemie, quand j'endurais des outrages indignes de la majesté royale, ah! c'était alors qu'il fallait pleurer sur moi! La mort bienfaisante et salutaire vient à moi comme un sévère ami, et sous l'abri de ses sombres ailes je n'ai plus d'affronts à redouter; l'homme

est ennobli et relevé du plus profond abattement, dès qu'il touche à son dernier moment. Je sens un noble orgueil rentrer dans mon âme ranimée, et la couronne se replace sur mon front. (*Elle avance de quelques pas.*) Quoi! Melvil ici! Levez-vous, chevalier; levez-vous : c'est au triomphe de votre reine, non à sa mort, que vous assistez. C'est pour moi un bonheur, et je ne l'avais pas espéré, que la mémoire de mes derniers momens ne soit pas entièrement livrée aux mains de mes ennemis, et d'avoir pour témoin de l'heure de ma mort un ami qui professe la même croyance. Dites-moi, chevalier, depuis qu'on vous arracha d'auprès de moi, que vous est-il arrivé sur cette terre inhospitalière et ennemie? Cette inquiétude sur votre sort a souvent troublé mon cœur.

MELVIL.

Je n'ai senti d'autre malheur que mon affliction sur vous, et l'impuissance de vous servir.

MARIE.

Comment se porte Didier, mon vieux serviteur? Peut-être dort-il depuis long-temps de l'éternel sommeil, car il était avancé en âge.

MELVIL.

Dieu ne lui a pas fait cette grâce; il vit pour voir succomber votre jeunesse.

MARIE.

Ah! que ne puis-je, avant ma mort, avoir le bonheur de presser dans mes bras quelqu'un de ceux auxquels je tiens par les liens chéris du sang! Mais il me faut mourir au milieu d'une terre étran-

gère, et je verrai seulement couler vos larmes. Melvil, je confie à votre cœur fidèle mes derniers vœux pour les miens. Je bénis le roi très-chrétien mon beau-frère, et toute la maison royale de France; je bénis mon oncle le Cardinal, et Henri de Guise, mon noble cousin; je bénis aussi notre saint père, le vicaire de Jésus-Christ, qui m'a donné sa bénédiction, et le roi catholique, qui s'est généreusement offert à être mon libérateur et mon vengeur. Ils sont tous nommés dans mon testament: ils recevront des dons de mon amour; et tout modiques que sont ces présens, ils ne les estimeront pas moins. (*Se retournant vers ses serviteurs.*) Je vous ai recommandés à mon frère le roi de France; il prendra soin de votre sort, et vous rendra une nouvelle patrie. Si ma dernière volonté vous est sacrée, ne demeurez point en Angleterre; que le Breton ne repaisse point son cœur orgueilleux du spectacle de votre malheur, qu'il ne voie pas dans la poussière ceux qui ont été à mon service. Promettez-moi, sur cette image de Jésus crucifié, que vous quitterez cette déplorable contrée dès que je ne serai plus.

MELVIL, touchant le crucifix.

Nous vous le jurons par ce saint nom.

MARIE.

Tout ce qui me reste encore à moi, misérable et dépouillée, ce dont je puis encore librement disposer, je l'ai partagé entre vous, et l'on respectera, j'espère, mes dernières volontés. Ce que je porte en marchant à la mort vous appartient aussi; accordez-

moi de m'orner encore une fois des parures de la terre, quand je vais entrer au ciel. (*A ses femmes.*) Ma chère Alix, Gertrude, Rosamonde, je vous ai destiné mes perles et mes vêtemens : votre jeunesse se plaît encore à la parure. Toi, Marguerite, tu as de plus grands droits à ma générosité, car c'est toi que je laisse la plus malheureuse ; mon testament fera voir que je ne veux pas venger sur toi le crime d'un époux. Pour toi, mon Anna, tu attaches peu de prix à l'or, à l'éclat des pierreries, et mon souvenir fait ton plus précieux trésor ; prends ce mouchoir, je l'ai de mes propres mains brodé pour toi pendant les heures de ma douleur ; il a été trempé de mes larmes : tu me banderas les yeux avec ce mouchoir, quand le moment sera venu ; ce dernier service, je veux le recevoir de mon Anna.

KENNEDI.

Ah ! Melvil, je ne puis en tant supporter !

MARIE.

Venez tous, venez et recevez mon dernier adieu. (*Elle leur tend la main et chacun à son tour se jette à ses pieds et lui baise la main en sanglotant.*) Adieu, Marguerite ; Alix, adieu. Je vous remercie de vos fidèles soins, Burgoyn. Ta bouche est brûlante, Gertrude ; j'ai été bien haïe, mais aussi bien aimée. Puisse un noble époux rendre heureuse ma Gertrude, car son cœur passionné a besoin d'amour. Berthe, tu as pris la meilleure part, tu seras la chaste épouse du ciel ; hâte-toi d'accomplir ton vœu ; les biens de ce monde sont trompeurs, ta reine peut te l'apprendre. C'est assez ; adieu, adieu, éternel adieu.

(Elle s'éloigne d'eux. Tous se retirent, hormis Melvil.)

SCÈNE VII.

MARIE, MELVIL.

MARIE.

Maintenant j'ai réglé tous mes intérêts terrestres, et j'espère sortir de ce monde quitte envers les hommes. Il ne me reste plus qu'une chose, Melvil, qui empêche mon âme oppressée de s'élever avec joie et liberté.

MELVIL.

Dites-la moi, soulagez votre cœur, confiez vos soucis à un fidèle ami.

MARIE.

Me voici sur le bord de l'éternité, bientôt je vais comparaître devant le souverain juge, et je n'ai pu encore me réconcilier avec le saint des saints. On me refuse un prêtre de mon église; je rejette la céleste nourriture du divin sacrement offerte par les mains d'un faux prêtre. Je veux mourir dans la croyance de mon église, car elle est la seule qui puisse conduire au bonheur éternel.

MELVIL.

Calmez votre cœur; le désir pieux et ardent est compté au ciel comme s'il était accompli. La puissance des tyrans ne peut enchaîner que les mains, mais la dévotion du cœur s'élève toujours librement vers Dieu; la lettre tue et la foi vivifie.

MARIE.

Hélas! Melvil, le cœur ne se suffit pas à lui-

même; la foi a besoin d'un gage terrestre afin de s'approprier les choses célestes et sublimes. C'est ainsi que Dieu s'est fait homme et a mystérieusement renfermé les attributs célestes et invisibles sous une forme visible. C'est l'église, l'église sainte et sublime qui forme l'échelle entre nous et le ciel; elle se nomme universelle, catholique, parce que la croyance de tous fortifie la croyance de chacun. Lorsque des milliers de fidèles sont assemblés pour la prière et l'adoration, alors la flamme s'élève du brasier et l'âme sur des ailes de feu s'élance vers le ciel. Ah! heureux ceux qui, réunis dans la maison du Seigneur, peuvent prier dans une douce communauté. L'autel est préparé, les flambeaux allumés, la cloche se fait entendre, l'encens est répandu, le prélat est revêtu de ses habillemens pontificaux, il prend le calice, il le bénit, il annonce le miracle sublime du changement de substance, et le peuple plein de foi et de persuasion se prosterne devant un Dieu présent. Hélas! je suis seule, renfermée, la bénédiction du ciel ne pénètre pas dans ma prison.

MELVIL.

Elle pénètre jusqu'à vous, elle s'approche de vous; confiez-vous au Tout-Puissant. La verge desséchée peut pousser des rameaux entre les mains de celui qui a la foi, et celui qui fit jaillir la source du rocher peut élever ici un autel, peut tout à coup, pour vous, changer le breuvage terrestre de ce calice en un céleste breuvage.

(Il prend la coupe qui est sur la table.)

MARIE.

Melvil, vous ai-je compris? Oui, je vous entends. Ici il n'est point de prêtre, point d'église, point de sainte table. Cependant le Sauveur n'a-t-il pas dit: « Quand deux personnes seront assemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles? » Qu'est-ce qui fait du prêtre l'organe du Seigneur? c'est un cœur pur, une vertu sans tache. Ainsi, soyez pour moi, encore que vous ne soyez pas consacré, soyez comme un prêtre, le messager de Dieu pour m'apporter la paix; je veux vous faire ma dernière confession et recevoir de votre bouche l'assurance du salut.

MELVIL.

Puisque votre cœur est animé d'une telle ferveur, sachez, reine, que Dieu peut opérer un miracle pour votre consolation. Il n'est point ici de prêtre, dites-vous, point d'église, point d'hostie! Vous vous trompez; ici est un prêtre, ici est le corps de Jésus-Christ. (*A ces mots il découvre sa tête, et lui montre une hostie dans un vase d'or.*) Je suis un prêtre, j'entendrai votre dernière confession, je vous annoncerai la paix sur le chemin de la mort. Ma tête a reçu les saintes onctions, et je vous apporte cette hostie que le saint père a consacrée pour vous.

MARIE.

Ainsi, sur le seuil même de la mort, un bonheur céleste m'était réservé. Telle une créature immortelle descend d'un nuage d'or: tel l'ange délivra jadis l'apôtre des chaînes et de la prison; sans qu'aucun verrou, sans que le glaive des gardiens pût l'arrêter, il s'avança sans obstacle à travers les

portes épaisses, et parut radieux au milieu du cachot; tel un messager du ciel arrive ici inattendu, tandis que tous les terrestres libérateurs m'avaient abusée. Vous, autrefois mon serviteur, vous êtes maintenant le serviteur du Dieu tout-puissant et son saint organe; autrefois vous courbiez le genou devant moi, aujourd'hui je me prosterne à vos pieds dans la poussière.

(Elle se met à genoux.)

MELVIL fait sur elle le signe de la croix.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, Marie, reine, avez-vous interrogé votre cœur, jurez-vous et promettez-vous de confesser la vérité au Dieu de vérité?

MARIE.

Mon cœur est ouvert devant lui et devant vous.

MELVIL.

Parlez, quels péchés vous reproche votre conscience, depuis la dernière fois que vous vous êtes réconciliée avec Dieu?

MARIE.

Mon cœur fut rempli de haine et d'envie, et des pensers de vengeance s'agitèrent dans mon sein.... Moi, pécheresse, j'espérais le pardon de Dieu, et je ne pouvais pardonner à mon ennemie.

MELVIL.

Vous repentez-vous de votre faute, et sentez-vous la ferme résolution de quitter ce monde sans ressentiment?

MARIE.

Que Dieu me retire son pardon, si je n'y suis sincèrement résolue.

MELVIL.

De quel autre péché vous accuse votre cœur?

MARIE.

Hélas! ce n'est pas par la haine seule que j'ai offensé la divine bonté de Dieu. J'ai péché plus encore par un amour coupable; la vanité de mon cœur fut séduite par un homme qui m'a infidèlement abandonnée et trahie.

MELVIL.

Vous repentez-vous de votre erreur? et votre cœur a-t-il quitté la vaine idole pour retourner vers Dieu?

MARIE.

Ce fut un dur combat que j'eus à livrer; mais, enfin, le dernier lien terrestre est rompu.

MELVIL.

Quelle autre faute encore vous reproche votre conscience?

MARIE.

Hélas! une sanglante faute, confessée depuis longtemps, revient me frapper d'une nouvelle terreur, au moment de ce dernier examen, et semble se placer comme un ange sinistre entre les portes du ciel et moi; j'ai laissé frapper le roi mon époux, j'ai accordé mon cœur et ma main à son meurtrier. J'ai expié ce crime par les plus rigoureuses punitions de l'église, cependant le serpent qui dévore mon cœur n'a pu s'apaiser.

MELVIL.

Et votre cœur ne vous accuse d'aucune autre faute, que vous n'ayez ni confessée, ni expiée?

MARIE.

Maintenant vous savez tout, j'ai soulagé mon cœur.

MELVIL.

Vous allez paraître devant celui qui sait tout, songez-y, songez aux peines dont la sainte église menace une confession imparfaite. C'est une faute qui mérite la mort éternelle, car c'est pécher contre le Saint-Esprit.

MARIE.

Si je vous ai rien tu de ce que je savais, puisse l'éternelle bonté ne pas m'accorder la victoire dans ce dernier combat.

MELVIL.

Eh quoi! cachez-vous à votre Dieu le crime pour lequel les hommes vous punissent? Vous ne me dites rien de votre sanglante participation aux complots de Parry et de Babington? Vous perdez, pour cette action, la vie terrestre : voulez-vous qu'elle vous coûte encore la vie éternelle?

MARIE.

Je suis prête à entrer dans l'éternité.... Encore une minute, et je paraîtrai devant le trône de mon juge; cependant je le répète, je n'ai rien omis dans ma confession.

MELVIL.

Songez-y bien? Le cœur a ses détours. Peut-être par un double sens adroit avez-vous évité de prononcer les paroles qui vous auraient rendue coupable. Mais la volonté suffit pour qu'on soit criminel..... Sachez qu'aucun subterfuge ne peut

échapper au regard de feu qui lit au fond de notre âme.

MARIE.

J'ai imploré tous les princes pour qu'ils m'affranchissent d'indignes liens. Mais jamais, ni d'effet, ni de pensée, je n'ai attenté à la vie de mon ennemie.

MELVIL.

Ainsi, le témoignage de vos secrétaires est faux?

MARIE.

Je vous ai dit la vérité.... Que Dieu juge leur témoignage.

MELVIL.

Ainsi vous montez sur l'échafaud, assurée de votre innocence?

MARIE.

Dieu me fait la grâce d'expier, par un trépas non mérité, les sanglantes fautes de ma jeunesse.

MELVIL la bénit.

Allez, et que la mort vous serve d'expiation. Victime obéissante, marchez à l'autel. La peine du sang efface le crime du sang. Vous ne fûtes coupable que par une fragilité de femme, et les esprits bienheureux se dépouillent dans leur gloire de toutes les faiblesses de l'humanité. Je vous annonce donc, en vertu du pouvoir qui m'a été donné de lier et de délier, la rémission de tous vos péchés. Allez, et qu'il vous soit fait ainsi que vous avez cru. (*Il prend le calice qui est sur la table, le consacre, et l'adore en silence, puis le présente à la reine. Elle hésite à le prendre, et le repousse de la main.*) Prenez ce sang qui a été répandu pour vous, prenez-

le, le pape vous accorde cette faveur. Vous pouvez en mourant jouir de ce sublime privilége et des rois et des pontifes. (*Elle prend le calice.*) Et de même qu'au milieu des terrestres douleurs vous vous êtes mystérieusement unie avec votre Dieu, de même dans son royaume de félicité, où l'on ne voit plus ni larmes, ni péchés, vous serez comme un ange de lumière unie pour toujours à la divinité. (*Il pose le calice. On entend du bruit; il couvre sa tête, et va vers la porte. Marie demeure à genoux dans un saint recueillement.*) Il vous reste encore un rude combat à soutenir. Vous sentez-vous assez forte pour triompher de tout sentiment de haine et d'amertume?

MARIE.

Je ne crains plus de rechute. J'ai immolé à Dieu ma haine et mon amour.

MELVIL.

Apprêtez-vous donc à recevoir les lords Leicester et Burleigh; ils sont ici.

SCÈNE VIII.

Les précédens; LEICESTER, BURLEIGH et PAULET. Leicester reste tout-à-fait dans l'éloignement sans lever les yeux. Burleigh, qui observe sa contenance, s'avance entre la reine et lui.

BURLEIGH.

Lady Stuart, je viens recevoir vos derniers commandemens.

MARIE.

Je vous remercie, milord.

BURLEIGH.

La volonté de ma Reine est qu'on ne vous refuse rien de ce qui est juste.

MARIE.

Mon testament contient mes dernières volontés. Je l'ai mis entre les mains du chevalier Paulet, et je demande qu'il soit fidèlement exécuté.

PAULET.

Soyez en repos sur ce point.

MARIE.

Je demande qu'on laisse mes serviteurs, sans qu'il leur soit fait aucun mal, se rendre soit en Écosse, soit en France, là où ils désireront et demanderont d'aller.

BURLEIGH.

Cela sera fait ainsi que vous le souhaitez.

MARIE.

Et puisque mon corps ne pourra reposer en terre sainte, je souhaite qu'on permette à ce fidèle serviteur de porter mon cœur à mes parens en France. Hélas! il y a toujours été.

BURLEIGH.

Cela sera fait. N'avez-vous rien de plus?

MARIE.

Portez à la Reine d'Angleterre mes adieux fraternels. Dites-lui que, de tout mon cœur, je lui pardonne ma mort; je me reproche avec repentir mon emportement d'hier. Que Dieu la conserve et lui accorde un règne heureux.

BURLEIGH.

Dites, êtes-vous revenue à une meilleure résolution? Rejetez-vous encore l'assistance du doyen?

MARIE.

Je suis réconciliée avec mon Dieu. Sir Paulet, je vous ai contre mon gré fait beaucoup de mal, je vous ai ravi l'appui de votre vieillesse. Ah! laissez-moi espérer que vous ne garderez pas de moi un souvenir de haine.

PAULET lui prend la main.

Dieu soit avec vous! Allez en paix.

SCÈNE IX.

Les précédens; ANNA KENNEDI et les autres femmes de la reine entrent, et laissent voir tous les signes de la terreur. Le shérif les suit, une baguette blanche à la main; derrière lui, on voit, par la porte qui reste ouverte, plusieurs hommes armés.

MARIE.

Qu'est-ce, Anna? Oui, voici le moment; le shérif vient ici pour nous conduire à la mort, il faut se séparer; adieu, adieu. (*Ses femmes s'attachent à elle avec désespoir; elle s'adresse à Melvil.*) Vous, mon digne ami, et ma fidèle Anna, vous m'accompagnerez dans ce dernier moment. Milord, vous ne me refuserez pas cette faveur.

BURLEIGH.

Cela n'est pas en mon pouvoir.

MARIE.

Eh quoi ! me refuserez-vous une si petite grâce? Qui pourrait me rendre les derniers services? Jamais la volonté de ma sœur n'a pu être qu'on n'eût point d'égard à mon sexe, et que les mains grossières des hommes m'approchassent.

BURLEIGH.

Aucune femme ne doit entrer avec vous dans la salle de l'échafaud ; leurs gémissemens, leurs cris...

MARIE.

Elle ne fera point entendre de gémissemens ; je réponds de la fermeté d'âme de mon Anna. Soyez bon, milord ; ne me séparez pas, quand je vais mourir, de ma fidèle nourrice, de celle qui a pris soin de moi ; elle me reçut dans ses bras quand je vins à la vie, et sa douce main me soutiendra au moment de la mort.

PAULET, à Burleigh.

Consentez-y.

BURLEIGH.

Eh bien, soit.

MARIE.

Maintenant je n'ai plus rien à démêler avec le monde. (*Elle prend le crucifix et le baise.*) Mon Sauveur, mon libérateur, de même que tu as étendu tes bras sur la croix, étends-les vers moi pour me recevoir. (*Elle se retourne pour partir. En ce moment elle aperçoit le comte de Leicester, qui, involontairement a été troublé par ce départ, et qui a jeté les yeux sur elle. A cet aspect, Marie devient tremblante ; ses genoux fléchissent, elle est prête à tom-*

ber; alors le comte de Leicester la saisit et la soutient dans ses bras. Elle regarde un moment avec gravité et en silence; il ne peut soutenir son regard; enfin elle parle.) Vous me tenez parole, comte de Leicester; vous m'aviez promis votre bras pour sortir de cette prison, et en effet vous me le prêtez aujourd'hui. (*Il demeure comme anéanti. Elle continue d'une voix plus douce.*) Oui, Leicester; et ce n'était pas seulement la liberté que votre main devait me donner; vous deviez encore me rendre plus douce cette liberté. Heureuse du don de votre main, heureuse de votre amour, j'aurais joui de la félicité d'une nouvelle existence. Maintenant que je suis sur le chemin qui conduit hors de ce monde, et prête à devenir un esprit céleste, qu'aucun terrestre désir ne pourra plus séduire; maintenant, Leicester, j'ose sans honte et sans rougeur vous avouer ma faiblesse et votre victoire. Adieu, et, si vous le pouvez, soyez heureux. Vous avez osé prétendre à la main de deux reines; vous avez rejeté un cœur aimant et tendre, vous l'avez trahi afin d'obtenir un cœur orgueilleux; allez aux pieds d'Élisabeth, et puissiez-vous ne pas trouver votre punition dans la récompense même que vous attendez! Adieu, je n'ai plus maintenant aucun intérêt sur la terre.

(Elle marche, le shérif devant elle, Melvil et la nourrice à ses côtés; Burleigh et Paulet la suivent; les autres personnages la suivent des yeux, avec désespoir, et, quand elle a disparu, ils se retirent par les autres portes.)

SCÈNE X.

LEICESTER demeuré seul.

Je vis encore, je supporte encore de vivre ! ces voûtes ne m'ont pas encore écrasé de leur poids! un abîme ne s'ouvre pas pour engloutir le plus misérable des hommes ! Ah ! qu'ai-je perdu ! quel trésor j'ai rejeté ! quel bonheur céleste j'ai repoussé loin de moi ! Elle part, telle déjà qu'un ange de lumière, et me laisse en proie aux tourmens des damnés. Qu'est devenue cette résolution que j'avais apportée ici, d'étouffer le sentiment et la voix du cœur, de voir tomber sa tête avec un regard assuré ? Son aspect a-t-il réveillé en moi la conscience de mon opprobre; et, mourante, doit-elle exercer sur moi tout le pouvoir de l'amour ? Ah ! réprouvé, il ne te convient plus de t'abandonner à une pitié de femme ; il n'y a plus pour toi de bonheur d'amour : arme ton cœur de la dureté du fer, que ton front soit d'airain. Si tu ne veux pas perdre le salaire de ta honte, persiste, va jusqu'au bout ; que la pitié soit muette, que mon œil soit de pierre ; je veux la voir tomber, je veux être témoin... (*Il marche d'un pas ferme vers la porte par où Marie est sortie ; il s'arrête au milieu du chemin.*) C'est en vain, c'est en vain ! une horreur infernale me saisit ! Je ne puis, je ne puis contempler ce terrible spectacle, je ne puis la voir mourir ! Écoutons... Qu'est-ce ?.... ils sont en bas !... sous mes pas s'apprête l'horrible exécution !... j'entends des voix ! Sortons, sortons hors de ce séjour de l'ef-

froi et de la mort. (*Il veut sortir par une des portes de côté; il la trouve fermée, et revient.*) Quoi! un Dieu m'enchaîne-t-il en ce lieu? faut-il que j'entende ce que j'ai horreur de voir?... C'est la voix du doyen!.. il l'exhorte;... elle l'interrompt; écoutons... Elle prie d'une voix haute et assurée;... on se tait; je n'entends plus rien;... je ne distingue que des sanglots: les femmes pleurent;... on écarte son vêtement... on retire le siége... elle se met à genoux sur le coussin... elle pose la tête...

(Il prononce les derniers mots avec une angoisse toujours croissante. Il s'arrête un moment; on le voit tout à coup, en proie à une émotion déchirante, tomber sans mouvement. Alors on entend le bruit sourd de voix éloignées, qui retentit long-temps.)

SCÈNE XI.

Le théâtre représente la second appartement du quatrième acte.

ÉLISABETH entre par une porte de côté. Sa démarche et ses gestes expriment une vive inquiétude.

Encore personne ici.... Aucune nouvelle encore.... La fin du jour n'arrivera point. Le soleil a-t-il donc suspendu sa course céleste?.... Je ne puis supporter plus long-temps cette attente, cette angoisse. C'en est-il fait? ou bien au contraire? Je frissonne également de ces deux idées, et je n'ose interroger personne. Le comte Leicester et Burleigh, que j'ai choisis pour l'exécution de la sentence, ne se montrent ni l'un ni l'autre.... Sont-ils partis de Londres? S'il en est ainsi, la flèche est lancée; elle vole au but, elle a frappé, et au prix de tout mon royaume, je ne pourrais plus l'arrêter. Qui vient ici?

SCÈNE XII.

ÉLISABETH, UN PAGE.

ÉLISABETH.

Tu viens seul.... Où sont les lords?

LE PAGE.

Milord Leicester et le grand trésorier....

ÉLISABETH, avec la plus vive impatience.

Où sont-ils?

LE PAGE.

Ils ne sont pas à Londres.

ÉLISABETH.

Ils n'y sont pas.... Où donc sont-ils?

LE PAGE.

Personne n'a pu me l'apprendre. Vers la pointe du jour, les deux lords ont secrètement, et en toute hâte, quitté la ville.

ÉLISABETH, avec une vive explosion.

Je suis Reine d'Angleterre!... (*Se promenant çà et là avec une extrême agitation.*) Va!... appelle!.... Non!.... demeure!.... Elle est morte.... Maintenant enfin, je suis au large sur la terre.... Pourquoi trembler? D'où peuvent venir ces angoisses? Le tombeau a renfermé toutes mes craintes, et qui oserait dire que c'est moi qui suis coupable?... Je ne manquerai pas de larmes pour pleurer celle qui a succombé. (*Au Page.*) Encore ici? Que Davison, mon

secrétaire d'état, se rende sur-le-champ près de moi.... Qu'on avertisse le comte de Schrewsbury.... Ah! le voici lui-même.

(Le page sort.)

SCÈNE XIII.

ÉLISABETH, TALBOT.

ÉLISABETH.

Soyez le bienvenu, milord. Quel motif vous amène? C'est assurément quelque soin important qui conduit ici vos pas à une heure si tardive.

TALBOT.

Grande Reine, entraîné par un cœur soucieux et inquiet pour votre gloire, je suis allé aujourd'hui à la tour, où sont renfermés Nau et Kurl, les secrétaires de Marie; je voulais encore une fois éprouver la vérité de leurs témoignages; interdit, embarrassé, le lieutenant de la tour se refuse à me montrer les prisonniers; mes menaces seules me font obtenir l'entrée.... Dieu! quel spectacle s'offre à ma vue! La chevelure en désordre, l'œil égaré, tel qu'un homme tourmenté par les furies, l'Écossais Kurl gisait sur son lit.... A peine le malheureux me reconnaît, qu'il se précipite à mes pieds, il presse mes genoux, il se roule avec désespoir, il s'écrie et me supplie, me conjure de lui apprendre le sort de sa reine.... Et le bruit qu'elle était condamnée à mort avait pénétré jusque dans les murs de la prison. Quand je lui eus dit la vérité, ajoutant que c'était son témoignage qui la faisait mourir alors

il s'est élancé avec rage, s'est précipité sur son compagnon, l'a terrassé avec la force prodigieuse d'un frénétique, et s'efforçait de l'étouffer..... A peine avons-nous pu arracher le malheureux de ses mains furieuses. Alors il a tourné sa rage contre lui-même, il s'est frappé la poitrine à coups redoublés, blasphémant et maudissant et lui et son compagnon.... Il a fait un faux témoignage; les malheureuses lettres écrites à Babington, dont il avait juré la vérité, sont supposées. Il a écrit d'autres paroles que celles qui lui étaient dictées par la reine. Le misérable Nau l'y avait incité.... Puis il a couru vers la fenêtre: d'un bras furieux il l'a ouverte et a crié dans la rue, devant tout le peuple assemblé, qu'il était le secrétaire de Marie, un scélérat qui l'avait faussement accusée, un misérable réprouvé, un faux témoin.

ÉLISABETH.

Vous-même dites qu'il était hors de sens : les paroles d'un furieux, d'un insensé ne prouvent rien.

TALBOT.

Son égarement est la plus forte preuve. O Reine! je vous en conjure, ne précipitez rien.... Ordonnez qu'on fasse de nouvelles recherches.

ÉLISABETH.

J'y consens.... puisque vous le désirez, comte; car pour moi je ne puis croire que les pairs de la Grande-Bretagne aient prononcé légèrement dans cette affaire.... Mais, pour mettre votre âme en repos, on recommencera les recherches.... Heureusement, il en est temps encore.... Aussi-bien, l'hon-

neur de mon trône ne permet pas qu'on laisse subsister l'ombre d'un doute.

SCÈNE XIV.

Les précédens; DAVISON.

ÉLISABETH.

La sentence, Davison, que j'ai remise entre vos mains, où est-elle?

DAVISON, avec un extrême étonnement.

La sentence!

ÉLISABETH.

Hier je vous la donnai en garde.

DAVISON.

En garde!

ÉLISABETH.

Le peuple ameuté exigeait que je signasse.... J'ai dû céder à sa volonté.... J'ai signé; mais j'ai signé par contrainte. J'ai remis la sentence entre vos mains; je voulais gagner du temps.... Vous savez ce que je vous ai dit.... Maintenant, remettez-la-moi.

TALBOT.

Remettez-la, sir Davison, les choses ont changé de face.... On va de nouveau examiner l'affaire.

ÉLISABETH.

Pourquoi réfléchir si long-temps? où est la sentence?

DAVISON, au désespoir.

Je suis perdu, je suis mort.

ÉLISABETH vivement.

J'espère, sir Davison, que vous n'avez pas....

DAVISON.

Je suis perdu, je n'ai plus la sentence.

ÉLISABETH.

Comment! Eh quoi?...

TALBOT.

Ah! juste Dieu!

DAVISON.

Elle est entre les mains de Burleigh.... déjà depuis hier.

ÉLISABETH.

Malheureux!.... est-ce ainsi que vous m'avez obéi?... Je vous avais sévèrement commandé de la garder.

DAVISON.

Vous ne me l'avez point ordonné, Reine.

ÉLISABETH.

Oses-tu bien me démentir, misérable? Quand vous ai-je ordonné de remettre la sentence à Burleigh?

DAVISON.

Non point en termes exprès et clairs.... Mais....

ÉLISABETH.

Scélérat!... Tu as osé interpréter mes paroles.... Ton propre sang m'en répondra.... Malheur à toi s'il est advenu quelque malheur de ce que tu as fait de ton propre mouvement; tu le paieras de ta vie.... Comte de Schrewsbury, vous voyez comme on a abusé de mon nom.

TALBOT.

Oui, je vois.... Ah ! mon Dieu !

ÉLISABETH.

Que dites-vous?

TALBOT.

Si Davison a pris ce parti de son chef, et a méconnu son devoir; s'il a agi sans votre aveu, il doit être traduit devant le tribunal des pairs, pour avoir livré votre nom à l'horreur des siècles.

SCÈNE XV.

Les précédens; BURLEIGH, puis KENT.

BURLEIGH, courbant le genou devant la Reine.

Dieu conserve long-temps les jours de ma souveraine, et puissent tous les ennemis de cette île finir comme Marie.

(Talbot se cache le visage. Davison se tord les mains avec désespoir.)

ÉLISABETH.

Répondez, milord; est-ce de moi que vous avez reçu l'ordre de l'exécution?

BURLEIGH.

Non, Reine; je l'ai reçu de Davison.

ÉLISABETH.

Est-ce en mon nom que Davison vous l'a remis?

BURLEIGH.

Non, ce n'est pas en votre nom.

ÉLISABETH.

Et vous vous êtes empressé de l'accomplir, sans vous informer d'abord de ma volonté! La sentence était juste, ainsi le monde ne peut nous blâmer; mais vous appartenait-il de prévoir la clémence de mon cœur? Vous êtes banni de ma présence. (*A Davison.*) Une sévère justice vous attend, vous qui avez si criminellement excédé vos pouvoirs, qui avez abusé du dépôt sacré de ma confiance. Qu'on le mène à la Tour; ma volonté est qu'il soit poursuivi pour crime capital. Mon noble Talbot, parmi mes conseillers, il n'y a que vous que j'ai trouvé juste; soyez désormais mon guide, mon ami.

TALBOT.

Ne bannissez point vos fidèles amis, ne jetez point en prison ceux qui n'ont agi que pour vous, et qui maintenant se taisent pour vous. Mais, pour moi, grande Reine, permettez que je remette entre vos mains les sceaux qui me furent confiés par vous pendant douze années.

ÉLISABETH interdite.

Non, Schrewsbury; vous ne m'abandonnerez pas maintenant, aujourd'hui...

TALBOT.

Pardonnez, je suis trop vieux; et cette main glacée par l'âge ne pourrait sceller vos nouveaux actes.

ÉLISABETH.

Quoi! l'homme qui m'a sauvée, qui a préservé ma vie, voudrait m'abandonner?

TALBOT.

Ce que j'ai fait est peu de chose. Je n'ai pu préserver la plus noble part de vous-même. Vivez, régnez heureuse ; votre rivale n'est plus, vous n'avez maintenant plus rien à craindre, vous n'avez plus besoin de rien respecter.

(Il sort.)

ÉLISABETH, au comte de Kent qui entre.

Que le comte de Leicester vienne ici.

KENT.

Excusez, madame, le comte vient de s'embarquer pour la France.

(Elle se contient, et montre une contenance affermie. La toile tombe.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

SÉMÉLÉ,

EN DEUX SCÈNES.

PERSONNAGES.

JUNON.
SÉMÉLÉ, princesse de Thèbes.
JUPITER.
MERCURE.

L'action se passe dans le palais de Cadmus, à Thèbes.

SÉMÉLÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUNON. Elle descend de son char environné d'un nuage.

Retournez sur les sommets nuageux du Cithéron, oiseaux de Junon qui traînez son char ailé. (*Le char et les nuages disparaissent.*) Je te salue, palais que déteste ma colère; je vous salue de ma haine, voûtes odieuses, murs abhorrés! C'est donc ici le lieu où Jupiter, en présence de la chaste lumière du jour, outrage les lois nuptiales. C'est ici qu'une femme, une mortelle, une créature formée de poussière, ose ravir à mes bras le maître du tonnerre et le retenir sur son cœur. Junon, Junon, tu demeures seule, tu demeures abandonnée sur le trône du ciel. En vain fument tes autels, en vain se prosternent les humains : que sont les honneurs sans l'amour? qu'est le ciel lui-même sans l'amour? Malheureuse! déjà, pour humilier ta fierté, Vénus ne s'est-elle pas élevée de l'écume de la mer, et n'a-t-elle pas séduit les dieux et les hommes de son regard enchanteur? malheureuse! et pour accroître tes ennuis, il a fallu qu'Hermione devînt féconde, et que sa fille anéantît ton bonheur!

Ne suis-je pas la reine des dieux, la sœur du dieu

tonnant, l'épouse du dieu tout-puissant? Les cieux ne roulent-ils pas sur leur axe à mon commandement? ma tête n'est-elle pas ornée du diadème de l'Olympe?

Ah! je le sens, dans mon immortel cœur bouillonne le royal sang de Saturne. Vengeance! vengeance! M'aura-t-elle impunément bravée? aura-t-elle impunément jeté le trouble parmi les dieux immortels, et appelé la discorde dans les bienheureuses demeures du ciel? Femme imprudente et vaine, meurs, et que les eaux du Styx t'enseignent la différence de la divinité à la poussière mortelle! Tu seras écrasée sous ton audacieuse entreprise; ton ambition impie te précipitera.

Le cœur endurci par la vengeance, je descends du haut Olympe; je veux avec des paroles douces, flatteuses, insidieuses, introduire ici le désespoir et la mort.

J'entends ses pas; elle approche, elle approche de sa perte certaine, elle approche du précipice... Cachons notre divinité sous une apparence mortelle.

(Elle sort.)

SÉMÉLÉ arrive sur la scène.

Le soleil baisse déjà. Accourez, jeunes filles, parfumez cette salle avec les doux parfums de l'ambre, répandez-y les roses et les narcisses; n'oubliez point les tapis couverts de broderies dorées. — Il ne vient pas encore! le soleil baisse déjà.

JUNON, sous la forme d'une femme âgée.

Loués soient les dieux, ma fille!

SÉMÉLÉ.

Eh quoi! serait-ce un songe? Dieux! Béroé!

JUNON.

Auriez-vous, Sémélé, oublié votre vieille nourrice?

SÉMÉLE.

Béroë! dieux tout-puissans... laisse-moi te presser sur mon cœur... C'est ta fille! tu vis! qui t'a conduite vers moi, du séjour d'Épidaure? tu vis! n'es-tu pas encore, n'es-tu pas toujours ma mère?

JUNON.

Oui, ta mère... autrefois tu me nommais ainsi.

SÉMÉLÉ.

Oui, tu l'es encore. Tu demeureras près de moi jusqu'à ce que tu descendes aux rives du Léthé.

JUNON.

Bientôt Béroë ira boire l'oubli dans les flots du Léthé; mais la fille de Cadmus ne boira jamais les eaux du Léthé.

SÉMÉLÉ.

Que dis-tu, amie? jadis tes discours n'étaient pas ainsi obscurs et mystérieux. L'esprit prophétique des cheveux blancs t'inspire-t-il? Je ne boirai jamais, dis-tu, dans les eaux du Léthé?

JUNON.

Oui, je le dis ainsi. Tu railles mes cheveux blancs. Ils n'ont pas, il est vrai, enchaîné un dieu comme a fait ta blonde chevelure.

SÉMÉLÉ.

Pardonne à des paroles légères. Comment raillerais-je les cheveux blancs? les miens flotteront-ils tou-

jours sur mes épaules en anneaux dorés? Mais que murmurais-tu entre tes dents? Un dieu?

JUNON.

Ai-je dit... un dieu? les dieux ne sont-ils point partout? il convient aux faibles humains de les adorer: les dieux sont où tu es, Sémélé. Que me demandes-tu?

SÉMÉLÉ.

Esprit malicieux! mais parle, quel motif t'a conduite d'Épidaure ici? Ce n'est pas uniquement parce que les dieux habitent près de Sémélé?

JUNON.

Par Jupiter! c'est mon seul motif..... Quelle rougeur subite a coloré ton visage, lorsque j'ai prononcé le nom de Jupiter? Non, ma fille, nul autre motif. La contagion fait à Épidaure de terribles ravages; chaque souffle est un mortel poison, chaque créature exhale la mort; la mère ensevelit son fils, et l'époux sa fiancée; la flamme des bûchers éclaire les nuits à l'égal du jour; des gémissemens sans fin retentissent dans l'air; le malheur est sans bornes. Le souverain des dieux regarde notre malheureux peuple d'un œil irrité; en vain coule le sang des victimes, en vain le prêtre se traîne à genoux vers son autel, son oreille est sourde à nos plaintes. C'est pourquoi ma patrie désolée m'envoie vers la fille de Cadmus, pour obtenir d'elle la fin de nos maux. Béroé, ont-ils dit, a un grand pouvoir sur Sémélé sa fille. Sémélé a un grand pouvoir sur Jupiter. Je ne sais rien de plus, et ne puis comprendre ce qu'ils ont

voulu dire en parlant du grand pouvoir de Sémélé sur Jupiter.

SÉMÉLÉ, vivement et sans réflexion.

Demain la contagion cessera.... Dis au peuple que je suis aimée de Jupiter.... Dis-lui que la contagion doit cesser dès aujourd'hui.

JUNON, en montrant de l'étonnement.

Ah! il est donc vrai? Ce que répète la renommée aux cents voix depuis l'Ida jusqu'à l'Hémus, est donc vrai? Jupiter t'aime? Jupiter vient à toi avec tout cet éclat qu'il déploie aux yeux de l'Olympe étonné, lorsqu'il presse dans ses bras, la fille de Saturne.... Grands dieux! vous pouvez maintenant faire descendre ma vieillesse aux enfers.... J'ai assez vécu.... Le sublime fils de Saturne descend dans sa divine gloire, vers celle que mon sein a autrefois nourrie, vers celle....

SÉMÉLÉ.

O Béroë! Il vint sous la forme d'un beau jeune homme, plus charmant que Tithon s'échappant des bras de l'Aurore; plus céleste et plus pur qu'Hesperus, lorsque baigné des flots de l'Éther il exhale un doux parfum; sa démarche était grave et majestueuse, comme celle d'Apollon, quand ses flèches, son arc et son carquois résonnent sur ses épaules; une draperie éclatante de lumière flottait derrière lui, telle que les vagues d'argent déroulées par le zéphyr sur la surface de l'Océan. Sa voix était comme le murmure argentin d'un clair ruisseau, et plus ravissante que les sons de la lyre d'Orphée.

JUNON.

Ah! ma fille!.... L'inspiration de ton cœur te donne la verve poétique. Ah! quel bonheur ce doit être que de l'entendre! Que son aspect doit être divin, si un souvenir passager suffit pour te jeter dans le ravissement de la Pythie. Mais quoi! tu me tais ce qui est le plus sublime. Ne veux-tu rien me dire de la céleste pompe du fils de Saturne, de l'éclatante majesté de sa foudre, qui brille à travers les nuages déchirés? Deucalion ou Prométhée ont su aussi créer des charmes séduisans.... Jupiter seul peut lancer le tonnerre; la foudre qu'il dépose à tes pieds, la foudre, c'est là ce qui atteste que tu es devenue la souveraine de l'univers.

SÉMÉLÉ.

Comment! que dis-tu? Pourquoi parler ici de la foudre?

JUNON, souriant.

Sémélé! tu sais railler avec grâce.

SÉMÉLÉ.

Ah! Jupiter, tel que je l'ai vu, est trop divin pour ressembler à un fils de Deucalion.... Mais je ne sais rien de la foudre.

JUNON.

Tu es jalouse de ton bonheur.

SÉMÉLÉ.

Non, Béroë! par Jupiter.

JUNON.

Tu me le jures?

SEMÉLÉ.

Oui, par Jupiter! par Jupiter adoré!

JUNON, vivement.

Tu me le jures, malheureuse!

SÉMÉLÉ, inquiète.

Que dis-tu, Béroë?

JUNON.

Répète encore une fois cette parole! elle fait de toi la plus malheureuse créature de ce vaste univers! Ce n'est point Jupiter. Tu es perdue.

SÉMÉLÉ.

Ce n'est point Jupiter? Ah! quel effroi!

JUNON.

C'est quelque imposteur de l'Attique, qui, sous une divine apparence, t'a dérobé l'honneur, l'innocence et la pudeur. (*Sémélé s'évanouit*). Oui, tombe! tombe pour ne te relever jamais; qu'une nuit éternelle voile tes yeux! puisses-tu vivre dans un éternel silence, et rester immobile ici comme un rocher. O honte! honte! la chaste lumière du jour recule épouvantée vers le sombre royaume d'Hécate? Dieux! ô dieux! Béroë devait-elle donc, après seize années d'une triste séparation, retrouver ainsi la fille de Cadmus?.... J'étais venue joyeuse d'Épidaure, dois-je retourner humiliée à Épidaure? Y rapporter le désespoir? O douleur! ô ma patrie! la contagion peut exercer paisiblement ses ravages jusqu'à un second déluge; elle peut entasser les cadavres aussi haut que les sommets de l'OEta; toute la Grèce peut se changer en un vaste tombeau, avant que Sémélé puisse apaiser la colère du dieu. Toi, la Grèce, moi, tous, nous avons été abusés!

SÉMÉLÉ se relève tremblante et lui tend les bras.

Ah! chère Béroë!

JUNON.

Ranime-toi, mon enfant! peut-être est-ce Jupiter? Cela n'est pas vraisemblable; mais cependant, c'est peut-être Jupiter. Nous devons nous en assurer. Il faut qu'il se dévoile à toi; ou tu fuiras pour toujours sa rencontre, et tu livreras son forfait à la vengeance sanglante des Thébains.... Regarde-moi, chère fille, regarde ta chère Béroë, lis dans ses yeux toute sa tendresse.... Ne veux-tu pas chercher à le connaître?

SÉMÉLÉ.

Non, ce n'est pas lui que je verrais.

JUNON.

Serais-tu donc moins malheureuse, en restant dans le supplice du doute? Et si cependant il était vrai que Jupiter....

SÉMÉLÉ, cachant son visage dans le sein de Junon.

Hélas! ce n'est pas lui.

JUNON.

Si, avec tout l'éclat dont il brille dans l'Olympe, il se montrait devant toi? Alors, Sémélé, te repentirais-tu d'avoir tenté cette épreuve?

SÉMÉLÉ, avec chaleur.

Ah! s'il se dévoilait!

JUNON, vivement.

Avant de te presser dans ses bras, il faut qu'il se dévoile.... Écoute, ma chère fille, le conseil sincère

de ta fidèle nourrice. L'amour vient de m'inspirer ce que l'amour doit accomplir.... Parle, dois-tu le revoir bientôt?

SÉMÉLÉ.

Il m'a promis de me revoir avant qu'Apollon descende chez Téthys.

JUNON, vivement, et oubliant son déguisement.

Ah! il l'a promis? cela est-il vrai? il doit venir aujourd'hui? (*Elle se remet.*) Laisse-le venir, et lorsque, dans l'ivresse de son amour il voudra te serrer dans ses bras, alors, écoute-moi bien : tu te retireras promptement et avec effroi. Combien il sera surpris! Ne lui laisse pas le temps, ma fille, de revenir de sa surprise, et ordonne-lui, avec un œil glacé, de se retirer. Agité, furieux, il te pressera : les refus d'une belle ne sont qu'une digue opposée au torrent de la passion, qui n'en devient que plus impétueux... Tu fondras en pleurs. Il peut résister aux géans, il peut d'un œil tranquille, regarder Typhée aux cent bras entassant dans sa fureur Ossa sur Olympe pour reconquérir le trône paternel; mais Jupiter cède aux larmes de la beauté. Tu souris. Ah! l'écolière en sait plus sur cela que sa maîtresse. Alors tu supplies le dieu de t'accorder une faveur toute légère, toute innocente, qui signalera et son amour et sa divinité : il faut qu'il en jure par le Styx; le Styx est attesté, il ne peut se délier de son serment. Alors tu diras : « Je ne puis rien t'accorder jusqu'au » moment, où avec le même éclat dont tu es envi- » ronné en embrassant la fille de Saturne, tu te » présenteras à la fille de Cadmus. » Ne te laisse

point effrayer, Sémélé, lorsque, pour te faire renoncer à ton souhait, il te présentera, comme épouvantail, la majesté terrible de sa présence, les flammes qui éclatent autour de lui, les tonnerres qui retentissent à son commandement. Ce sont de vaines frayeurs, Sémélé, que les dieux avares de leur splendeur excitent parmi les hommes. Demeure invariable dans ta demande, et Junon elle-même te verra d'un œil d'envie.

SÉMÉLÉ.

Odieuse déesse aux yeux de génisse ! il a souvent dans ses momens de tendresse gémi près de moi de ce qu'elle lui faisait souffrir par ses sombres emportemens.

JUNON, à part, avec chagrin et colère.

Ah ! misérable ! la mort pour cet outrage !

SÉMÉLÉ.

Quoi, chère Béroë, que murmures-tu ?

JUNON, irritée.

Rien, chère fille, et moi aussi je suis d'une sombre humeur. Un regard sévère et pénétrant est souvent traité par les amans de sombre emportement; et des yeux de génisse peuvent ne pas être sans quelque charme.

SÉMÉLÉ.

Ah ! Béroë, en est-il qui puissent davantage enlaidir une femme ? et ce visage pâlissant et jauni, coloré par le venin de l'envie ? Jupiter se plaignait à moi que son amour importun et jaloux ne lui laissait pas une nuit de repos, et que le tourment

de ses caprices avait transporté dans l'Olympe la roue d'Ixion.

JUNON troublée, et ne pouvant contenir sa colère.

C'en est assez!

SÉMÉLÉ.

Quoi, Béroë! pourquoi tant d'amertume? en ai-je dit plus que la vérité, plus que la prudence ne permettent?

JUNON.

Tu en as dit plus que la vérité, plus que la prudence le permettent; jeune fille, estime-toi heureuse si le doux éclat de tes yeux bleus ne te conduit pas bientôt dans la barque infernale. La fille de Saturne a aussi des temples et des autels; elle descend aussi chez les mortels. La déesse se venge surtout d'un insolent dédain.

SÉMÉLÉ.

Qu'elle descende ici et soit témoin de mon dédain, que m'importe? Mon Jupiter adoré me protége, et Junon pourrait-elle ôter un cheveu de ma tête? Mais n'en parlons plus, Béroë; Jupiter paraîtra devant moi aujourd'hui dans toute sa splendeur, et quand la fille de Saturne en devrait de dépit prendre le chemin des enfers...

JUNON, à part.

Ce chemin une autre le trouvera avant elle, si le tonnerre du maître des dieux vient à l'atteindre... (*A Sémélé.*) Oui, Sémélé, elle pourra bien sécher d'envie, lorsque la fille de Cadmus, aux yeux de toute la Grèce, s'élèvera en triomphe vers l'Olympe.

SÉMÉLÉ, avec un léger sourire.

Toute la Grèce parlera de la fille de Cadmus! Y penses-tu?

JUNON.

Comme si, depuis Sidon jusqu'à Athènes, on parlait déjà d'autre chose? Sémélé, les dieux, les dieux mêmes descendront du ciel, les dieux s'inclineront devant toi; les mortels dans un respectueux silence se prosterneront devant la fiancée du vainqueur des géans, et, se tenant dans un timide éloignement...

SÉMÉLÉ, transportée de joie, l'embrasse.

Béroë!

JUNON.

Et l'immortalité! Un marbre éclatant annoncera à l'antique univers: « Ici est adorée Sémélé; Sémélé la plus belle des femmes, qui par ses caresses attira de l'Olympe le maître du tonnerre et sut l'enchaîner sur la terre. » La renommée dans son vol bruyant fera mille fois retentir la mer et les montagnes...

SÉMÉLÉ, hors d'elle-même.

La Pythie! Apollon! et dès qu'il aura seulement paru?

JUNON.

Et sur les autels fumans tu seras honorée par les mortels comme une divinité.

SÉMÉLÉ, transportée.

Et je pourrai les exaucer! J'apaiserai son courroux par mes prières; j'éteindrai sa foudre avec mes pleurs, je leur rendrai le bonheur.

JUNON, à part.

Pauvre insensée, cela ne sera jamais. (*Elle réfléchit.*) Serais-je attendrie? Non, elle a parlé de ma laideur; non, sans pitié! aux enfers. (*A Sémélé.*) Hâte-toi, hâte-toi seulement, ma fille, que Jupiter

ne sache rien de ceci. Fais-le long-temps attendre, pour accroître son ardeur.

SÉMÉLÉ.

Béroë, le ciel a parlé par ta bouche. O bonheur! Les dieux descendent de l'Olympe et s'inclinent devant moi, et les mortels dans un respectueux silence... Ah! laisse-moi, laisse-moi, je vais te quitter.

(Elle sort.)

JUNON, la suivant des yeux d'un air de triomphe.

Faible et orgueilleuse femme, si facilement abusée! le feu dévorant de ses yeux t'embrasera; ses caresses te réduiront en poudre, ses embrassemens t'envelopperont comme la tempête! La forme mortelle ne peut soutenir la présence de celui qui lance le tonnerre. Ah! (*dans un transport de fureur*) lorsque son faible corps, pressé dans les bras du dieu, se fondra comme la cire devant la flamme, ou la neige devant les rayons du soleil; lorsque le parjure, au lieu de sa douce et délicate maîtresse, n'embrassera que la mort causée par son terrible aspect, combien, du sommet du Cythéron, mes yeux se repaîtront de ce spectacle! je lui crierai: Fils de Saturne, tes embrassemens sont cruels! et la foudre tremblera dans sa main!

(Elle sort.)

SCÈNE II.

Une salle du palais : tout à coup une vive clarté se répand.

JUPITER, sous la forme d'un jeune homme; MERCURE dans l'éloignement.

JUPITER.

Fils de Maïa !

MERCURE, s'inclinant et baissant la tête.

Jupiter !

JUPITER.

Allons, hâte-toi ; vole à tire d'ailes sur le rivage du Scamandre. Là, un berger pleure sur le tombeau de sa bergère : nul ne doit pleurer quand le fils de Saturne est amoureux. Rappelle la bergère à la vie.

MERCURE se relève.

Un signe de ton divin regard me le commande, j'y vole en un instant, en un instant je reviens.

JUPITER.

Attends : en passant au-dessus d'Argos, les nuages de fumée d'un sacrifice se sont élevés de mon temple jusqu'à moi ; je suis satisfait des hommages que me rend mon peuple. Élève ton vol jusqu'à Cérès, ma sœur ; tu lui diras : Jupiter ordonne que, durant cinquante années, les moissons des Argiens leur rendent mille fois la semence.

MERCURE.

Père du monde ! c'est avec un zèle tremblant que

j'accomplis les ordres de ta colère; c'est avec joie que j'obéis aux ordres de ta bonté! Rendre les hommes heureux, c'est le plaisir des dieux; leur chagrin, c'est de les punir. Mais, où te rapporterai-je leurs actions de grâce? sera-ce là-haut, dans le séjour des dieux, ou ici-bas sur la terre?

JUPITER.

Ce sera ici, ici est le séjour des dieux, dans le palais de ma chère Sémélé. Va. (*Mercure sort.*) Elle ne vient pas, comme autrefois, au-devant de moi; elle ne vient pas, le cœur rempli de volupté, recevoir le roi de l'Olympe. Pourquoi ma chère Sémélé ne vient-elle pas à ma rencontre? Un silence triste, horrible, mortel règne autour de ce palais solitaire, qui retentissait jadis du cri des bacchantes; pas un souffle ne se fait entendre. Junon, d'un air de triomphe, s'est posée sur le sommet du Cythéron, et Sémélé ne vient pas au-devant de son cher Jupiter? (*Il continue après un moment de silence.*) Ah! l'audacieuse, se serait-elle hasardée à pénétrer dans le sanctuaire de mon amour? La fille de Saturne.... sur le Cythéron!... Son air de triomphe.... Quel pressentiment.... O désespoir.... Sémélé!... Rassurons-nous, rassurons-nous. Ne suis-je pas ton dieu? Quel téméraire oserait s'attaquer à celle que Jupiter appelle son amante? Je méprise toutes les ruses.... Sémélé, où es-tu? Il me tarde de reposer sur ton sein ma tête chargée du soin de l'univers, de calmer mon esprit fatigué du gouvernement orageux du monde, de déposer le sceptre, le gouvernail, les balances, et de jouir de ma féli-

cité! O ivresse du bonheur! doux enchantement des dieux eux-mêmes! bienheureux délire! Qu'êtes-vous, race d'Uranus? Qu'êtes-vous, nectar et ambroisie, trône de l'Olympe, sceptre doré des cieux? Qu'êtes-vous, toute-puissance, éternité, vie immortelle! Divinité, qu'êtes-vous, sans l'amour? Le berger qui, au murmure du ruisseau, oublie sur le sein de sa maîtresse le soin de ses agneaux, ne porte aucune envie à mon tonnerre.... Elle approche! elle vient! O femme! chef-d'œuvre de ma création! Il doit être adoré, celui qui t'a créée! C'est moi qui t'ai créée, et je me rends hommage; Jupiter adore Jupiter, parce qu'il t'a formée! Qui, dans tout l'empire des êtres, pourrait me blâmer? Ah! combien tous mes mondes sont peu de chose! combien sont indignes d'attention mes étoiles étincelantes, et tout ce système du mouvement de l'univers et cette harmonie des sphères! combien tout cela mérite peu le nom d'Être! combien tout cela est la mort, en comparaison d'une âme! (*Sémélé s'approche sans le regarder.*) Ma gloire, mon trône, ne sont rien! Ah! Sémélé! (*Il s'avance vers elle; elle veut fuir.*) Tu fuis? tu gardes le sience? Ah! Sémélé, tu me fuis?

SÉMÉLÉ le repoussant.

Laissez-moi!

JUPITER, après un moment de surprise et de silence.

Est-ce un rêve; la nature est-elle ébranlée sur ses fondemens? Sémélé me parler ainsi!... Quoi! aucune réponse? Tu fuis mes bras amoureux! Jamais la fille d'Agénor n'a fait ainsi battre mon cœur; jamais je ne fus ainsi agité sur le sein de Léda; jamais

les baisers de la captive Danaë n'ont ainsi embrasé mes lèvres!

SÉMÉLÉ.

Tais-toi, perfide!

JUPITER, avec une tendresse involontaire.

Sémélé!

SÉMÉLÉ.

Fuis!

JUPITER, d'un ton de majesté.

Je suis Jupiter!

SÉMÉLÉ.

Toi, Jupiter? Tremble, nouveau Salmonée! celui que tu as outragé viendra, terrible, t'arracher ton éclat mensonger! Tu n'es pas Jupiter!

JUPITER, d'un ton imposant.

L'univers roule autour de moi dans son orbite et me nomme de ce nom.

SÉMÉLÉ.

Ah! blasphème!

JUPITER, avec douceur.

Eh quoi! ma bien-aimée, d'où vient ce langage? Quel serpent a détourné de moi ton cœur?

SÉMÉLÉ.

Mon cœur est consacré à celui dont tu prends le nom. Souvent des hommes viennent sous l'apparence d'un dieu surprendre une femme..... Fuis, tu n'es pas Jupiter.

JUPITER.

Tu doutes?... Sémélé peut-elle encore douter de ma divinité?

SÉMÉLÉ, avec douleur.

Ah! serais-tu Jupiter?... Aucun fils des hommes, aucune créature d'un jour ne sera pressé dans mes bras. Mon cœur est consacré à Jupiter.... Ah! serait-il vrai que tu es Jupiter?

JUPITER.

Tu pleures?... Jupiter est près de toi et tu pleures? (*Il se jette à ses genoux.*) Parle, demande, et la nature soumise obéira en tremblant à la fille de Cadmus. Ordonne, et les torrens suspendront aussitôt leur cours. L'Hélicon et le Caucase, et le Cynthus et l'Athos, le Mycale, le Rhodope et le Pinde ébranlés, par un signe tout-puissant de mes sourcils, iront combler les vallons et les pâturages, et tomberont comme les flocons de neige dans l'air obscurci! Ordonne, et du nord et de l'ouest des tourbillons de vent assailliront l'empire du puissant Neptune, et ébranleront son trône; la mer révoltée s'élancera hors de ses rivages et de ses vaines digues; l'éclair brillera dans la nuit; le ciel éclatera jusqu'à ses pôles, le tonnerre retentira avec rage, l'Océan jaillira jusque vers l'Olympe, et l'ouragan célébrera, en ton honneur, un chant de victoire. Ordonne, et...

SÉMÉLÉ.

Je suis une femme, une simple mortelle; comment le potier s'inclinerait-t-il devant le vase qu'il a formé? Comment l'artiste se prosternerait-t-il devant sa statue?

JUPITER.

Pygmalion se courba devant son chef-d'œuvre. Jupiter adore sa chère Sémélé.

SÉMÉLÉ, pleurant avec sanglots.

Lève-toi!.... lève-toi!.... Ah! malheur à moi, pauvre fille! Jupiter possède mon cœur; je ne puis aimer qu'un dieu; et les dieux se rient de moi, et Jupiter me méprise!

JUPITER.

Jupiter est à tes pieds.

SÉMÉLÉ.

Lève-toi.... Jupiter est assis sur son trône au milieu des carreaux de la foudre, et, dans les bras de Junon, il méprise un humble vermisseau.

JUPITER, vivement.

Ah!... Sémélé et Junon!... un faible vermisseau... comment?...

SÉMELÉ.

O quel serait l'ineffable bonheur de la fille de Cadmus, si tu étais Jupiter! Mais tu n'es point Jupiter.

JUPITER se relève.

Je le suis. (*Il étend la main et un arc-en-ciel apparaît; des sons mélodieux se font entendre.*) Me reconnais-tu?

SÉMÉLÉ.

Le bras de l'homme est puissant lorsqu'il est protégé par les dieux; tu es sans doute chéri du fils de Saturne, mais je ne puis aimer qu'un dieu.

JUPITER.

Encore! Quoi, tu doutes encore si ce pouvoir est emprunté aux dieux ou tient à la divinité? Les dieux, Sémélé, communiquent souvent aux hommes un pouvoir bienfaisant, mais jamais les dieux ne

communiquent leur majesté terrible; la mort et la destruction sont les signes du pouvoir divin. Le Jupiter qui tue va se dévoiler devant toi.

(Il étend la main. La terre tremble avec fracas au milieu des flammes et de la fumée. Ces prodiges sont accompagnés de sons qui se font entendre chaque fois que Jupiter manifeste son pouvoir.)

SÉMÉLÉ.

Retire ta main. Grâce, grâce pour les malheureux mortels! oui c'est Saturne qui t'a enfanté.

JUPITER.

Ah! imprudente. Jupiter doit-il, pour vaincre l'obstination d'une femme, commander au soleil de s'arrêter, et aux planètes de rebrousser leur cours? Jupiter le fera. Souvent un fils des dieux a su faire sortir le feu des flancs d'un rocher, mais son pouvoir finit aux limites de la terre. Jupiter a plus de pouvoir.

(Il étend la main. Le soleil s'éteint; une nuit soudaine se répand.)

SÉMÉLÉ, se prosterne devant lui.

Ah! tout-puissant.... O si tu savais aimer!

(Le jour reparaît.)

JUPITER.

La fille de Cadmus demande à Jupiter, si Jupiter peut aimer? Un mot de toi, et il renonce à sa divinité, il devient une créature de chair et de sang, il se soumet à la mort pour être aimé.

SÉMÉLÉ.

Ainsi ferait Jupiter?

JUPITER.

Parle, Sémélé, que veux-tu de plus? Apollon avouait lui-même qu'il avait vécu avec délices,

homme parmi les hommes. Un signe de toi, et je deviendrai un mortel.

SÉMÉLÉ, le serrant dans ses bras.

O Jupiter! les femmes d'Épidaure se raillent de ta Sémélé, comme d'une fille insensée; elles disent que la bien-aimée du maître du tonnerre ne peut rien obtenir de lui.

JUPITER, vivement.

Faisons rougir les femmes d'Épidaure. Demande, demande seulement, et je jure par le Styx dont le pouvoir sans bornes soumet impérieusement les dieux eux-mêmes... Si Jupiter tarde à t'obéir, puisse la divinité infernale l'anéantir à l'instant même.

SÉMÉLÉ, d'un ton joyeux et animé.

Maintenant je reconnais mon Jupiter chéri! tu l'as juré. Le Styx t'a entendu; je veux te presser en mes bras, brillant du même....

JUPITER, avec un cri d'effroi.

Malheureuse! arrête!

SÉMÉLÉ.

Tel que la fille de Saturne....

JUPITER veut lui fermer la bouche.

Tais-toi!

SÉMÉLÉ.

....Te reçoit dans ses bras.

JUPITER pâlit, et détourne les yeux.

Il est trop tard.... Les paroles sont prononcées! le Styx! tu as demandé la mort, Sémélé!

SÉMÉLÉ.

Hélas. Est-ce ainsi qu'aime Jupiter?

JUPITER.

Je renoncerais au ciel, pour t'avoir donné une moindre preuve d'amour. (*Il la regarde avec désespoir.*) Tu es perdue.

SÉMÉLÉ.

Jupiter!

JUPITER avec fureur, et se parlant à lui-même.

Ah! Junon, je m'explique maintenant ton air de triomphe! infernale jalousie! Cette rose va mourir; hélas! si belle! O malheur! l'Achéron va posséder un tel trésor.

SÉMÉLÉ.

Tu n'es avare que de ta majesté.

JUPITER.

Maudite soit cette majesté qui t'a éblouie! maudite soit ma grandeur qui te met en poudre! malédiction, malédiction sur moi, qui avais fondé mon bonheur sur une poussière périssable!

SÉMÉLÉ.

Ce sont de vaines frayeurs, Jupiter; je ne suis point troublée par tes menaces.

JUPITER.

Enfant insensé! va, va recueillir les derniers adieux de tes compagnes. Rien, rien ne peut te sauver.... Sémélé, je suis ton Jupiter.... et cela aussi va finir.... Va.

SÉMÉLÉ.

Tu es jaloux de ta puissance; mais tu as juré le Styx, tu ne peux t'en dégager.

(Elle sort.)

JUPITER.

Non! tu ne triompheras point, Junon! Tremble... Ce pouvoir qui donne la mort, qui soumet la terre et le ciel à me servir de marchepied, saura saisir la perfide, et la clouer avec des chaînes de diamant aux rochers escarpés de la Thrace; et ce serment... (*Mercure paraît dans l'éloignement.*) Qui t'amène ici d'un vol rapide?

MERCURE.

Je t'apporte les actions de grâce des malheureux consolés.

JUPITER.

Replonge-les dans l'infortune.

MERCURE, étonné.

Jupiter!...

JUPITER.

Personne ne doit être heureux; elle va mourir.

(La toile tombe.)

FIN DE SÉMÉLÉ ET DU TOME TROISIÈME.